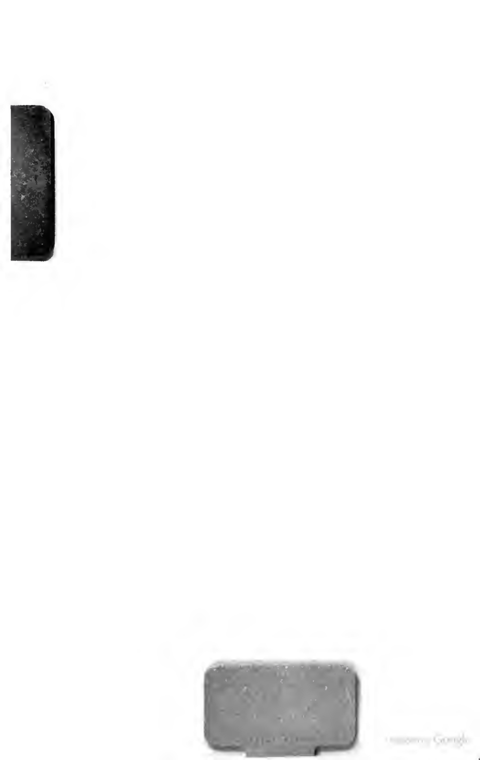





HISTOIRE

DES

MUSULMANS D'ESPAGNE

JUSQU'A LA CONQUÊTE DE L'ANDALOUSIE
PAR LES ALMORAVIDES
(711—1110)

PAR

R. DOZY

Commandeur de l'ordre de Charles III d'Espagne, membre correspondant
de l'académie d'histoire de Madrid, associé étranger de la Soc. asiat.
de Paris, professeur d'histoire à l'université de Leyde, etc.

TOME DEUXIÈME




HISTOIRE

DES

MUSULMANS D'ESPAGNE

HISTOIRE

DES

MUSULMANS D'ESPAGNE

JUSQU'A LA CONQUÊTE DE L'ANDALOUSIE
PAR LES ALMORAVIDES
(711—1110)

PAR

R. DOZY

Commandeur de l'ordre de Charles III d'Espagne, membre correspondant de l'académie d'histoire de Madrid, associé étranger de la Soc. asiat. de Paris, professeur d'histoire à l'université de Leyde, etc.

TOME DEUXIÈME

LEYDE
E. J. BRILL
Imprimeur de l'Université
1861

LIVRE II

LES CHRÉTIENS ET LES RENÉGATS

LIVRE II

LES CHRÉTIENS ET LES RENÉGATS

I.

Jusqu'ici les vainqueurs ont attiré exclusivement notre attention; les vaincus vont avoir leur tour. Indiquer les circonstances qui facilitèrent aux musulmans la conquête de l'Espagne; résumer dans ses traits principaux l'histoire de cette conquête; exposer la situation que les vainqueurs firent à la population chrétienne et l'influence qu'exerça leur domination sur le sort d'une classe aussi infortunée que nombreuse, celle des esclaves et des serfs; raconter en détail la longue et opiniâtre résistance que toutes les classes de la société, que les chrétiens et les renégats, les citadins et les montagnards, les riches propriétaires et les esclaves affranchis, que des moines saintement fanatiques et même des femmes courageuses et inspirées opposèrent aux conquérants alors qu'une génération plus forte eut succédé à la génération énervée du commencement du VIII[e] siècle —

tel sera le sujet de cette partie de notre travail.

Au moment où la Péninsule attira sur elle les cupides regards des musulmans, elle était bien faible, bien facile à conquérir, car la société y était dans une situation déplorable.

Le mal datait de loin. Province romaine, l'Espagne, sous les derniers Césars, offre le même douloureux spectacle que les autres parties de l'empire. «De tout ce qu'elle possédait autrefois, il ne lui reste que son nom,» dit un auteur du V[e] siècle [1]. D'une part on voit un petit nombre de riches qui possèdent des domaines immenses, des *latifundia;* de l'autre, une multitude de bourgeois ruinés, de serfs, d'esclaves. Les riches, les privilégiés, les clarissimes, tous ceux enfin qui avaient occupé les principales magistratures de l'empire, ou reçu du prince seulement le titre honoraire de ces magistratures, étaient exempts des charges qui pesaient sur la classe moyenne. Ils vivaient, au sein de la mollesse et d'un luxe effréné, dans de superbes villas, aux bords d'un beau fleuve, au pied d'une colline riante plantée de vignes et d'oliviers. Là ils partageaient leur journée entre le jeu, les bains, la lecture, l'équitation et les repas. Là, dans des salles dont les murailles étaient couvertes de tapisseries

1) Salvien, *De Gubernatione Dei*, L. IV, p. 60 (éd. de Brême, 1688).

peintes ou brodées d'Assyrie et de Perse, des esclaves encombraient la table, à l'heure du dîner, des mets les plus exquis, des vins les plus savoureux, tandis que les convives, étendus sur des lits drapés en pourpre, improvisaient des vers, prêtaient l'oreille à des chœurs de musiciens, ou regardaient des danseurs [1].

La vue de cette opulence ne pouvait servir qu'à contrister la misère du grand nombre par un contraste affligeant. La plèbe des villes, la populace qui faisait des émeutes, n'était pas trop à plaindre, il est vrai; on la craignait, on la ménageait, on la nourrissait avec des distributions gratuites aux dépens des autres citoyens, on l'avilissait par des spectacles grossiers et barbares; mais la classe moyenne, celle des curiales, des petits propriétaires qui habitaient les villes et qui étaient chargés de l'administration des affaires municipales, avait été réduite, par la fiscalité romaine, à la plus profonde détresse. Le régime municipal, destiné à servir de sauvegarde contre la tyrannie, était devenu à la fois l'instrument et la victime de toutes les oppressions. Constantin avait tari la source principale du revenu des villes, des municipes, en s'emparant de leurs propriétés au moment même où les dépenses

1) Voyez les passages de Sidoine Apollinaire cités par Fauriel, *Hist. de la Gaule méridionale sous la domination des conquérants germains*, t. I, p. 387 et suiv. Nous ne possédons point de renseignements sur la manière de vivre des riches seigneurs espagnols de cette époque, mais tout porte à croire qu'elle ressemblait fort à celle des seigneurs de la province avoisinante.

municipales augmentaient avec les progrès de la misère publique; et pourtant les membres de la curie, c'est-à-dire tous les citoyens d'une ville possédant une propriété foncière de plus de vingt-cinq arpents et n'appartenant pas à la classe des privilégiés, devaient suppléer de leurs deniers à l'insolvabilité des contribuables. Les curiales ne pouvaient briser cette solidarité, qui était originaire et héréditaire; ils étaient même en quelque sorte attachés à la glèbe, car ils ne pouvaient aliéner leurs terres sans l'autorisation de l'empereur qui, se considérant comme le propriétaire véritable de tout le sol de l'empire, ne voyait dans ses sujets que des usufruitiers. Maintefois dans leur désespoir les curiales désertaient leur poste et leur ville pour entrer dans le service militaire, ou pour s'engager dans le servage; mais le gouvernement, aux yeux de lynx, aux bras de fer, manquait rarement de les découvrir, et alors il les replaçait de force dans la curie; s'il n'y réussissait pas, il les remplaçait par des hommes tarés, par des bâtards, par des hérétiques, par des juifs et des repris de justice, car la dignité de curiale, jadis honorable et privilégiée, était devenue une disgrâce et un châtiment [1].

Le reste de la population était colon ou esclave. L'esclavage agricole n'avait pas disparu; mais depuis les commencements de la période impériale, le colonat

1) Voyez les travaux de MM. Savigny, Giraud, etc.

s'était formé d'un côté par l'appauvrissement et la profonde détresse de la population libre des campagnes, de l'autre par l'amélioration de la condition des esclaves agricoles. C'était une condition intermédiaire entre la liberté et la servitude. N'ayant eu d'abord d'autre règle que la coutume ou le contrat, le colonat était devenu, depuis Dioclétien, une question d'ordre public, un intérêt d'Etat, un objet de préoccupation constante pour le gouvernement forcé de donner à tout prix des cultivateurs aux campagnes désertes et des soldats à l'armée. Il avait reçu alors son organisation, sa police, ses lois. Sous certains rapports les colons, qui rendaient au possesseur de la terre qu'ils cultivaient une portion déterminée de ses produits, avaient une position meilleure que les esclaves : ils contractaient un véritable mariage, ce dont les esclaves étaient incapables; ils pouvaient posséder comme propriétaires, et le patron ne pouvait leur enlever leurs biens; seulement, ils ne pouvaient aliéner sans le consentement du patron. Puis la loi les considérait sous un autre point de vue que les esclaves. Ils payaient à l'Etat une contribution personnelle, et le recrutement de l'armée les atteignait. Toutefois on leur infligeait des châtiments corporels comme aux esclaves, et l'affranchissement n'existait pas pour eux. Esclaves, non pas d'un homme, mais du sol, ils étaient attachés aux champs qu'ils cultivaient par un lien indissoluble et héréditaire, le propriétaire ne pou-

vant disposer du champ sans les colons, ni des colons sans le champ [1].

Une classe plus malheureuse encore, c'était celle des esclaves, qu'on vendait ou qu'on donnait comme un bœuf ou un meuble. Leur nombre était immense comparé à celui des hommes libres. «Une fois, dit Sénèque, on avait proposé dans le sénat de donner aux esclaves un habillement distinctif; — cette proposition ne fut point adoptée: on craignait que nos esclaves ne se missent à nous compter.» Sous le règne d'Auguste, un affranchi, dont la fortune avait cependant subi de grandes pertes dans les guerres civiles, possédait plus de quatre mille esclaves, et dans les derniers temps de l'empire leur nombre semble avoir augmenté plutôt que diminué. Un chrétien de la Gaule en possédait cinq mille, un autre, huit mille [2]. On les traitait avec une rigueur impitoyable: souvent le maître condamnait à trois cents coups de fouet le serviteur qui lui faisait attendre l'eau chaude [3]. Et ce que ces infortunés avaient à souffrir de leurs maîtres n'était rien encore en comparaison des cruautés qu'ils avaient à subir de la part de leurs compagnons chargés de les surveiller [4].

1) Voyez Giraud, *Essai sur l'histoire du droit français au moyen âge*, t. I, p. 147 et suiv., et les travaux allemands et français qu'il cite.

2) Voyez Pignori, *de Servis* (dans la préface), dans Polenus, *Utriusque Thesauri antiquitatum nova supplementa*, t. III.

3) Ammien Marcellin, XXVIII, 4, 16.

4) Salvien, L. IV, p. 58.

Pour se soustraire à la tyrannie des maîtres, des propriétaires, du gouvernement, les curiales, les colons et les esclaves n'avaient qu'un parti à prendre: c'était de s'enfuir dans les forêts et de se faire bandits, Bagaudes comme on disait alors. Vivant dans les bois à la manière des hommes primitifs, ils faisaient expier à leurs oppresseurs les souffrances qu'ils en avaient subies en pillant leurs superbes villas; et si un riche avait le malheur de tomber entre leurs mains, ils savaient faire prompte et terrible justice [1]. Parfois plusieurs de ces bandes se réunissaient en une seule, qui ne se bornait plus alors à des brigandages, mais menaçait les cités, la société elle-même. Dans les Gaules, sous le règne de Dioclétien, les Bagaudes avaient pris une attitude si menaçante qu'il fallut envoyer contre eux une armée considérable commandée par un César [2].

Une société rongée par tant de misères devait crouler au premier choc d'une invasion. Le grand nombre se souciait peu d'être opprimé, pressuré, fouetté

---

1) Salvien, L. V, p. 91, 92; *Querolus*, Act. I, Sc. 2, vs. 194—208 (p. 55 éd. Klinkhamer).

2) Voyez les textes rapportés dans le tome Ier des *Script. rer. francic.* de D. Bonqnet, p. 565, 572, 597, 609. Il est vrai que nous n'avons pas sur l'existence des Bagaudes en Espagne, des témoignages antérieurs à l'invasion des barbares; néanmoins je suis porté à croire que ces bandes y existaient déjà avant cette époque, car Idace, qui écrivait au Ve siècle et qui en parle le premier, ne semble nullement considérer leur existence en Espagne comme une nouveauté.

par des Romains plutôt que par d'autres. Il n'y avait que les privilégiés, les riches possesseurs de la glèbe, qui fussent intéressés au maintien de ce qui existait. Profondément corrompus, usés par la débauche, la plupart avaient perdu toute énergie. Cependant, lorsque des nuées de barbares vinrent fondre sur les provinces romaines, quelques-uns d'entre eux firent acte de patriotisme, d'égoïsme si l'on veut. Les nobles de la Tarragonaise tâchèrent, mais sans succès, d'arrêter les progrès des Visigoths [1]. Quand, sous le règne d'Honorius, les Alains, les Vandales et les Suèves, après avoir franchi le Rhin, mettaient les Gaules à feu et à sang et menaçaient l'Espagne, pendant que la masse des habitants de ce pays attendait son sort avec une froide indifférence et une tranquillité imperturbable, sans tenter rien pour écarter le péril, deux frères nobles et riches, Didyme et Vérinien, firent prendre les armes à leurs colons [2], et, s'étant retranchés avec eux dans les défilés des Pyrénées, ils empêchèrent les barbares de pénétrer en Espagne, tant ce pays était facile à défendre. Mais quand ces deux frères eurent été faits prisonniers et décapités par l'anti-César Constantin qu'ils avaient refusé de reconnaître; quand ce Constantin eut confié

1) Isidore, *Hist. Goth.*, p. 493.

2) Servulos tantum suos ex propriis prædiis colligentes ac vernaculis alentes sumtibus. Orose, VII, 40.

la garde des Pyrénées aux Honoriens, c'est-à-dire à un de ces corps de barbares que Rome avait pris à son service et qu'elle opposait aux autres barbares; quand ces Honoriens se furent mis à piller le pays qu'ils devaient préserver de l'invasion, et qu'afin d'échapper à la punition due à un tel forfait, ils eurent ouvert les défilés aux barbares qui pillaient les Gaules (409) [1]: alors nul ne songea à la résistance. A l'approche des barbares, qui avançaient sombres, irrésistibles, inévitables, on cherchait à s'étourdir sur le péril par des orgies, à s'exalter le cerveau par le délire de la débauche. Pendant que l'ennemi franchissait les portes de leur ville, les riches, ivres et gorgés de mets, dansaient, chantaient; leurs lèvres tremblantes allaient cherchant des baisers sur les épaules nues des belles esclaves, et la populace, comme pour s'accoutumer à la vue du sang et s'enivrer des parfums du carnage, applaudissait des gladiateurs qui s'entr'égorgeaient dans l'amphithéâtre [2]. Pas une seule ville espagnole n'eut le courage de soutenir un siége; partout les portes s'ouvraient comme d'elles-mêmes aux barbares; ceux-ci entraient dans les cités sans coup férir, les pillaient, les incendiaient, mais ils n'avaient pas be-

1) Orose, VII, 40.

2) Voyez Salvien, L. VI, p. 121—123. On peut fort bien appliquer aux Espagnols ce que cet auteur dit des Gaulois, car il assure qu'en Espagne la corruption des mœurs était encore plus grande que dans les Gaules. Voyez L. VII, p. 137.

soin de tuer, et s'ils le faisaient, c'était uniquement pour rassasier leurs appétits sanguinaires.

Ce fut un temps horrible. Certes, cette génération inspire un mortel dégoût par son énervement, sa lâcheté, sa corruption; pourtant on se prend malgré soi à la plaindre. Le despotisme romain, tout insupportable qu'il était, n'était rien pourtant en comparaison de la brutalité des barbares. Dans la savante tyrannie des Césars il y avait eu au moins un certain ordre et jusqu'à une certaine mesure: les Germains, dans leur aveugle fureur, renversaient, écrasaient sans discernement tout ce qui se rencontrait sur leur passage. Une désolation infinie descendit sur les villes et les campagnes. A la suite de ces bouleversements arrivaient des fléaux peut-être plus tristes encore, la famine et la peste: on voyait des mères affamées égorger leurs enfants et se nourrir de leur chair [1]. Les Baléares, Carthagène et Séville furent pillées par les Vandales [2]. Heureusement pour l'Espagne ils passèrent en Afrique (429), avec le petit nombre d'Alains qui avaient échappé au glaive des Visigoths; mais les farouches Suèves, qui ne respiraient que le carnage et la destruction, restèrent en Galice et furent quelque temps maîtres de la Bétique et de la Carthaginoise. Presque toutes les pro-

---

1) Idatii *Chron.*, ad ann. 409 et 410.
2) *Ibid.* ad ann. 425.

vinces de l'Espagne furent successivement le théâtre de leurs ravages: la Lusitanie, la Carthaginoise et la Bétique, la Tarragonaise et la Vasconie. Un terrible désordre régnait dans ces deux dernières provinces: les Bagaudes, grossis d'une foule de colons et de propriétaires ruinés, répandaient partout la terreur. Ennemis jurés de Rome, ils furent tour à tour ennemis ou alliés des barbares. Dans la Tarragonaise, où ils avaient à leur tête l'intrépide et audacieux Basile, ils surprirent un corps de barbares au service de Rome, au moment où ceux-ci étaient rassemblés dans l'église de Tirazone; ils les égorgèrent jusqu'au dernier; l'évêque lui-même ne fut point épargné. Puis Basile se réunit aux Suèves, pilla avec eux les environs de Saragosse, et surprit Lérida, dont les habitants furent faits prisonniers. Cinq années plus tard, les Suèves s'allièrent aux Romains pour exterminer les Bagaudes.

Plus encore que les autres provinces, la Galice fut ravagée par les Suèves; là était le centre de leur domination, là étaient leurs repaires, là ils pillèrent et massacrèrent pendant plus de soixante ans. Poussés à bout, les malheureux Galiciens firent enfin ce qu'ils auraient dû faire dès le commencement: ils prirent les armes et se retranchèrent dans des châteaux forts. Quelquefois ils étaient assez heureux pour faire à leur tour des prisonniers; alors on se réconciliait, on échangeait les captifs de part et d'autre,

on se donnait réciproquement des otages ; mais bientôt après les Suèves, rompant la paix, se remettaient à piller. Les Galiciens imploraient sans beaucoup de succès le secours ou la médiation des gouverneurs romains des Gaules, ou de cette partie de l'Espagne qui était restée romaine. Enfin d'autres barbares, les Visigoths, vinrent combattre les Suèves; ils les vainquirent dans une sanglante bataille livrée sur les bords de l'Orvigo (456). Pour les Galiciens, ce fut bien moins une délivrance qu'un nouveau péril. Les Visigoths pillèrent Braga ; ils ne répandirent pas de sang, mais ils traînèrent en esclavage une foule des habitants de la ville, des églises profanées ils firent des écuries, ils dépouillèrent les ecclésiastiques de tout, même de leur dernier vêtement. Et de même que les habitants de la Tarragonaise s'étaient faits Bagaudes, ceux de Braga et des environs s'organisèrent en bandes de partisans, de brigands. A Astorga les Visigoths se montrèrent plus impitoyables encore. Au moment où ils se présentèrent devant les portes de la ville, elle était au pouvoir d'une bande de partisans qui prétendaient combattre pour Rome. Ayant demandé et obtenu d'entrer comme amis, ils firent un horrible massacre, emmenèrent en esclavage une foule de femmes, d'enfants et d'ecclésiastiques, parmi lesquels se trouvaient deux évêques, démolirent les autels, mirent le feu aux maisons et ravagèrent les champs d'alentour. Palencia eut le même sort. Puis

ils allèrent assiéger un château non loin d'Astorga; mais le désespoir avait rendu du courage et des forces aux Galiciens, et la garnison de ce château se défendit si bien qu'elle soutint victorieusement un long siége.

Les Visigoths étant retournés dans les Gaules, les Suèves recommencèrent leurs brigandages et leurs atrocités. A Lugo une de leurs bandes fit une soudaine irruption dans la salle où délibérait le conseil municipal, qui croyait n'avoir rien à craindre parce qu'on était dans la semaine sainte de Pâques; ces malheureux furent égorgés tous. A Coïmbre une autre bande viola le traité qu'elle venait de conclure, et emmena les habitants en esclavage [1]. Enfin les Visigoths conquirent peu à peu toute l'Espagne, et bien qu'on dût leur céder les deux tiers du sol, leur domination parut un adoucissement, comparée aux maux qu'on avait eu à souffrir des terribles Suèves.

Au milieu de ces calamités sans nombre, de ce bouleversement universel, il y avait eu un groupe d'hommes qui n'avaient jamais perdu courage, qui avaient vu crouler le vieux monde sans trop de regrets, et qui, dans une certaine mesure, avaient pris parti pour les barbares contre les Romains, leurs compatriotes. C'était l'élite du clergé catholique, l'école de saint Augustin. Dès le commencement des invasions,

---

1) Voyez Idatii *Chronicon*, *passim*.

ces prêtres s'étaient donné une peine infinie pour pallier les violences des conquérants. Ils acceptaient un optimisme barbare sur cet océan de malheurs. Disciple de l'évêque d'Hippone, à qui il dédia son ouvrage historique, et contemporain de l'invasion des Alains, des Suèves et des Vandales, le prêtre espagnol Paul Orose prétend que ces barbares, quand ils se furent établis dans la Péninsule après l'avoir divisée entre eux, traitèrent les Espagnols en alliés, en amis, et qu'au temps où il écrivait (vers l'année 417) il y avait déjà des Espagnols qui aimaient mieux être libres et pauvres sous la domination des barbares, qu'opprimés et accablés d'impôts sous celle de Rome [1]. Un autre prêtre, qui écrivait vingt ou trente ans plus tard, Salvien de Marseille, va beaucoup plus loin; il est bien plus hardi. Ce qui, chez Orose, n'est encore que le vœu d'une faible minorité, devient, sous la plume du prêtre de Marseille, le vœu unanime de toute la nation [2]. Rien n'eût été plus contraire à la nature des choses qu'une telle disposition des esprits; aussi rien n'est plus faux. Non, il faut le dire pour l'honneur de l'humanité, le sentiment de la dignité nationale n'était pas éteint à ce point chez les sujets de Rome, qui d'ailleurs avaient acquis la triste et douloureuse expérience qu'il est un fléau pire que le despotisme

1) Orose, VII, 41.
2) Salvien, L. V, p. 95.

lui-même. Trop faibles ou trop lâches pour secouer le joug, ils avaient du moins conservé dans leur âme assez de fierté pour haïr et détester les barbares. «Tu évites les barbares qu'on dit mauvais; moi, j'évite même ceux qu'on dit bons,» écrit Sidoine Apollinaire à un de ses amis [1], et en parlant ainsi, il exprime le sentiment national bien mieux que les prêtres qui s'efforcent de représenter l'invasion comme un bienfait de Dieu. Mais ils avaient d'excellentes raisons, ces prêtres, pour écrire comme ils le faisaient. D'abord aucun sentiment généreux ne les en empêchait. Ils ne savaient point ce que c'est que le patriotisme. Ils n'avaient point de patrie ici-bas; leur patrie, à eux, était au ciel. Ils n'étaient pas compatissants non plus. Le pillage, le massacre même, les touchaient médiocrement. «Qu'est-ce que cela fait à un chrétien qui aspire à la vie éternelle, d'être enlevé à ce bas monde d'une manière ou d'une autre, à telle ou telle époque de la vie?» demande Orose,[2] après avoir avoué, un peu malgré lui sans doute, que les Suèves et leurs alliés avaient commis beaucoup de meurtres. Les intérêts de l'Eglise étaient leur unique préoccupation; dans chaque événement politique ils n'apercevaient guère que ce qui servait à celle-ci ou lui pouvait nuire. Champions du christianisme, ils avaient

1) *Epist.* VII, 14.
2) VII, 41.

à réfuter les païens et même un grand nombre de chrétiens qui, point encore suffisamment affermis dans la foi, imputaient les désastres inouïs qui frappaient l'empire à l'abandon de l'ancien culte, en disant que le christianisme avait porté malheur à la grandeur romaine et que les anciens dieux l'avaient bien mieux gardée. Les prêtres répondaient à ces impies en leur prouvant, comme l'avait fait leur maître, le célèbre auteur de la *Cité de Dieu*, que le monde romain avait toujours été malheureux et que les maux actuels n'étaient pas aussi intolérables qu'on le prétendait [1]. Puis, ils avaient fort bien saisi cette vérité, qu'à des idées nouvelles, comme les idées chrétiennes l'étaient, il faut des hommes nouveaux. Ils n'avaient nulle prise sur les nobles romains. Chrétiens pour la forme, parce que le christianisme était devenu la religion de l'Etat, mais trop corrompus pour se soumettre à l'austère moralité que prêchait cette religion, et trop sceptiques pour croire à ses dogmes, ces clarissimes ne vivaient que pour les festins, les plaisirs, les spectacles, et niaient tout jusqu'à l'immortalité de l'âme [2]. «On préfère ici les spectacles aux églises de Dieu, s'écrie Salvien dans sa sainte indignation [3]; on dédaigne les autels, et l'on honore les théâtres. On

1) Voyez Orose, dans la dédicace; Salvien, L. VII, p. 130 etc.
2) Voyez Claudien Mamert, *de Statu animæ*, II, 8.
3) L. VI, p. 115; L. VII, p. 142.

aime tout, on respecte tout; Dieu seul paraît méprisable et vil.... Presque tout ce qui tient à la religion, on en rit chez nous.» Les mœurs des barbares n'étaient pas plus pures: les prêtres sont bien forcés d'avouer qu'ils étaient aussi injustes, aussi avares, aussi trompeurs, aussi cupides, en un mot aussi corrompus que les Romains [1]; car on l'a dit avec raison, il y a une analogie singulière entre les vices des décadences et les vices de la barbarie. Mais à défaut de vertus, les barbares croyaient du moins tout ce que leurs prêtres leur enseignaient [2]; ils étaient dévots de leur nature. Dans le danger ils n'attendaient du secours que de Dieu. Avant la bataille leurs rois priaient dans le cilice, ce dont un général romain eût ri, et s'ils remportaient la victoire, ils reconnaissaient dans leur triomphe la main de l'Eternel. Enfin, ils honoraient le clergé, non-seulement leur clergé à eux, le clergé arien, mais encore le clergé catholique, que les Romains méprisaient, bafouaient, tout en se disant catholiques [3]. Comment s'étonner après cela que les barbares se soient concilié la sympathie des prêtres? Sans doute, ils étaient hérétiques, ils avaient été instruits par de *mauvais docteurs* [4]; mais pourquoi les prêtres

1) Salvien, L. IV, p. 74.
2) Salvien, L. V, p. 86.
3) Salvien, L. VII, p. 140, 142.
4) Salvien, L. VII, p. 140.

catholiques auraient-ils désespéré de les convertir ? et cette conversion une fois obtenue, quel brillant avenir s'ouvrait alors pour l'Eglise !

Dans aucune province les espérances de ces esprits très-clairvoyants ne furent trompées; mais nulle part elles ne se réalisèrent au même degré qu'en Espagne, depuis que le roi Reccared et ses Visigoths eurent abjuré l'hérésie arienne pour se faire catholiques (587). Dès lors le clergé usa de tous les moyens pour adoucir et éclairer les Visigoths, déjà à moitié romanisés avant leur arrivée en Espagne par un demi-siècle de séjour dans les provinces romaines, et nullement insensibles aux avantages de l'ordre et de la civilisation. C'est un spectacle curieux que de voir les descendants des barbares qui avaient hanté les forêts de la Germanie, pâlir sur les livres sous la direction des évêques; c'est une curieuse correspondance que celle du roi Rékeswinth avec Braulion, l'évêque de Saragosse: le roi remercie l'évêque d'avoir bien voulu corriger un manuscrit qu'il lui avait envoyé, et il parle des fautes, des étourderies, des sottises des copistes, *putredines ac vitia scribarum*, *librariorum ineptiæ*, avec l'aplomb d'un Bentley ou d'un Ruhnkenius [1]. Mais les évêques ne se bornèrent pas à former le cœur et l'esprit des rois: ils se chargèrent

1) Voyez Braulionis *Epistolæ*, 38—41, dans l'*Esp. sagr.*, t. XXX, p. 374—377.

aussi de donner des lois à l'Etat et de le gouverner. Ils avaient été établis, par le Seigneur Jésus-Christ, les recteurs des peuples, disaient-ils dans leurs actes [1]. Entouré de ses grands, le roi venait se prosterner humblement devant eux, quand ils étaient assemblés en concile à Tolède, pour les prier, avec des soupirs et des larmes, de vouloir bien intervenir pour lui auprès de Dieu, et de donner de sages lois à l'Etat [2]. Et les évêques inculquèrent si bien aux rois que la piété devait être la première de leurs vertus [3]; les rois, de leur côté, comprirent si bien que la piété, c'était l'obéissance aux évêques, que même les plus débauchés d'entre eux se laissèrent guider docilement par les évêques dans les affaires publiques [4].

Voilà donc un nouveau pouvoir dans l'Etat, un pouvoir qui a absorbé tous les autres et qui semble fait pour régénérer les mœurs et les institutions. C'est de lui que les serfs attendent l'adoucissement de leurs maux. Le clergé catholique, au temps où dominait l'hérésie arienne, avait montré pour eux une tendre et paternelle sollicitude. Il leur avait ouvert ses hôpitaux, et Masone, le pieux évêque de Mérida, avait donné tant d'argent aux serfs de son église, qu'à Pâ-

---

1) VIII[e] concile de Tolède, dans le *Forum Judicum*, p. IV, col. 1.
2) Voyez *Concil. Tolet.* IV.
3) Voyez le même concile.
4) Licet flagitiosus, tamen bene monitus, dit Isidore de Béja (c. 15) en parlant de Rékeswinth.

ques ils pouvaient lui faire cortége en robes de soie; sur son lit de mort, ce saint homme avait émancipé ses esclaves les plus fidèles, après leur avoir assuré les moyens de vivre convenablement [1]. Le clergé, on s'en tient convaincu, va abolir le servage, contraire, sinon à la lettre, du moins à l'esprit de l'Evangile. Cette généreuse doctrine, il l'a hautement proclamée quand il était faible [2]; il va la mettre en pratique maintenant qu'il est tout-puissant.

Etrange erreur! Arrivé au pouvoir, le clergé désavoue les maximes qu'il avait professées alors qu'il était pauvre, méprisé, opprimé, persécuté. Désormais en possession de vastes terres peuplées d'une foule de serfs, de superbes palais encombrés d'esclaves, les évêques s'aperçoivent qu'ils sont allés trop vite, que le temps d'émanciper les serfs n'est point encore venu, que pour le faire il faudra attendre encore je ne sais combien de siècles. Saint Isidore de Péluse s'étonnait, dans les déserts de la Thébaïde, qu'un chrétien pût avoir un esclave; un autre saint Isidore, le célèbre évêque de Séville qui fut longtemps l'âme des conciles de Tolède et «la gloire de l'Eglise catholique,» comme disaient les Pères du huitième

1) Paulus Emeritensis, *De vita P. P. Emeritensium*, dans *l'Esp. sagr.*, t. XIII, p. 359, 360, 382.

2) Voyez les preuves chez Neander, *Denkwürdigkeiten aus der Geschichte des Christenthums*, t. II, p. 236—240, et chez Ozanam, *La civilisation au cinquième siècle*, t. II, p. 50—57.

de ces conciles, ne reproduit pas, en parlant de l'esclavage, les doctrines de son homonyme, mais celles des *Sages* de l'antiquité, d'Aristote et de Cicéron. «La nature, avait dit le philosophe grec, a créé les uns pour commander, les autres pour obéir;» et le philosophe romain avait dit: «Il n'y a pas d'injustice à ce que ceux-là servent qui ne savent pas se gouverner.» Isidore de Séville dit la même chose [1]; seulement il est en contradiction avec lui-même, car il avoue que devant Dieu tous les hommes sont égaux, et que le péché du premier homme, dans lequel il cherche l'origine de la servitude, a été vaincu par la rédemption. Loin de nous la pensée de vouloir reprocher au clergé de ne pas avoir affranchi les esclaves, ou de vouloir combattre l'opinion de ceux qui affirment que l'esclave n'était pas capable de la liberté : nous ne discutons pas, nous nous bornons à constater un fait qui eut des suites très-importantes, à savoir que le clergé, dans son inconséquence, ne remplit point l'attente des serfs. Le sort de ces malheureux, au lieu de s'adoucir, s'aggrava. Les Visigoths, de même que d'autres peuples d'origine germanique le firent dans d'autres provinces romaines, leur imposèrent des services personnels, des corvées.

1) *Sentent.*, L. III, c. 47 : Aequus Deus ideo discrevit hominibus vitam, alios servos constituens, alios dominos, ut licentia male agendi servorum potestate dominantium restringatur.

Un usage digne d'être remarqué et inconnu aux Romains, ce semble, c'est que souvent une famille d'esclaves avait à rendre au maître un service déterminé et héréditaire; une telle était chargée, de père en fils, de la culture de la terre, une autre, de la pêche, une troisième, de la garde des troupeaux, une quatrième, du métier de charpentier, une cinquième, de celui de forgeron, et ainsi de suite [1]. Ni le serf ni l'esclave ne pouvait se marier sans le consentement de son seigneur; au cas où il s'était marié sans avoir obtenu ce consentement, son mariage était considéré comme nul et on le séparait de force de sa femme. Quand un homme de condition servile avait épousé une femme appartenant à un autre seigneur, les enfants nés de ce mariage se divisaient par moitié entre les deux seigneurs. Dans ces circonstances la loi des Visigoths était donc moins humaine que celle de l'empire, car l'empereur Constantin avait défendu de séparer les femmes de leurs maris, les fils de leurs pères, les frères de leurs sœurs [2]. En général on ne peut douter que la condition de la classe servile n'ait été fort dure sous la domination des Visigoths, quand on examine leurs lois nombreuses et sévères contre les serfs et les esclaves fugitifs, et

1) Voyez Muñoz, *Fueros*, p. 123—125.

2) Voyez Muñoz, *Del Estado de las personas en los reinos de Asturias y Leon.*

quand on voit qu'au huitième siècle les serfs dans les Asturies, où leur condition était restée ce qu'elle avait été dans toute l'Espagne, se révoltèrent en masse contre leurs seigneurs.

Si les évêques n'améliorèrent point la condition des serfs, ils ne firent rien non plus pour la classe moyenne. Les curiales restèrent ce qu'ils étaient, la propriété de la terre; qui plus est, aucun citadin n'avait plus le droit de vendre ses biens [1]. L'esprit de fiscalité avait passé des empereurs aux rois goths avec les autres traditions romaines; il semble même que les disciples surpassèrent bientôt leurs maîtres. La bourgeoisie resta donc misérable, ruinée; les conciles ne le nient pas [2].

Toutes les plaies de l'époque romaine, la propriété condensée en grandes masses, l'esclavage, le servage général, en vertu duquel des cultivateurs furent assignés à la terre et des propriétaires aux propriétés, tout cela subsista.

Encore si ceux qui se disaient les recteurs des peuples établis par Jésus-Christ, se fussent bornés à laisser les choses à peu près comme ils les avaient trouvées! Mais, hélas! dans leur fanatisme, ils se mirent à persécuter, avec une cruauté inouïe, une race alors

---

1) *For. Jud.*, V, 4, 19: De non alienandis privatorum et curialium rebus.

2) Voyez *Concil. Tolet.* VIII.

fort nombreuse en Espagne. C'était dans la nature des choses. Un historien éminent l'a dit avec raison: «Toutes les fois qu'au moyen âge l'esprit humain s'avisa de demander comment ce paradis idéal d'un monde asservi à l'Eglise n'avait réalisé ici-bas que l'Enfer, l'Eglise, voyant l'objection, se hâta de l'étouffer, disant: «c'est le courroux de Dieu! c'est le crime des juifs! Les meurtriers de Notre-Seigneur sont impunis encore!» On se jetait sur les juifs.» (Michelet).

Les persécutions avaient commencé en 616, sous le règne de Sisebut. On avait ordonné alors aux juifs de se convertir avant une année révolue; ce terme expiré, si lesjuifs persévéraient dans leurs croyances, ils seraient exilés après avoir reçu cent coups de fouet et leurs biens seraient confisqués. On dit que, saisis de crainte, plus de quatre-vingt-dix mille juifs reçurent alors le baptême et que c'était la moindre partie. Ces conversions, il est à peine besoin de le dire, n'étaient qu'apparentes; les nouveaux convertis continuaient en secret à circoncire leurs enfants et à pratiquer tous les autres rites de la religion de Moïse; mais n'était-ce pas en outre tenter l'impossible que de vouloir convertir par la force une race aussi nombreuse? Les évêques du quatrième concile de Tolède semblent en avoir jugé ainsi; mais tout en permettant aux juifs de rester fidèles à la religion de leurs ancêtres, ils ordonnèrent cependant que leurs enfants leur seraient ôtés pour être élevés

dans le christianisme. Puis le clergé, se repentant de sa demi-tolérance, revint aux mesures extrêmes, et le sixième concile de Tolède ordonna qu'à l'avenir aucun roi élu ne pourrait entrer dans l'exercice de la royauté qu'il n'eût préalablement juré de faire exécuter les édits promulgués contre cette race abominable. Cependant, en dépit de toutes les lois et de toutes les persécutions, les juifs subsistèrent en Espagne; par une étrange anomalie, ils y possédaient même des terres [1], et tout porte à croire que les lois rendues contre eux furent rarement exécutées dans toute leur rigueur. On le voulait bien, mais on ne le pouvait pas.

Pendant quatre-vingts ans les juifs souffrirent en silence; mais alors, leur patience ayant été poussée à bout, ils résolurent de se venger de leurs oppresseurs. Vers l'année 694, dix-sept ans avant que l'Espagne fût conquise par les musulmans, ils projetèrent un soulèvement général avec leur coreligionnaires de l'autre côté du Détroit, où plusieurs tribus berbères professaient le judaïsme et où les juifs exilés d'Espagne avaient trouvé un refuge. La révolte devait probablement éclater sur plusieurs points à la fois, au moment où les juifs d'Afrique seraient débarqués sur les côtes de l'Espagne; mais avant le moment fixé pour l'exécution, le gouvernement fut averti du complot. Le roi Egica prit aussitôt les mesures commandées

1) Voyez le 8e article des actes du XVIIe concile de Tolède.

par la nécessité; ensuite, ayant convoqué un concile à Tolède, il informa ses guides spirituels et temporels des coupables projets des juifs, et les pria de punir sévèrement cette race maudite. Après avoir entendu les dépositions de quelques Israélites, d'où il résultait que le complot ne tendait à rien moins qu'à faire de l'Espagne un Etat juif, les évêques, frémissant de colère et d'indignation, condamnèrent tous les juifs à perdre leurs biens et leur liberté. Le roi les donnerait comme esclaves aux chrétiens, même à ceux qui jusque-là avaient été esclaves des juifs et que le roi affranchirait. Les maîtres devaient s'engager à ne pas tolérer que leurs nouveaux esclaves pratiquassent les cérémonies de l'ancienne loi; ils devaient leur ôter leurs enfants aussitôt que ceux-ci auraient atteint leur septième année, les faire élever dans le christianisme, et ne pas permettre le mariage entre juifs, l'esclave juif ne pouvant épouser qu'une esclave chrétienne, et une juive ne pouvant avoir pour mari qu'un esclave chrétien.[1]

On ne peut douter que ces décrets n'aient été exécutés dans toute leur rigueur. Cette fois il s'agissait de punir, non-seulement des mécréants, mais des conspirateurs fort dangereux. A l'époque où les musulmans conquirent le nord-ouest de l'Afrique, les

1) Voyez les actes du XVIIe concile de Tolède (*apud* Mansi, t. XII, p. 94 et suiv.)

juifs d'Espagne gémissaient donc sous un joug intolérable; ils appelaient de tous leurs vœux le moment de leur délivrance, et des conquérants qui, moyennant un léger tribut, leur rendraient la liberté et leur permettraient le libre exercice de leur culte, devaient leur apparaître comme des sauveurs envoyés par le ciel.

Les juifs, les serfs, les bourgeois appauvris, c'étaient autant d'ennemis implacables que cette société lézardée et craquant de toutes parts nourrissait dans son sein. Et pourtant les classes privilégiées n'avaient à opposer à des envahisseurs que des serfs chrétiens ou juifs. Déjà dans les derniers temps de l'empire romain, les colons, comme nous l'avons vu, servaient dans les armées. Les Visigoths avaient maintenu cet usage. Aussi longtemps qu'ils avaient conservé leur esprit martial, il n'avait pas été nécessaire de fixer le nombre de serfs que chaque propriétaire devait fournir pour son contingent; mais plus tard, quand ils eurent pris goût à s'enrichir par le travail des esclaves et des serfs, il devint urgent que la loi pourvît au recrutement de l'armée. C'est ce que sentit le roi Wamba. Se plaignant dans un de ses décrets de ce que les propriétaires, préoccupés de la culture de leurs champs, enrôlaient à peine la vingtième partie de leurs serfs quand on les appelait aux armes, il ordonna que dans la suite chaque propriétaire, qu'il fût goth ou romain, enrôlât la dixième partie

de ses serfs [1]. Postérieurement on semble même avoir ordonné aux propriétaires d'enrôler la moitié de leurs serfs [2]. Le nombre des serfs dans les armées devait donc surpasser de beaucoup celui des hommes libres; ce qui revient à dire que la défense de l'Etat avait été principalement confiée à ceux qui étaient bien plus disposés à faire cause commune avec l'ennemi qu'à combattre pour leurs oppresseurs.

1) *Forum Judicum*, L. IX, Tit. II, 9.

2) C'est ainsi qu'on lit dans deux manuscrits latins du *Forum Judicum* et dans la traduction espagnole de ce code.

II.

L'Espagne des Visigoths, on l'a vu, était gouvernée plus mal encore que l'Espagne des Romains. L'Etat avait depuis longtemps en lui le germe de la dissolution; sa faiblesse était telle que, la trahison aidant, une armée de douze mille hommes fut suffisante pour le bouleverser en un clin d'œil.

Le gouverneur de l'Afrique, Mousâ ibn-Noçair, avait étendu les limites de l'empire arabe jusqu'à l'Océan. Seule la ville de Ceuta lui résistait encore. Elle appartenait à l'empire byzantin qui avait possédé autrefois tout le littoral de l'Afrique; mais l'empereur étant à une trop grande distance pour pouvoir lui prêter un secours bien efficace, elle entretenait des relations très-étroites avec l'Espagne. Aussi Julien, le gouverneur de la ville, avait envoyé sa fille à la cour de Tolède, afin qu'elle y reçût une éducation en harmonie avec sa naissance; mais elle eut le malheur de plaire au roi Roderic, qui la déshonora. Outré de colère, Julien ouvrit à Mousâ les portes de sa ville, après avoir conclu avec lui un traité avantageux; puis

il lui parla de l'Espagne, l'engagea à en tenter la conquête, et mit ses vaisseaux à sa disposition. Mousâ écrivit au calife Walîd pour lui demander des ordres. Le calife jugea l'entreprise trop dangereuse. «Faites explorer l'Espagne par des troupes légères, répondit-il à Mousâ, mais gardez-vous, pour le moment du moins, d'exposer une grande armée aux périls d'une expédition d'outre-mer.» Mousâ envoya donc en Espagne un de ses clients, nommé Abou-Zora Tarîf, avec quatre cents hommes et cent chevaux. Ces troupes passèrent le Détroit dans quatre bâtiments qui leur avaient été fournis par Julien, pillèrent les environs d'Algéziras, et retournèrent en Afrique (juillet 710).

L'année suivante, Mousâ profita de l'éloignement de Roderic, occupé à dompter une révolte des Basques, pour envoyer en Espagne un autre de ses clients, Târic ibn-Ziyâd, le général de son avant-garde, avec sept mille musulmans. C'étaient presque tous des Berbers, et Julien les accompagnait. Ils passèrent successivement le Détroit dans les quatre navires dont Tarîf s'était servi, les musulmans n'en ayant pas d'autres. Târic les réunit sur la montagne qui aujourd'hui encore porte son nom (Gebal-Târic, Gibraltar). Au pied de cette montagne se trouvait la ville de Carteya [1]. Târic envoya contre elle une division com-

1) Voyez la note A, à la fin de ce volume.

mandée par un des rares officiers arabes qui se trouvaient dans son armée, à savoir Abdalmélic, de la tribu de Moâfir [1]. Carteya tomba au pouvoir des musulmans [2], et Târic s'était déjà avancé jusqu'au lac qui porte le nom de Lago de la Janda, lorsqu'il apprit que le roi Roderic marchait contre lui à la tête d'une armée nombreuse. Comme il n'avait que quatre navires, il lui eût été difficile de reconduire ses troupes en Afrique, lors même qu'il l'eût voulu; mais il n'y songea même pas; l'ambition, la cupidité, le fanatisme le poussaient en avant. Il fit demander des renforts à Mousâ, et celui-ci se servit des vaisseaux qu'il avait fait construire depuis le départ de son lieutenant, pour lui envoyer encore cinq mille Berbers. Les forces de Târic s'élevaient donc à douze mille hommes. C'était bien peu en comparaison de la grande armée de Roderic; mais la trahison vint en aide aux musulmans.

Roderic avait usurpé la couronne qu'il portait. Appuyé par plusieurs grands, il avait détrôné, et même tué à ce qu'il paraît, son prédécesseur Witiza. Il avait donc contre lui un parti très-puissant, à la tête duquel se trouvaient les frères et les fils du dernier roi. Ce parti, il voulait en gagner les chefs, et au moment où il marchait contre Târic, il les avait

1) C'était le septième aïeul du célèbre Almanzor.

2) Ibn-al-Contîa, fol. 4 r.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 11, 273.

invités à se joindre à lui. La loi les y obligeait, et ils vinrent, mais le cœur plein de ressentiment, de haine, de défiance. Roderic tâcha de les apaiser, de les rassurer, de se les attacher, mais avec si peu de succès qu'ils formèrent entre eux le projet de le trahir dès qu'on en serait venu aux mains avec l'ennemi. Ce n'est pas qu'ils eussent l'intention de livrer leur patrie aux Berbers; ils ne pouvaient avoir un tel dessein, car ils convoitaient le pouvoir, le trône, et livrer le pays aux Africains n'était pas le moyen d'atteindre ce but. Le fait est qu'à leur avis (et au fond ils avaient raison) les Berbers n'étaient pas venus sur le territoire du royaume pour y établir leur domination, mais seulement pour y faire une razzia. «Tout ce que veulent ces étrangers, se dirent-ils, c'est du butin; et quand ils l'auront, ils retourneront en Afrique.» Ce qu'ils voulaient, c'était que Roderic perdît dans une déroute sa renommée de capitaine vaillant et heureux, afin qu'ils fussent en état de faire valoir, avec plus de succès qu'auparavant, leurs prétentions à la couronne. Il se pouvait aussi que Roderic fût tué, et ce cas échéant, leurs chances étaient meilleures encore. En un mot, ils se laissaient guider par un étroit égoïsme et ils manquaient de prévoyance; mais s'ils livrèrent leur patrie aux mécréants, ils le firent sans le savoir, sans le vouloir.

La bataille eut lieu sur les bords du Wâdî-Becca [1]

1) Cette petite rivière porte aujourd'hui le nom de Salado; elle se

(19 juillet 711). Les deux ailes de l'armée espagnole étaient commandées par deux fils de Witiza, et se composaient principalement des serfs de ces princes. Ces serfs obéirent volontiers à leurs maîtres qui leur ordonnèrent de tourner le dos à l'ennemi. Le centre, qui se trouvait sous les ordres de Roderic lui-même, tint ferme quelque temps; mais à la fin il lâcha pied, et alors les musulmans firent un grand carnage des chrétiens. Roderic fut tué à ce qu'il semble; il ne reparut pas du moins, et le pays se trouva sans roi au moment où il en avait le plus besoin. Târic profita de cette circonstance. Au lieu de retourner en Afrique, comme on pensait qu'il le ferait et comme Mousâ le lui avait ordonné, il marcha hardiment en avant. Ce fut assez pour que l'empire vermoulu croulât soudainement. Tous les mécontents et tous les opprimés facilitèrent leur tâche aux envahisseurs. Les serfs ne voulurent point remuer, de peur de sauver leurs maîtres avec eux. Les juifs s'insurgèrent partout et se mirent à la disposition des musulmans. Après avoir remporté une nouvelle victoire près d'Ecija, Târic put donc marcher vers Tolède avec le gros de ses troupes, et envoyer des détachements contre Cordoue, Archidona et Elvira. Archidona fut occupée sans coup férir, les habitants étant

---

jette dans la mer non loin du cap Trafalgar, entre Vejer de la Frontera et Conil. Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 314—316.

allés chercher un refuge dans les montagnes. Elvira fut prise de vive force, et la garde en fut confiée à une garnison composée de juifs et de musulmans. Cordoue fut livrée aux Africains par un berger, un serf, qui leur indiqua une brèche par laquelle ils purent pénétrer dans la ville. A Tolède les chrétiens furent trahis par les juifs. Une indicible confusion régnait partout. Les patriciens et les prélats semblaient avoir perdu la tête. « Dieu avait rempli de crainte les cœurs des infidèles, » dit un chroniqueur musulman, et de fait, ce fut un sauve qui peut général. A Cordoue on n'avait pas trouvé de patriciens: ils s'étaient rendus à Tolède; à Tolède on n'en trouva pas non plus: ils s'étaient réfugiés en Galice. Le métropolitain avait même quitté l'Espagne: pour plus de sûreté, il était allé à Rome. Ceux qui n'avaient pas cherché leur salut dans la fuite songèrent plutôt à obtenir des traités qu'à se défendre. Les princes de la famille de Witiza furent de ce nombre. Faisant valoir leur trahison comme un titre à la reconnaissance des musulmans, ils demandèrent et obtinrent les domaines de la couronne, dont les rois n'avaient eu que l'usufruit [1] et qui se composaient de trois mille métairies. En outre Oppas, un frère de Witiza, fut nommé gouverneur de Tolède.

Par une bonne fortune à laquelle personne ne s'était

1) *Forum Judicum*, Lib. V, t. I, l. 2.

attendu, une simple razzia était donc devenue une conquête. Mousâ fut fort mécontent de ce résultat. Il voulait bien que l'Espagne fût conquise, mais il ne voulait pas qu'elle le fût par un autre que lui; il enviait à Târic la gloire et les avantages matériels de la conquête. Heureusement il y avait encore quelque chose à faire dans la Péninsule: Târic n'avait pas pris toutes les villes, il ne s'était pas approprié toutes les richesses du pays. Mousâ résolut donc de se rendre en Espagne, et dans le mois de juin 712, il passa le Détroit, accompagné de dix-huit mille Arabes. Il prit Medina-Sidonia, et les Espagnols qui s'étaient réunis à lui se chargèrent de lui livrer Carmona. Ils se présentèrent armés devant les portes de la ville, et, se donnant pour des hommes qui avaient pris la fuite à l'approche de l'ennemi, ils demandèrent et obtinrent la permission d'entrer dans la ville, après quoi ils profitèrent de l'obscurité de la nuit pour ouvrir les portes aux Arabes. Séville fut plus difficile à prendre. C'était la plus grande ville du pays; il fallut l'assiéger pendant plusieurs mois avant qu'elle se rendît. Mérida prêta aussi une longue et vigoureuse résistance, mais elle finit par capituler (1 juin 713). Mousâ se mit ensuite en route vers Tolède. Târic alla à sa rencontre pour lui présenter ses hommages, et du plus loin qu'il l'aperçut, il mit pied à terre; mais Mousâ était si irrité contre lui, qu'il lui donna des coups de fouet. «Pourquoi as-tu marché en avant

sans ma permission? lui dit-il; je t'avais ordonné de faire seulement une razzia et de retourner ensuite en Afrique.»

Le reste de l'Espagne, à l'exception de quelques provinces du nord, fut conquis sans difficulté. La résistance ne servait à rien; faute d'un chef, elle manquait de direction et de plan. L'intérêt commandait d'ailleurs aux Espagnols de se soumettre au plus vite. En le faisant, ils obtenaient des traités assez avantageux, tandis que, s'ils succombaient après avoir essayé de se défendre, ils perdaient leurs biens [1].

En général, la conquête ne fut pas une grande calamité. Au commencement, il est vrai, il y eut un temps d'anarchie, comme à l'époque de l'invasion des Germains. Les musulmans pillèrent en plusieurs endroits, brûlèrent quelques villes, pendirent des patriciens qui n'avaient pas eu le temps de se sauver, et tuèrent des enfants à coups de poignard; mais le gouvernement arabe réprima bientôt ces désordres et ces atrocités, et quand la tranquillité fut rétablie, la population énervée de ce temps-là subit son sort sans trop de murmures. Et en vérité, la domination arabe fut pour le moins aussi tolérable que celle des Visigoths l'avait été. Les conquérants laissèrent aux vaincus leurs lois et leurs juges; ils leur donnèrent

1) Voyez mes *Etudes sur la conquête de l'Espagne par les Arabes*, dans le 1er volume de mes *Recherches*.

des comtes ou gouverneurs de leur nation, qui étaient chargés de percevoir les impôts qu'ils avaient à payer et de régler les différends qui pouvaient s'élever entre eux. Les terres des districts conquis de vive force, de même que celles qui avaient appartenu à l'Eglise ou à des patriciens qui s'étaient retirés dans le nord, furent divisées entre les conquérants; mais les serfs qui y habitaient y restèrent. C'était dans la nature des choses, et les Arabes en agissaient partout ainsi. Les indigènes seuls connaissaient les procédés de l'agriculture [1], et d'ailleurs les conquérants étaient beaucoup trop fiers pour s'en occuper. On imposa donc aux serfs l'obligation de cultiver les terres comme par le passé et de rendre au propriétaire musulman quatre cinquièmes des récoltes et des autres produits de la terre. Ceux qui demeuraient sur le domaine de l'Etat — et ils étaient nombreux, car le domaine comprenait la cinquième partie des terres confisquées — ne devaient céder que la troisième partie des récoltes. Au commencement ils la cédaient au trésor; mais dans la suite cet état de choses se modifia. On forma des fiefs d'une partie du domaine, et ces fiefs furent donnés aux Arabes qui vinrent s'établir plus tard en Espagne, à ceux qui accompagnaient Samh et aux Syriens qui arrivèrent avec Baldj. Les cultivateurs chrétiens, toutefois, ne perdirent rien à cette

1) Comparez Maccarî, t. II, p. 1.

mesure; la seule différence pour eux, c'était qu'au lieu de donner à l'Etat la troisième partie des produits du sol, ils devaient la donner aux feudataires. Quant aux autres chrétiens, leur position dépendait des traités qu'ils avaient pu obtenir, et quelques-uns de ces traités étaient fort avantageux. Ainsi les habitants de Mérida qui se trouvaient dans la ville au moment de la capitulation, conservèrent tous leurs biens; ils ne cédèrent que les propriétés et les ornements des églises. Dans la province dont Théodemir était gouverneur et qui comprenait entre autres villes celles de Lorca, de Mula, d'Orihuela et d'Alicante, les chrétiens ne cédèrent absolument rien. Ils s'engagèrent seulement à payer un tribut, partie en argent, partie en nature [1]. En général on peut dire que les chrétiens conservèrent la plupart de leurs biens. Ils obtinrent en outre le droit de les aliéner, droit qu'ils n'avaient pas eu du temps des Visigoths. De leur côté, ils étaient obligés de payer à l'Etat la capitation qui était de quarante-huit dirhems pour les riches, de vingt-quatre pour la classe moyenne, et de douze dirhems pour ceux qui vivaient d'un travail manuel [2]. Elle se payait par douzièmes, à la fin de

1) Le traité que Théodemir conclut avec Abdalazîz, le fils de Mousâ, se trouve dans Dhabbî. Casiri (t. II, p. 106) en a publié le texte.

2) En évaluant le dirhem à 12 sous de notre monnaie, ce tarif serait: fr. 28,80, — 14,40, — 7,20; mais comme au VIII[e] siècle le

chaque mois lunaire [1]; mais les femmes, les enfants, les moines, les estropiés, les aveugles, les malades, les mendiants et les esclaves en étaient exempts. En outre, les propriétaires devaient payer le *kharâdj*, c'est-à-dire un impôt sur les productions qui se réglait sur la nature du sol de chaque contrée, mais qui s'élevait ordinairement à vingt pour cent. La capitation cessait pour celui qui embrassait l'islamisme; le *kharâdj*, au contraire, continuait, nonobstant la conversion du propriétaire.

En comparaison de ce qu'elle avait été, la condition que les musulmans firent aux chrétiens n'était donc pas trop dure. Joignez-y que les Arabes étaient fort tolérants. En matière de religion, ils ne violentaient personne. Qui plus est, le gouvernement, à moins qu'il ne fût très-pieux (et c'était l'exception), n'aimait pas que les chrétiens se fissent musulmans: le trésor y perdait trop [2]. Aussi les chrétiens ne se montrèrent pas ingrats. Ils surent gré aux conquérants de leur tolérance et de leur équité; ils préféraient leur domination à celle des Germains, à celle des Francs par exemple [3], et dans tout le cours du

pouvoir de l'argent était à sa force actuelle comme 11 est à 1 (voir Leber, *Essai sur l'appréciation de la fortune privée au moyen âge*), le tarif était en réalité: fr. 316,80, — 158,40, — 79,20.

1) Leovigild, *De Habitu Clericorum* (*Esp. sagr.*, t. XI, p. 523).

2) Comparez plus haut, L. I, chap. 10.

3) Urbs erat interea Francorum inhospita turmis,
Maurorum votis adsociata magis,

VIII[e] siècle les révoltes furent très-rares; les chroniqueurs n'en ont enregistré qu'une seule, celle des chrétiens de Béja, et encore semble-t-il que ceux-ci ne furent que les instruments d'un chef arabe ambitieux [1]. Même les prêtres, dans les premiers temps du moins, n'étaient pas trop mécontents, quoiqu'ils eussent le plus de motifs pour l'être. On peut se faire une idée de leur manière de voir, quand on lit la chronique latine qui a été écrite à Cordoue en 754 et que l'on attribue, mais à tort, à un certain Isidore de Béja. Quoique homme d'église, l'auteur de cette chronique est beaucoup plus favorable aux musulmans qu'aucun autre écrivain espagnol antérieur au XIV[e] siècle. Ce n'est pas qu'il manque de patriotisme; au contraire, il déplore les malheurs de l'Espagne, et la domination arabe est pour lui la domination des barbares, *efferum imperium;* mais s'il hait les conquérants, il hait en eux des hommes d'une autre race bien plus que des hommes d'une autre religion. Des actes qui auraient fait bondir d'indignation les ecclésiastiques d'une autre époque, ne lui arrachent pas un mot de blâme. Il raconte, par exemple, que la

---

dit Ermold Nigel (I, 67) en parlant de Barcelone. — M. Amari est aussi d'opinion que la condition des Siciliens sous les musulmans était meilleure que celle des peuples italiens qui vivaient sous la domination des Lombards ou des Francs (*Storia dei Musulmani di Sicilia*, t. I, p. 483).

1) Maccarí, t. II, p. 17.

veuve du roi Roderic épousa Abdalazîz, le fils de Mousâ; mais il ne se scandalise pas de ce mariage, il semble le trouver tout à fait naturel.

Sous certains rapports, la conquête arabe fut même un bien pour l'Espagne: elle produisit une importante révolution sociale, elle fit disparaître une grande partie des maux sous lesquels le pays gémissait depuis des siècles.

Le pouvoir des classes privilégiées, du clergé et de la noblesse, était amoindri, presque anéanti, et comme les terres confisquées avaient été partagées entre un très-grand nombre d'individus, on avait, comparativement du moins, la petite propriété. C'était un grand bonheur, et ce fut une des causes de l'état florissant de l'agriculture dans l'Espagne arabe. D'un autre côté, la conquête avait amélioré la condition des classes serviles. L'islamisme était bien plus favorable à l'émancipation des esclaves que le christianisme tel que l'entendaient les évêques du royaume visigoth. Parlant au nom de l'Eternel, Mahomet avait ordonné de permettre aux esclaves de se racheter. Affranchir un esclave était une bonne œuvre, et plusieurs délits pouvaient s'expier de cette manière. Aussi l'esclavage chez les Arabes n'était ni dur ni long. Souvent l'esclave était déclaré libre après quelques années de service, surtout quand il avait embrassé l'islamisme. Le sort des serfs qui se trouvaient sur les terres des musulmans s'améliora aussi. Ils devinrent en quelque

sorte des fermiers et ils jouirent d'une certaine indépendance, car, comme leurs maîtres ne daignaient pas s'occuper des travaux agricoles, ils avaient toute liberté de cultiver la terre comme ils l'entendaient. Quant aux esclaves et aux serfs des chrétiens, la conquête leur fournit, pour recouvrer la liberté, un moyen très-facile. A cet effet ils n'avaient qu'à s'enfuir sur la propriété d'un musulman et à prononcer ces paroles: «Il n'y a qu'un seul Dieu et Mahomet est l'envoyé de Dieu.» Dès lors ils étaient musulmans et «affranchis d'Allah,» comme disait Mahomet. Nombre de serfs devinrent libres de cette manière, et il ne faut pas s'étonner de la facilité avec laquelle ils abandonnèrent le christianisme. Malgré le pouvoir illimité dont le clergé avait joui du temps des Visigoths, cette religion n'avait pas poussé en Espagne des racines bien profondes. Presque entièrement païenne à l'époque où Constantin fit du christianisme la religion de l'Etat, l'Espagne était demeurée si longtemps fidèle à l'ancien culte que, du temps de la conquête arabe, le paganisme et le christianisme se disputaient encore le terrain, et que les évêques se voyaient forcés de fulminer des menaces et de prendre des mesures énergiques contre les adorateurs des faux dieux [1]. Chez

1) Voyez le 2e article des actes du XVIe concile de Tolède, tenu en 693. — Vers la fin du VIe siècle, Masone, évêque de Mérida, convertit beaucoup de païens. Paulus Emeritensis, *De vita P. P. Emeritensium*, p. 358.

ceux qui se disaient chrétiens, le christianisme était plus sur les lèvres qu'au fond du cœur. Les descendants des Romains avaient conservé quelque chose du scepticisme de leurs ancêtres; ceux des Goths s'intéressaient si peu aux questions religieuses, que d'Ariens ils étaient devenus catholiques aussitôt que le roi Reccared leur en eut donné l'exemple. Distraits par d'autres soins, les riches prélats du royaume visigoth, qui avaient à réfuter des hétérodoxes, à discuter des dogmes et des mystères, à gouverner l'Etat, à persécuter les juifs, n'avaient pu trouver le loisir «de se faire petits avec les petits, de murmurer avec eux les premières paroles de la vérité, de même qu'un père se plaît à bégayer les premiers mots avec son enfant,» comme disait saint Augustin, et s'ils avaient fait accepter le christianisme, ils ne l'avaient pas fait aimer. Il n'est donc pas étrange que les serfs n'aient pu résister à la tentation alors que les conquérants leur offraient la liberté à condition qu'ils embrasseraient l'islamisme. Quelques-uns de ces infortunés étaient encore païens; les autres connaissaient si peu le christianisme, l'éducation religieuse qu'ils avaient pu recevoir avait été si élémentaire ou plutôt si nulle, que le mystère catholique et le mystère musulman étaient également impénétrables pour eux [1]; mais ce qu'ils

1) Un auteur espagnol qui écrivait au XVII[e] siècle, sous le règne de Philippe IV, s'exprime à ce sujet en ces termes: « Il n'est pas

ne savaient et ne comprenaient que trop, c'est que les prêtres avaient cruellement trompé les espérances d'affranchissement qu'ils leur avaient inspirées un jour, et ce qu'ils voulaient, c'était de secouer, à quelque prix que ce fût, le joug sous lequel ils gémissaient. Ils ne furent pas les seuls, du reste, qui abandonnassent l'ancien culte. Beaucoup de patriciens en firent de même, soit pour ne pas être obligés de payer la capitation, soit pour conserver leurs biens alors que les Arabes se mirent à violer les traités, soit enfin parce qu'ils croyaient en toute sincérité à l'origine divine de l'islamisme.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de l'amélioration que la conquête arabe produisit dans l'état social du pays; mais pour être juste, nous devons ajouter que, si cette conquête était un bien sous beaucoup de rapports, elle était un mal sous d'autres. Ainsi le culte était libre, mais l'Eglise ne l'était pas; elle était sou-

---

étonnant que les habitants des Alpuxarres aient abandonné si facilement leur ancienne foi. Ceux qui demeurent à présent dans ces montagnes sont des *Christianos viejos* (vieux chrétiens), ils n'ont pas dans leurs veines une goutte de sang impur, ils sont sujets d'un roi catholique, et cependant, faute de docteurs et par suite des oppressions auxquelles ils sont en butte, ils sont si ignorants de ce qu'ils devraient savoir pour obtenir le salut éternel, qu'il leur reste à peine quelques vestiges de la religion chrétienne. Croit-on que si aujourd'hui, ce qu'à Dieu ne plaise, les infidèles se rendaient maîtres de leur pays, ces gens-là tarderaient longtemps à abandonner leur foi et à embrasser les croyances des vainqueurs?» Pedraça, *Historia eclesiastica de Granada*, fol. 95 v.

mise à une dure et honteuse servitude. Le droit de convoquer des conciles, ainsi que celui de nommer et de déposer les évêques, avait passé des rois visigoths [1] aux sultans arabes [2], de même que dans le nord il passa aux rois des Asturies [3], et ce droit fatal, confié à un ennemi de la religion chrétienne, fut pour l'Eglise une source intarissable de maux, d'opprobres et de scandales. Quand il y avait des évêques qui ne voulaient pas assister à un concile, les sultans faisaient siéger à leur place des juifs et des musulmans [4]. Ils vendaient la dignité d'évêque au plus offrant et dernier enchérisseur, de sorte que les chrétiens devaient confier leurs intérêts les plus chers et les plus sacrés à des hérétiques, à des libertins qui, même pendant les fêtes les plus solennelles de l'Eglise, assistaient aux orgies des courtisans arabes, à des incrédules qui niaient publiquement la vie future, à des misérables qui, non contents de se vendre eux-mêmes, vendaient encore leur troupeau [5]. Une fois les employés du fisc se plaignaient de ce que plusieurs chrétiens de Malaga réussissaient à se soustraire à la capitation en se tenant cachés. Alors Hostegesis, l'évê-

1) Voyez le 6e article des actes du XIIe concile de Tolède.

2) Voyez *Vita Johannis Gorziensis*, c. 129.

3) Marina, *Ensayo*. t. II, p. 5 et suiv.

4) Samson, *Apolog.*, L. II, c. 8.

5) Voyez Alvaro, *Epist.* XIII, c. 3; Samson, *Apolog.*, L. II, c. 2, 4.

que de ce diocèse, promit de leur procurer une liste complète des contribuables. Il tint sa parole. Pendant sa tournée annuelle, il pria ses diocésains de lui faire connaître leurs noms, ainsi que ceux de leurs parents et de leurs amis; il voulait, disait-il, les inscrire sur un rôle, afin de pouvoir prier Dieu pour chacune de ses ouailles. Les chrétiens, qui ne se méfiaient pas de leur pasteur, tombèrent dans le piége. Dès lors personne ne put plus se soustraire à la capitation: grâce au registre de l'évêque, les percepteurs connaissaient tous les contribuables [1].

D'un autre côté, les Arabes, quand ils eurent affermi leur domination, observaient les traités avec moins de rigueur qu'à l'époque où leur pouvoir était encore chancelant. C'est ce qu'on éprouva, par exemple, à Cordoue. Dans cette ville les chrétiens n'avaient [illegible] la cathédrale, dédiée à saint Vincent; toutes les autres églises avaient été détruites, mais la possession de la cathédrale leur avait été garantie par un traité. Pendant plusieurs années ce traité fut observé [2]; mais Cordoue ayant reçu un surcroît de population par l'arrivée des Arabes de Syrie et les mosquées étant devenues trop petites, les Syriens furent d'opinion qu'il fallait faire dans cette cité ce

1) Samson, L. II, c. 2.

2) Dans l'année 747, les chrétiens avaient encore la cathédrale; l'auteur de l'*Akhbâr madjmoua* l'atteste formellement, fol. 74 v.

que l'on avait fait à Damas [1], à Emèse [2] et dans d'autres villes de leur patrie, où l'on avait ôté aux chrétiens la moitié de leurs cathédrales pour en faire des mosquées. Le gouvernement ayant approuvé cette manière de voir, les chrétiens furent forcés de céder la moitié de la cathédrale. C'était évidemment une spoliation, une infraction au traité. Plus tard, dans l'année 784, Abdérame Ier voulut que les chrétiens lui vendissent l'autre moitié. Ils refusèrent fermement de le faire, en disant que, s'ils le faisaient, ils n'auraient plus un seul édifice où ils pussent exercer leur culte. Abdérame insista cependant, et l'on en vint à une transaction: les chrétiens cédèrent la cathédrale pour la somme de cent mille dinars [3], après avoir obtenu la permission de rebâtir les églises qui avaient été détruites [4]. Cette fois Abdérame avait donc été équitable; mais il ne le fut pas toujours, car ce fut lui qui viola le traité que les fils de Witiza avaient conclu avec Târic et que le calife avait ratifié. Il confisqua les terres d'Ardabast, l'un de ces princes, uniquement parce qu'il les trouvait trop vastes pour

1) Voyez Ibn-Batouta, t. I, p. 198.

2) Voyez Içtakhrî, p. 33.

3) Un million de francs; au pouvoir actuel de l'argent, onze millions.

4) Râzî, *apud* Maccarî, t. I, p. 368. Ibn-Adhârî (t. II, p. 244, 245) cite aussi ce passage, mais en l'abrégeant un peu. Comparez Maccarî, t. I, p. 359, l. 2.

un chrétien [1]. D'autres traités furent modifiés ou changés d'une manière tout à fait arbitraire, de sorte qu'au IX[e] siècle il en restait à peine quelques traces. En outre, comme les docteurs enseignaient que le gouvernement devait manifester son zèle pour la religion en élevant le taux des tributs dont les chrétiens étaient chargés [2], on leur imposa tant de contributions extraordinaires, que déjà au IX[e] siècle plusieurs populations chrétiennes, celle de Cordoue entre autres, étaient pauvres ou malaisées [3]. En d'autres mots, il arriva en Espagne ce qui arriva dans tous les pays que les Arabes avaient conquis: leur domination, de douce et d'humaine qu'elle avait été au commencement, dégénéra en un despotisme intolérable. Dès le IX[e] siècle, les conquérants de la Péninsule suivaient à la lettre le conseil du calife Omar, qui avait dit assez crûment: «Nous devons *manger* les chrétiens et nos descendants doivent manger les leurs tant que durera l'islamisme [4]».

Cependant ce n'étaient pas les chrétiens qui se plaignaient le plus de la domination arabe, un siècle après la conquête. Les plus mécontents, c'étaient les renégats, ceux que les Arabes appelaient les *mowallad*,

---

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 15 v.

2) *Journ. asiat.*, IV[e] série, t. XVIII, p. 515.

3) Une fois, les chrétiens de Cordoue furent imposés extraordinairement à cent mille dinars, onze millions de francs au pouvoir actuel de l'argent.

4) Abou-Ismâîl al-Baçrî, *Fotouh as-Châm*, p. 124.

c'est-à-dire *les adoptés*. Ces renégats ne pensaient pas tous de la même manière. Il y avait parmi eux ce qu'on nommait des *chrétiens cachés* [1], c'est-à-dire des hommes qui se reprochaient durement leur apostasie. Ceux-là étaient bien malheureux, car ils ne pouvaient plus revenir au christianisme. La loi musulmane est inexorable sous ce rapport: la profession de foi une fois faite, et faite peut-être dans un moment d'humeur, de faiblesse, de découragement, de gêne, quand on n'avait pas d'argent pour payer la capitation [2], ou quand on craignait d'être condamné à une peine infamante par le juge chrétien [3], — la profession de foi une fois faite, disons-nous, le renégat, quoique foudroyé à toute heure par le cri de sa conscience, était musulman pour toujours, et s'il apostasiait, la loi le condamnait à la mort. Les descendants des renégats qui voulaient revenir au giron de l'Eglise étaient encore plus à plaindre: ils souffraient pour la faute d'un de leurs aïeux. La loi les déclarant musulmans parce qu'ils étaient nés d'un musulman, ils devaient perdre la vie, eux aussi, s'ils reniaient Mahomet. L'Eglise musulmane les saisissait dès le berceau, et les suivait jusqu'à la tombe.

Il était donc tout naturel que les renégats repen-

1) Christiani occulti. Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II.
2) Samson, *Apolog.*, L. II, c. 5.
3) Idem, *ibid.*, L. II, c. 3.

tants murmurassent; mais ils étaient en minorité; le plus grand nombre était sincèrement attaché à l'islamisme. Cependant ceux-là murmuraient aussi. Au premier abord, ce phénomène doit surprendre. La plupart des renégats étaient des affranchis, c'est-à-dire des hommes dont la condition avait été améliorée par la conquête; comment se faisait-il donc qu'ils ne fussent pas contents des Arabes? Rien, cependant, n'est plus simple. « L'histoire est toute remplie de pareils spectacles. Ce n'est pas toujours en allant de mal en pis que l'on tombe en révolution. Il arrive le plus souvent qu'un peuple qui avait supporté sans se plaindre, et comme s'il ne les sentait pas, les lois les plus accablantes, les rejette violemment dès que le poids s'en allége [1]. » Joignez-y que la position sociale des renégats était intolérable. Les Arabes les excluaient ordinairement des emplois lucratifs et de toute participation au gouvernement de l'Etat; ils affectaient de ne pas croire à la sincérité de leur conversion; ils les traitaient avec une insolence sans bornes; voyant encore le sceau de la servitude sur une foule de fronts récemment affranchis, ils les flétrissaient tous du nom d'esclave ou de fils d'esclave [2], quoiqu'ils comp-

1) De Tocqueville.

2) Voyez les vers que cite Ibn-Adhârî, t. II, p. 114, ceux qui se trouvent chez Ibn-Haiyân, fol. 64 v., et ceux que j'ai publiés dans mes *Notices sur quelques manuscrits arabes*, p. 258, 259. Il est remarquable que les Arabes n'appliquent jamais aux chrétiens cette épithète infamante.

tassent dans leurs rangs quelques-uns des plus nobles et des plus riches propriétaires du pays. Les renégats ne se résignèrent pas à de tels traitements. Ils avaient le sentiment de leur dignité et de la force matérielle dont ils disposaient, car ils formaient la majorité de la population. Ils ne voulaient pas que le pouvoir fût l'apanage exclusif d'une caste étroitement retranchée dans son individualisme; ils ne voulaient pas accepter plus longtemps leur état de contrainte et d'infériorité sociale, ni supporter les insolents dédains et la domination de quelques bandes de soldats étrangers, cantonnées de loin en loin. Ils prirent donc les armes et engagèrent hardiment la lutte.

La révolte des renégats, à laquelle les chrétiens prirent part dans la mesure de leurs forces, se produisit avec la variété que devait revêtir toute révolte dans un temps où tout était essentiellement varié et individuel. Chaque province, chaque grande ville s'insurgea pour son propre compte et à différentes époques; mais la lutte n'en fut que plus longue et plus sanglante, comme on le verra par les récits qui vont suivre.

III.

Dans la capitale du sultan les renégats [1] étaient nombreux. C'étaient pour la plupart des affranchis qui cultivaient des champs qu'ils avaient achetés, ou qui travaillaient à la journée sur les terres des Arabes [2]. Robustes, laborieux et économes, ils semblent avoir joui d'une certaine aisance, puisqu'ils demeuraient principalement dans le faubourg méridional [3], un des plus beaux quartiers de la ville; mais des passions révolutionnaires les dominaient, et, sous le règne de Hacam Ier, ils se laissèrent entraîner par des faquis ambitieux à une insurrection qui aboutit à une terrible catastrophe.

Abdérame Ier avait été trop jaloux de son pouvoir pour permettre aux faquis, aux théologiens-jurisconsultes, d'acquérir une autorité qui l'aurait gêné dans

1) On nous permettra de donner ce nom tant aux renégats proprement dits, qu'à leurs descendants.

2) Voyez le *Cartâs*, p. 23, l. 1.

3) Anciennement Secunda. Voyez Maccarî, t. I, p. 899, dernière ligne.

ses mesures despotiques; mais sous le règne de Hichâm, son fils et son successeur, leur influence s'accrût considérablement. C'était un prince vraiment religieux, un modèle de vertu. Au moment où il monta sur le trône, ses sujets pouvaient encore se demander si, ayant à choisir entre le bien et le mal, il se déciderait pour l'un ou pour l'autre; car dans certaines circonstances il s'était montré bon et généreux [1], dans d'autres, vindicatif et atroce [2]. Bientôt toute incertitude cessa à cet égard. Un astrologue ayant prédit au jeune monarque une mort prématurée [3], il s'était détaché de tous les plaisirs mondains pour ne songer qu'à faire son salut par des œuvres de charité. Vêtu avec une extrême simplicité, il parcourait seul les rues de sa capitale, se mêlait au peuple, visitait les malades, entrait dans les masures des pauvres et s'occupait, avec une tendre sollicitude, de tous les détails de leurs maux et de leurs besoins. Souvent, au milieu de la nuit, quand il pleuvait à verse, il sortait de son palais pour porter des rafraîchissements à un pieux solitaire malade et veiller auprès de son grabat [4]. Fort exact à toutes ses prati-

1) Voyez *Akhbâr madjmoua*, fol. 99 v. — 100 v., Ibn-Adhârî, t. II, p. 68—70.

2) Voyez Ibn-al-Khatîb, man. P., fol. 213 v. — 214 v., Ibn-al-Coutîa, fol. 15 r.

3) Ibn-al-Coutîa, fol. 17 v.

4) Abd-al-wâhid, p. 12; Ibn-al-Coutîa, etc.

ques de dévotion, il encourageait ses sujets à suivre son exemple. Dans les nuits d'orage, il faisait distribuer de l'argent à ceux qui se rendaient aux mosquées sans se laisser rebuter par le mauvais temps [1].

C'était justement l'époque où une nouvelle école théologique se formait en Orient. Elle reconnaissait pour son chef le grand docteur médinois Mâlic ibn-Anas, le fondateur de l'une des quatre sectes orthodoxes de l'islamisme. Hichâm avait une profonde vénération pour ce docteur [2]. De son côté, Mâlic, qui portait une haine mortelle aux Abbâsides, ses maîtres, depuis que, l'accusant d'avoir prêté l'appui de son nom célèbre et révéré à un prétendant alide, ils lui avaient fait donner des coups de courroie et disloquer un bras [3], était prévenu en faveur du sultan d'Espagne, le rival de ses bourreaux, même avant de savoir jusqu'à quel point ce monarque était digne de son estime; mais quand ses disciples espagnols lui vantèrent la piété et les vertus de Hichâm, son admiration et son enthousiasme ne connurent pas de bornes: voyant en lui l'idéal du prince musulman, il le proclama seul digne de s'asseoir sur le trône des califes [4]. De retour en Espagne, les étudiants ne manquèrent pas

1) *Akhbâr madjmoua*, fol. 99 r.

2) Voyez Ibn-al-Coutîa, fol. 18 v.

3) Voyez Ibn-Khallicân, t. I, p. 615, éd. de Slane, et cf. Weil, t. II, p. 42, 43.

4) Voyez Ibn-al-Coutîa, fol. 18 r., Maccarî, t. II, p. 154.

d'informer leur souverain de la haute estime que leur maître avait témoignée pour lui, et Hichâm, flatté dans son amour-propre, fit tout ce qui était en son pouvoir pour propager en Espagne l'école de Mâlic. Il encouragea les théologiens à prendre le bâton du voyageur pour aller étudier à Médine, et c'était parmi les disciples de Mâlic qu'il choisissait de préférence ses juges et ses ecclésiastiques.

Au moment de la mort de Hichâm (796), la nouvelle école théologique jouissait donc d'une très-grande considération. Elle comptait dans son sein des hommes jeunes, habiles, ambitieux et entreprenants, tels que le Berber Yahyâ ibn-Yahyâ [1]. Mâlic n'avait pas eu de disciple plus assidu, plus attentif, que lui. Une fois que ce professeur faisait sa leçon, un éléphant passa dans la rue. Tous les auditeurs sortirent aussitôt de la salle pour contempler de près cet animal; Yahyâ seul resta à sa place, à la grande surprise du vénérable professeur qui, nullement offensé d'être abandonné pour le plus grand des quadrupèdes, lui dit avec bonhomie: «Pourquoi ne sors-tu pas comme les autres? Il n'y a pourtant pas d'éléphants en Espagne. — C'est pour vous voir et pour profiter de vos leçons que j'ai quitté ma patrie, et non pour voir un éléphant,» lui répondit Yahyâ; et cette réponse

1) Yahyâ, de la tribu berbère de Maçmouda, était client de la tribu arabe des Beni-'l-Laith.

plut tellement à Mâlic que depuis lors il appelait ce disciple l'*âkil* (l'homme intelligent) de l'Espagne. A Cordoue, Yahyâ jouissait d'une très-grande renommée; c'était, disait-on, le théologien le plus savant du pays [1]. Mais à son grand savoir il joignait un orgueil plus grand encore, et cet homme extraordinaire unissait la fougue d'un démagogue moderne à la soif de domination d'un pontife romain du moyen âge.

Le caractère du nouveau monarque répugnait à Yahyâ et aux autres docteurs mâlikites. Hacam n'était pas irréligieux pourtant. Elevé par un pieux client de son grand-père qui avait fait le pèlerinage de la Mecque [2], il avait appris de bonne heure à honorer la religion et ses ministres. Il aimait à s'entretenir avec les théologiens et il avait une déférence sans bornes pour leurs chefs, les cadis, même quand ils prononçaient des arrêts contre ses parents, contre ses plus intimes amis [3], contre lui-même [4]. Mais c'était une nature gaie et expansive; richement organisé pour jouir de la vie, il n'était pas fait pour mener une vie d'anachorète, comme les faquis l'auraient voulu. En dépit de leurs remontrances réitérées, il aimait passionnément la chasse, exercice qui n'était pas de leur goût, et, qui plus est, il regardait la

1) Voir Ibn-Khallicân, Fasc. X, p. 19—21, éd. Wüstenfeld.
2) Maccarî, t. I, p. 491, n° 12.
3) Voyez *Akhbâr madjmoua*, fol. 102 v.
4) Voyez *ibid.*, fol. 101 r. et v., Ibn-Adhârî, t. II, p. 80.

défense de boire du vin comme non avenue. Tout cela, cependant, ils le lui auraient pardonné peut-être; mais ce qu'ils ne lui pardonnaient pas, c'est que, jaloux de son pouvoir, il refusait de leur accorder sur les affaires de l'Etat une influence aussi grande qu'ils le voulaient. Ne comprenait-il donc pas, ou bien ne voulait-il pas comprendre, que les faquis, unis dans une étroite alliance par un lien nouveau, la doctrine de Mâlic, étaient dorénavant une puissance dans l'Etat, une puissance avec laquelle le monarque avait à compter?

Frustrés dans leurs espérances et pleins de cet orgueil clérical qui, pour se cacher sous des dehors d'humilité, n'en est que plus inflexible, les faquis se firent démagogues. N'épargnant ni les déclamations ni les calomnies, ils ne parlaient du monarque qu'avec horreur, et ordonnaient des prières pour sa conversion dans le genre de celle-ci: «Débauché qui persévères dans l'iniquité, qui t'obstines dans ton orgueil, qui méprises les commandements de ton Seigneur, reviens de l'ivresse où tu es plongé! réveille-toi et arrache-toi à ta coupable insouciance!» [1] Disposés comme ils l'étaient, les renégats de Cordoue se prêtèrent volontiers à tout ce que les faquis voulaient d'eux. D'abord ils dirent des prières pour le pécheur endurci, puis ils lui jetèrent des cailloux un jour qu'il

1) Abd-al-wâhid, p. 13.

traversait les rues de la capitale; mais le monarque, secondé par ses gardes, se fraya un chemin avec son épée au travers de la foule, et l'émeute fut réprimée (805) [1].

Alors Yahyâ, Isâ ibn-Dînâr et d'autres faquis se liguèrent avec une partie de l'aristocratie et offrirent le trône à Ibn-Chammâs, cousin germain de Hacam. Ibn-Chammâs leur répondit qu'avant d'agréer leurs offres, il voulait connaître les noms de ceux sur lesquels il pourrait compter. Les conjurés promirent d'en dresser la liste et fixèrent la nuit où ils reviendraient pour la lui communiquer; mais quand ils furent partis, Ibn-Chammâs se rendit en secret au palais de Hacam et lui révéla tout. Après l'avoir écouté d'un air incrédule, le monarque lui dit avec indignation: «Tu veux exciter ma haine contre les hommes les plus considérés de ma capitale; mais, par Dieu! tu prouveras ce que tu viens de dire, ou ta tête tombera sous le fer du bourreau! — Eh bien! j'y consens, dit Ibn-Chammâs; mais envoyez-moi, telle nuit, un homme qui soit à votre dévotion.» Hacam promit de le faire, et à l'heure convenue il envoya à la demeure de son cousin son secrétaire, Ibn-al-Khadâ, et son page favori, Hyacinthe [2], qui était Espagnol et

1) La date, d'après Ibn-Adhârî, est 189 de l'Hégire. Nowairî donne par erreur 187.

2) Chez Ibn-al-Coutîa on lit *Brnt*, sans voyelles, et dans l'*Akhbâr*

chrétien. Après avoir caché ces deux hommes derrière un rideau, Ibn-Chammâs fit entrer les conjurés. « Voyons maintenant, leur dit-il, quels sont les hommes sur qui vous comptez; » et à mesure qu'ils prononçaient les noms de leurs complices, le secrétaire les inscrivait sur sa liste. Ces noms étaient en partie ceux des personnes en apparence les plus dévouées au monarque, et le secrétaire, craignant d'être nommé lui-même, crut prudent de trahir sa présence en faisant crier son *calam* sur le papier. A ce bruit, les conjurés se levèrent dans une consternation indicible en criant à Ibn-Chammâs: « Tu nous as trahis, ennemi de Dieu! » Plusieurs d'entre eux réussirent à se sauver en quittant la capitale en toute hâte. Isâ ibn-Dînâr fut de ce nombre, de même que Yahyâ, qui alla chercher un refuge à Tolède, ville qui s'était affranchie de la domination du sultan. D'autres furent moins heureux, et soixante-douze conjurés, parmi lesquels on remarquait six des principaux nobles de Cordoue, tombèrent entre les mains des agents du gouvernement et expirèrent sur la croix [1].

---

madjmoua, *Bznt;* mais chez Ibn-al-Abbâr on trouve *Yaznt*. En ajoutant toutes les voyelles, c'est *Yazinto*, *Jacinto* en espagnol. On sait que les Arabes, de même que les Romains, aimaient à donner à leurs esclaves le nom de quelque pierre précieuse (cf. Fraehn, *Ibn-Foszlan's Berichte über die Russen älterer Zeit*, p. XXXIX).

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 21 r.; cf. Nowairî, p. 450, et voyez aussi les articles sur Yahyâ, dans Ibn-Khallicân et dans Maccarî.

L'année suivante (806), quand Hacam eut quitté la capitale pour aller soumettre Mérida qui s'était révoltée contre lui, le peuple de Cordoue profita de son absence pour faire une nouvelle émeute. Elle avait déjà pris un caractère très-alarmant lorsque le sultan revint en toute hâte, réprima la révolte et fit crucifier ou décapiter les démagogues les plus dangereux [1].

Si ces nombreuses exécutions ne suffisaient pas pour intimider les Cordouans, le sort terrible qui, peu de temps après, frappa les Tolédans, leur montra que Hacam, dont le caractère naturellement bon s'était de plus en plus aigri par l'esprit de rébellion qui animait ses sujets, ne reculait ni devant la perfidie ni devant le massacre, quand il les croyait nécessaires pour réduire des rebelles.

Grâce au petit nombre d'Arabes et de Berbers qu'elle comptait dans ses remparts (car ceux-ci s'étaient établis plutôt dans les campagnes environnantes, sur les biens des émigrés, que dans la ville même), grâce aussi à son ancienne renommée, au savoir de ses prêtres, à l'influence de ses métropolitains [2], l'ancienne capitale du royaume visigoth était restée pour les vaincus *la ville royale* [3], la cité la plus importante sous le double rapport de la politique et de la religion. Fiers et courageux, ses habitants se distinguaient par

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 74; Nowairî, p. 452.
2) Voyez Isidore de Béja, c. 49, 62, 69, 77.
3) *Urbs regia*, Isidore, c. 49; *medina al-molouc*, Cazwînî, t. II, p. 366.

leur amour de l'indépendance au point qu'un chroniqueur arabe affirme que jamais les sujets d'aucun monarque n'ont possédé à un égal degré l'esprit de mutinerie et de rébellion [1]. Le poète Gharbîb, qui appartenait à une famille de renégats et qui jouissait d'une popularité immense, entretenait le feu sacré par ses discours et ses vers. Le sultan lui-même craignait cet homme. Tant que Gharbîb vécut, Hacam n'osa rien entreprendre contre Tolède; mais à sa mort, le sultan confia à un renégat de Huesca, nommé Amrous, tout ce qu'il avait sur le cœur contre la population remuante de Tolède, et lui dit: «Vous seul pouvez m'aider à punir ces rebelles, qui refuseraient d'accepter un Arabe pour leur gouverneur, mais qui accepteront comme tel un homme de leur race.» Après quoi il lui exposa son plan; plan horrible, mais qu'Amrous approuva entièrement et qu'il promit d'exécuter. Dévoré d'ambition, cet homme n'avait ni foi ni loi. Ayant encore besoin de l'appui du sultan, il était prêt à lui sacrifier ses compatriotes; plus tard, séduit par l'idée de fonder une principauté sous la protection de la France, il trahirait le sultan pour le fils de Charlemagne [2].

Hacam nomma donc Amrous gouverneur de Tolède (807) et écrivit en même temps aux citoyens une

---

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 19 r.

3) Voyez *Annal. Bertin.*, ad ann. 809 et 810.

lettre dans laquelle il disait: «Par une condescendance qui prouve notre extrême sollicitude pour vos intérêts, au lieu de vous envoyer un de nos clients, nous avons porté notre choix sur un de vos compatriotes.» De son côté, Amrous ne négligea rien pour gagner la confiance et l'affection du peuple. Feignant d'être fort attaché à la cause nationale, il disait sans cesse qu'il avait voué une haine implacable au sultan, aux Omaiyades, aux Arabes en général, et quand il se vit en possession de la faveur populaire, il dit aux principaux habitants de la ville: «Je connais la cause des débats désastreux qui s'élevaient sans cesse entre vous et vos gouverneurs; je sais que les soldats logés dans vos maisons ont souvent troublé la paix de vos ménages; de là des rixes continuelles. Ces rixes, vous pouvez les prévenir, si vous me permettez de bâtir, à une des extrémités de la ville, un château qui servira de caserne aux troupes. De cette manière vous serez à l'abri de leurs vexations.»

Ayant une ferme confiance en leur compatriote, les Tolédans adoptèrent non-seulement sa proposition, mais ils voulurent encore que le château fût bâti au centre, et non au bout de la ville.

Lorsque les constructions furent achevées, Amrous s'y installa avec ses troupes, et fit prévenir le monarque, qui, sans perdre de temps, écrivit à un de ses généraux qui commandait sur la frontière, de prétexter un mouvement de l'ennemi et de lui deman-

der des troupes de renfort. Le général ayant obéi à cet ordre, les troupes de Cordoue et d'autres villes se mirent en marche, sous le commandement de trois vizirs et du prince royal Abdérame, qui n'avait guère alors que quatorze ans. Un des lieutenants généraux fut chargé d'une lettre, qu'il ne devait remettre aux vizirs qu'au moment où ils entreraient en pourparler avec Amrous.

Arrivée dans le voisinage de Tolède, l'armée reçut l'avis que l'ennemi s'était déjà retiré; mais alors Amrous fit sentir aux nobles de Tolède que, pour ne pas manquer aux lois de la politesse, ils devaient aller avec lui rendre visite au prince royal. Ils le firent; mais pendant que le jeune prince s'entretenait avec eux et s'efforçait de gagner leur amitié par toutes sortes de bons traitements, Amrous eut une conférence secrète avec les vizirs, qui venaient de recevoir la missive du sultan. Cette missive traçait à chacun la conduite qu'il devait tenir, et la suite du récit montrera suffisamment quel en était le contenu, car tout se passa selon les ordres de Hacam.

De retour auprès des nobles de Tolède, Amrous les trouva ravis du bon accueil qu'Abdérame leur avait fait. «Il me semble, leur dit-il alors, que ce serait un grand honneur pour notre ville, si le prince voulait nous accorder sa présence pendant quelques jours. Son séjour dans nos murs contribuerait sans doute à consolider et à resserrer les bonnes relations qui exis-

tent déjà entre vous et lui.» Les Tolédans applaudirent à cette idée. En effet, tout allait à merveille: le sultan leur avait donné un Espagnol pour gouverneur; il leur laissait la liberté qu'ils avaient toujours exigée, et les manières bienveillantes d'Abdérame leur faisaient espérer que ce prince, quand il serait monté sur le trône, suivrait à leur égard la conduite de son père. Ils le prièrent donc de vouloir bien honorer leur ville de sa présence. Abdérame fit d'abord des difficultés, son père lui ayant recommandé de ne pas montrer trop d'empressement; mais enfin, feignant de céder aux prières pressantes des nobles, il se laissa conduire par eux dans l'enceinte du château; après quoi il commanda les préparatifs d'un festin pour le lendemain, et envoya des invitations aux personnes distinguées par leur naissance ou par leurs richesses, tant de la ville que des campagnes environnantes.

Le lendemain matin, les convives se pressaient en foule auprès du fort. Il ne leur fut pas permis d'y pénétrer en masse, et, pendant qu'on les faisait entrer un à un par une porte, leurs montures devaient faire le tour du palais, pour aller attendre leurs maîtres à la porte de derrière. Mais dans la cour il y avait une fosse d'où l'on avait tiré le pisé destiné à la construction du château. Des bourreaux se tenaient sur le bord de cette fosse, et à mesure que les invités se présentaient, le glaive s'abattait sur leur tête. Cette horrible boucherie dura plusieurs heures, et il est im-

possible de déterminer le nombre des malheureux qui perdirent la vie dans cette funeste journée, connue sous le nom de *journée de la fosse;* quelques historiens le portent à sept cents [1], d'autres à plus de cinq mille [2].

Quand le soleil fut déjà haut, un médecin, qui n'avait vu sortir personne ni par la porte de derrière ni par celle de devant, conçut des soupçons et demanda au peuple rassemblé près de l'entrée du château, ce qu'étaient devenus les convives qui étaient arrivés de bonne heure. «Ils doivent être sortis par l'autre porte,» lui répondit-on. «C'est étrange, dit alors le médecin; j'ai été à l'autre porte, j'y ai attendu quelque temps, mais je n'en ai vu sortir personne.» Puis, regardant avec attention la vapeur qui s'élevait au-dessus des murs: «Malheureux! s'écria-t-il, cette vapeur que vous voyez n'est point, je vous le jure, la fumée d'un festin qu'on prépare: c'est le sang de vos frères égorgés!»

Privée tout d'un coup de ses citoyens les plus riches et les plus influents, Tolède tomba dans une morne stupeur, et personne ne remua pour venger les victimes de la journée de la fosse [3].

1) Ibn-Adhârî. 2) Nowairî, Ibn-al-Coutîa.

3) Ibn-al-Coutîa, fol. 19 r. — 20 v.; Nowairî, p. 450—452; Ibn-Khaldoun, fol. 6 v., 7 r.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 72. La date que donne ce dernier auteur est erronée. — Dans l'année 611, un roi de Perse avait employé, pour punir les Témîmites, un stratagème du même genre. Voyez Caussin, t. II, p. 576—578.

IV.

Le massacre de la journée de la fosse avait fait une si forte impression sur les renégats de Cordoue que, pendant sept années, ils se tinrent tranquilles; mais au bout de ce temps le souvenir de cette catastrophe s'était affaibli, d'autant plus que Tolède avait de nouveau secoué le joug. Dans la capitale, les renégats et les faquis, qui contractaient chaque jour une plus étroite alliance et s'enhardissaient réciproquement, se roidissaient et se cabraient sous la verge du maître. Le sultan semblait avoir pris à tâche de les convaincre qu'une révolte était devenue impossible. Il avait fait ceindre la ville de fortifications imposantes, et augmentait sans cesse le nombre de ses gardes à cheval, de ses mamelouks, qu'on appelait *les muets* parce que c'étaient des nègres ou d'autres esclaves d'origine étrangère qui ne parlaient pas l'arabe [1]. Mais ces mesures étaient plus propres à irriter les esprits

1) Voyez sur ces *muets*, *Akhbâr madjmoua*, fol. 103 r. (cf. 94 r.); Ibn-Adhârî, t. II, p. 81; Nowairî, p. 456; Ibn-Khaldoun, fol. 7 r.

qu'à les contenir dans l'obéissance. La haine des mécontents éclata de plus en plus en paroles et en faits, surtout dans le faubourg méridional où l'on ne comptait pas moins de quatre mille théologiens et étudiants en théologie. Malheur aux soldats qui osaient se montrer seuls ou en petites troupes dans les rues étroites et tortueuses de ce faubourg! On les insultait, on les battait, on les massacrait sans pitié. On outrageait le monarque lui-même. Quand, du haut du minaret, le muezzin avait annoncé l'heure de la prière et que Hacam, qui devait venir dans la mosquée pour y prononcer la prière d'usage, se faisait attendre, il y avait toujours dans la foule des voix qui criaient: «Viens donc prier, ivrogne, viens donc prier!» Chaque jour ces cris se renouvelaient, et les autorités avaient beau s'enquérir de ceux qui les avaient poussés, ils étaient toujours introuvables. Une fois, dans la mosquée, un homme du peuple poussa l'insolence jusqu'à insulter et menacer le sultan face à face, et la foule l'applaudit avec transport. Hacam, qui s'étonnait et s'indignait que la majesté royale pût encourir de si grossiers affronts, fit crucifier dix des principaux meneurs et rétablit la dîme sur les denrées que son père avait abolie. Mais la fierté et l'obstination des Cordouans ne plièrent devant rien. Leurs agitateurs ordinaires enflammaient leurs passions; d'ailleurs Yahyâ était revenu dans la capitale; par ses prédications, par l'éclat de sa renommée, il accrût le mouvement et le diri-

gea. On approchait de la crise; mais le hasard voulut que la révolte éclatât encore plus tôt que l'on ne s'y était attendu.

On était dans le mois de Ramadhân (mai 814) [1], et les prédicateurs profitaient du carême pour échauffer la haine du peuple contre le sultan, lorsqu'un mamelouk alla trouver un fourbisseur du faubourg méridional et lui présenta son épée à nettoyer.

— Veuillez attendre, lui dit le fourbisseur; en ce moment j'ai autre chose à faire.

— Je n'ai pas le temps d'attendre, repartit le soldat, et tu feras à l'instant même ce que je t'ordonne.

— Ah! tu le prends sur ce ton? reprit l'artisan d'un air de dédain; eh bien! tu attendras tout de même.

— C'est ce que nous verrons, répliqua le troupier; et, frappant le fourbisseur de son épée, il le tua sur la place.

A cette vue, le peuple, transporté de fureur, se mit à crier qu'il était temps d'en finir avec ces insolents troupiers et avec le tyran débauché qui les payait. L'enthousiasme révolutionnaire s'étant bientôt communiqué aux autres faubourgs, une foule innombrable, qui s'était pourvue à la hâte de toutes les armes qu'elle avait pu se procurer, marcha vers le palais, poursuivant de ses huées les soldats, les clients et les esclaves du monarque, lesquels, n'ayant pas de

1) Voyez la note B, à la fin de ce volume.



quartier à espérer s'ils tombaient entre les mains des insurgés, fuyaient devant eux pour aller chercher un asile derrière les murs de la résidence du sultan.

Quand, du haut de la plate-forme, Hacam vit arriver, semblable aux flots de la mer, cette multitude rugissante de fureur et qui poussait des cris horribles, il crut qu'une sortie vigoureuse pouvait encore la dissiper, et sans perdre de temps, il la fit charger par la cavalerie; mais quel fut son désappointement quand le peuple, loin de lâcher pied comme il l'espérait, soutint fermement le choc, repoussa les cavaliers et les força à la retraite [1].

Le péril était extrême. Le palais, quoique fortifié, ne l'était cependant pas assez pour pouvoir repousser à la longue les assauts que les insurgés allaient donner. Aussi ses plus braves défenseurs, sachant qu'ils seraient impitoyablement égorgés si le peuple l'emportait, se laissèrent aller au découragement. Hacam seul, bien qu'il désespérât aussi du succès de la résistance, garda un sang-froid imperturbable. Ayant appelé son page chrétien Hyacinthe, il lui ordonna d'aller demander à une de ses femmes, qu'il nomma, une bouteille de civette. Croyant avoir mal entendu, le page attendit d'un air étonné que le prince lui répétât son ordre. « Va donc, fils d'un non circoncis! reprit Hacam impatienté, et fais vite ce que je t'ai

1) Nowairî, p. 453, 454.

ordonné! » Hyacinthe partit, et quand il fut de retour avec la bouteille, le sultan la prit et se mit à la vider sur sa chevelure et sur sa barbe avec une tranquillité si parfaite qu'on eût dit qu'il se préparait à aller faire la cour à une jeune beauté du sérail. N'y comprenant plus rien, Hyacinthe ne put retenir une exclamation de surprise. «Pardonnez-moi, seigneur, dit-il, mais vous choisissez pour vous parfumer un singulier moment. Ne voyez-vous donc pas quel péril nous menace? — Tais-toi, misérable!» repartit Hacam en s'impatientant de nouveau; puis, quand il eut fini de se parfumer, il reprit: «Comment celui qui va me couper la tête, pourra-t-il la distinguer de toutes les autres, à moins que ce ne soit au parfum qui s'en exhale [1]? Et maintenant, poursuivit-il, tu iras dire à Hodair de venir me trouver ici.»

Hodair était préposé à la garde de la prison de la Rotonde, dans laquelle étaient renfermés plusieurs faquis que Hacam avait fait arrêter lors des révoltes précédentes, mais qu'il avait épargnés jusque-là. Cette fois, voyant que le peuple et les faquis allaient lui enlever le trône et la vie, il était bien décidé à ne pas souffrir que ces prisonniers lui survécussent, et quand Hodair fut arrivé sur la plate-forme, il lui dit: «Dès qu'il fera nuit, tu feras sortir ces méchants chaikhs

1) Ibn-al-Abbâr, p. 40; *Akhbâr madjmoua*, fol. 103 v.

de la Rotonde; puis tu ordonneras qu'on leur tranche la tête, et qu'on les cloue à des poteaux.» Sachant que, si le palais était pris d'assaut, il serait infailliblement immolé et qu'alors il devrait rendre compte à Dieu de ses actions, Hodair frémit d'horreur à l'idée du sacrilége que son souverain lui ordonnait de commettre. «Seigneur, dit-il, je n'aimerais pas que demain chacun de nous deux fût enfermé dans une cellule de l'enfer; vous auriez beau alors pousser des hurlements effroyables, et moi de même, aucun de nous deux ne pourrait secourir l'autre.» Irrité de ce discours, Hacam répéta ses injonctions sur un ton plus impérieux; mais voyant qu'il s'efforçait en vain de vaincre les scrupules de cet homme, il le congédia et fit appeler Ibn-Nâdir, le collègue de Hodair. Moins scrupuleux ou plus servile, Ibn-Nâdir promit d'exécuter ponctuellement les ordres du souverain [1]. Ensuite Hacam descendit de la terrasse, s'arma de pied en cap, parcourut avec une contenance tranquille les rangs de ses soldats, releva leur courage abattu par des paroles chaleureuses, et, ayant appelé son cousin germain Obaidallâh, un des plus braves guerriers de ce temps, il lui enjoignit de se mettre à la tête de quelques troupes d'élite, de se frayer un chemin au travers des rebelles, et d'incendier le faubourg méridional. Il comptait que les habitants de ce quartier,

1) Ibn-al-Coutía, fol. 23 r. et v.

quand ils verraient brûler leurs maisons, abandonneraient leur poste pour aller éteindre le feu. En ce moment-là Obaidallâh les attaquerait en tête, tandis que Hacam, débouchant du palais avec les troupes qui lui restaient, les chargerait en queue. Ce plan, dont le succès était presque certain, ressemblait à celui qui avait fait gagner à Moslim la bataille de Harra, et cette remarque n'a pas échappé aux historiens arabes.

Débouchant à l'improviste par la porte du palais, Obaidallâh refoula le peuple vers le pont, traversa au pas de charge la grande rue et la Ramla, passa la rivière à gué, et, après avoir tiré à soi les soldats de la Campiña, qui avaient vu les signaux que Hacam avait faits dès le commencement de l'insurrection, il fit mettre le feu aux maisons du faubourg méridional. Ainsi que Hacam l'avait prévu, les habitants de ce faubourg, quand ils virent monter les flammes, abandonnèrent leur poste devant le palais pour aller sauver leurs femmes et leurs enfants; mais quand tout d'un coup ils furent attaqués en tête et en queue, la terreur se répandit parmi ces infortunés, et le reste de cette scène ne fut bientôt plus qu'un massacre. Les Cordouans imploraient en vain leur grâce en jetant leurs armes: terribles, inexorables, les *muets*, ces étrangers qui ne comprenaient pas même la prière du vaincu, les égorgeaient par centaines, n'accordant la vie qu'à trois cents personnes de distinction, pour

en faire hommage au souverain, qui les fit clouer, la tête en bas, à des poteaux, le long de la rivière [1].

Ensuite Hacam consulta ses vizirs sur le parti à prendre: devait-il faire grâce aux insurgés qui avaient échappé au carnage, ou bien devait-il les traquer et les exterminer jusqu'au dernier? Les avis se trouvèrent partagés; mais Hacam se rangea à l'opinion des modérés qui l'engageaient à ne pas pousser plus loin sa vengeance. Toutefois il décida que le faubourg méridional serait entièrement détruit, et que les habitants de ce quartier devraient quitter l'Espagne dans un délai de trois jours, sous peine d'être crucifiés s'ils n'étaient pas partis à l'expiration de ce terme.

Emportant le peu qu'ils avaient pu sauver de leurs biens, ces infortunés quittèrent, avec leurs femmes et leurs enfants, les lieux qui les avaient vus naître et qu'ils ne reverraient jamais. Comme ils marchaient par troupes, le monarque ne leur ayant pas permis de marcher tous ensemble, plusieurs d'entre eux furent dévalisés en route par des bandes de soldats ou de brigands embusqués dans les ravins ou derrière les rochers. Arrivés sur les côtes de la Méditerranée, ils s'embarquèrent pour faire voile, les uns vers l'ouest de l'Afrique, les autres vers l'Egypte. Ces derniers, au nombre de quinze mille sans compter les femmes et les enfants, abordèrent dans le voisinage d'Alexandrie,

---

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 78; Nowairî, p. 454.

sans que le gouvernement pût s'y opposer, car l'Egypte toujours rebelle aux Abbâsides, était alors en proie à une anarchie complète. Les exilés n'eurent donc rien autre chose à faire que de s'entendre avec la tribu arabe la plus puissante dans ces contrées. C'est ce qu'ils firent; mais bientôt après, quand ils se sentirent assez forts pour pouvoir se passer de la protection de ces Bédouins, ils rompirent avec eux, et, la guerre ayant éclaté, ils les battirent en rase campagne. Puis ils s'emparèrent d'Alexandrie. Attaqués à différentes reprises, ils surent se maintenir dans cette ville jusqu'à l'année 826, qu'un général du calife Mamoun les força à capituler. Alors ils s'engagèrent à passer dans l'île de Crète, dont une partie appartenait encore à l'empire byzantin. Ils en achevèrent la conquête, et leur chef, Abou-Hafç Omar al-Balloutî (originaire de Fahç al-ballout, aujourd'hui Campo de Calatrava), fut le fondateur d'une dynastie qui régna jusqu'à l'année 961, époque où les Grecs reconquirent la Crète [1].

L'autre bande, qui se composait de huit mille familles, eut moins de difficulté à trouver une nouvelle patrie. C'était justement l'époque où le prince Idrîs faisait construire une nouvelle capitale, qui prit le nom de Fez, et comme ses sujets, pour la plupart nomades, montraient une invincible répugnance à se

1) Quatremère, *Mémoires sur l'Egypte*, t. I; Ibn-Khaldoun, t. III, fol. 44 r. et v.; t. IV, fol. 6 v.; Ibn-al-Abbâr, p. 40.

faire citadins, il s'efforçait d'y attirer des étrangers. Les exilés andalous obtinrent donc aisément la permission de s'y établir; mais ce fut au prix de la paix de tous les jours. Une colonie arabe, venue de Cairawân, s'était déjà fixée à Fez. Ces Arabes et les descendants des Celto-romains avaient les uns pour les autres une sorte de haine instinctive, et, quoique réunies sur le même sol, ces deux populations se tinrent si obstinément séparées, qu'encore au XIVe siècle on voyait tout d'abord, aux traits du visage, qu'elles étaient de race différente. Leurs goûts, leurs occupations et leurs mœurs, en se montrant diamétralement opposés, semblaient consacrer irrévocablement cette antipathie de race. Les Arabes étaient ouvriers ou marchands; les Andalous s'occupaient de travaux agricoles. Ceux-ci gagnaient péniblement leur vie; ceux-là avaient le bien-être et parfois le superflu. Aux yeux de l'Arabe, qui aimait la bonne chère, la parure et l'élégance en toutes choses, l'Andalous était un paysan rude, grossier et parcimonieux, tandis que l'Andalous, soit qu'il fût réellement content de sa sobre et rustique existence parce qu'il y était habitué, soit qu'il cachât sous un dédain affecté l'envie que lui inspirait la richesse de son voisin, regardait l'Arabe comme un efféminé qui dissipait son bien en folles dépenses. Craignant avec raison que des contestations et des disputes ne s'élevassent entre les deux colonies, le prince Idrîs les avait séparées en assi-

gnant à chacune un quartier, qui avait sa mosquée, son bazar, son atelier monétaire et jusqu'à ses murailles; mais en dépit de cette précaution, les Arabes et les Andalous vécurent pendant plusieurs siècles dans un état d'hostilité quelquefois sourde, plus souvent flagrante, et maintes fois un terrain neutre, au bord de la rivière qui séparait les deux quartiers, fut le théâtre de leurs combats [1].

Pendant que les Cordouans, après avoir vu égorger leurs pères, leurs femmes et leurs enfants, expiaient leur révolte par l'exil, les faquis, plus coupables qu'eux à coup sûr, furent graciés. L'insurrection à peine réprimée, Hacam leur avait déjà donné des preuves de sa clémence. Quand l'ordre eut été donné d'arrêter et de mettre à mort ceux qu'on suspectait d'avoir excité la révolte, quoiqu'ils n'y eussent pas pris une part ostensible, les agents de police découvrirent la retraite d'un faqui, lequel s'était caché dans le sérail du cadi, son parent. Au moment où ils allaient le tuer, le cadi, attiré par les cris de ses femmes, accourut en toute hâte; mais il s'efforça en vain de faire relâcher son parent en disant qu'on l'avait arrêté mal à propos: on lui répondit d'un ton rogue qu'on avait reçu des ordres très-positifs et qu'on les exécuterait. Alors le cadi se rendit au palais, et, ayant demandé

1) *Cartâs*, p. 21—23, 25, 70, 71; Becrî, dans les *Notices et Extraits*, t. XII, p. 574—577.

et obtenu une audience: « Seigneur, dit-il, le Prophète a été clément alors qu'il pardonna aux Coraichites qui l'avaient combattu et qu'il les combla de bienfaits. Plus que personne au monde, vous, qui êtes sorti de la même famille, vous devez vous régler sur son exemple. » Puis il raconta ce qui venait d'arriver, et quand il eut fini de parler, le monarque, touché et attendri, fit non-seulement relâcher le prisonnier en question, mais il amnistia aussi les autres faquis [1], lesquels pour la plupart avaient cherché un asile à Tolède, leur rendit leurs biens et leur permit de se fixer dans telle province de l'Espagne qu'ils voudraient, à l'exception de Cordoue et de ses environs [2]. Même Yahyâ, qui s'était réfugié parmi une tribu berbère, fut gracié; de plus il obtint la permission de revenir à la cour, et le monarque lui accorda de nouveau sa faveur [3]. Quelques-uns, cependant, furent exclus de l'amnistie. Tâlout, de la tribu arabe de Moâfir, fut de ce nombre. Ce disciple de Mâlik, qui s'était signalé comme un des plus hardis démagogues, s'était caché chez un juif; mais au bout d'une année, las de sa captivité volontaire, quoique le juif n'eût rien négligé pour lui rendre son séjour aussi agréable que possible, il parla à son hôte en ces termes: « J'ai l'in-

1) Khochanî, p. 250.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 79.
3) Nowairî, p. 454.

tention de quitter demain votre demeure, où j'ai trouvé une hospitalité dont je garderai un éternel souvenir, pour me rendre chez le vizir Abou-'l-Bassâm qui, à ce que j'ai entendu dire, a beaucoup d'influence à la cour, et qui me doit quelque reconnaissance, car il a été mon disciple. Peut-être voudra-t-il bien intercéder pour moi auprès de *cet homme*. — Seigneur, lui répondit le juif, ne vous fiez pas à un courtisan qui peut-être serait capable de vous trahir. Si vous voulez me quitter parce que vous craignez de m'être à charge, je vous jure que, dussiez-vous rester chez moi pendant toute votre vie, votre présence ne causerait pas le moindre dérangement dans ma maison.» Malgré les prières du juif, Tâlout persista dans son projet, et le lendemain il profita du crépuscule du soir pour se rendre inaperçu au palais du vizir.

Abou-'l-Bassâm fut fort étonné en voyant entrer chez lui ce proscrit qu'il croyait à cent lieues de Cordoue. «Soyez le bienvenu, lui dit-il en le faisant asseoir à ses côtés; mais d'où venez-vous et où avez-vous été pendant tout ce temps?» Le faqui lui raconta alors avec quel dévoûment le juif l'avait caché; après quoi il ajouta: «Je suis venu chez vous pour vous prier d'être mon intercesseur auprès de *cet homme*[1]. — Tenez-vous assuré, lui répondit le vizir, que je ferai de mon mieux pour vous faire amnistier. Ce

1) Abd-al-wâhid, p. 14; cf. Ibn-al-Coutîa, fol. 22 r.

ne sera pas bien difficile, au reste, car le sultan regrette d'avoir été si sévère. Restez cette nuit dans ma demeure; demain j'irai chez le prince.»

Parfaitement rassuré par ces paroles, Tâlout dormit cette nuit-là du sommeil du juste. Il était loin de soupçonner que son hôte, qui l'avait accueilli avec tant de bienveillance et qui lui avait fait les promesses les plus propres à le tranquilliser sur l'avenir, eût conçu l'idée de le trahir et de le livrer au prince. Telle était pourtant l'intention que nourrissait cet homme dissimulé et perfide, lorsqu'il se rendit au palais le lendemain matin, après avoir pris les mesures nécessaires afin de rendre impossible l'évasion du faqui. «Que pensez-vous, dit-il au prince avec un malin sourire, d'un bélier gras qui n'aurait pas quitté le ratelier depuis un an?» Ne cherchant pas de finesse à ce que le vizir venait de dire, Hacam lui répondit gravement: «La viande gavée est lourde; je trouve plus légère et plus succulente celle d'un animal qu'on a laissé paître en liberté. — Ce n'est pas là ce que je veux dire, continua le vizir; je tiens Tâlout dans ma maison. — Vraiment! et par quel moyen est-il tombé en ton pouvoir? — Par quelques paroles bienveillantes.»

Alors Hacam donna l'ordre qu'on amenât Tâlout. Celui-ci, au moment où il entra dans la salle où se tenait le monarque, tremblait de peur. Pourtant Hacam n'avait pas l'air courroucé, quand il lui dit d'un ton de doux

reproche: «Sois de bonne foi, Tâlout; si ton père ou ton fils avaient été assis sur le trône que j'occupe, t'auraient-ils accordé autant d'honneurs, autant de faveurs que moi? Toutes les fois que tu as imploré mon assistance pour toi-même ou pour d'autres, n'ai-je pas apporté tout le zèle possible à te donner satisfaction? Combien de fois, pendant ta maladie, ne t'ai-je pas visité en personne? A la mort de ta femme, n'ai-je pas été te prendre à la porte de ta maison? N'ai-je pas suivi, à pied, son convoi depuis le faubourg? Après la cérémonie, ne t'ai-je pas reconduit, à pied, jusqu'à ta demeure?... Et voilà ma récompense!... Tu as voulu souiller mon honneur, profaner ma majesté; tu as voulu verser mon sang!»...

A mesure que le monarque parlait, Tâlout s'était rassuré, et à présent qu'il se tenait convaincu que sa vie n'était pas en péril, il avait repris son assurance et son audace habituelles. Hacam avait cru l'émouvoir; mais Tâlout, nullement attendri et trop orgueilleux pour s'avouer ingrat et coupable, lui répondit avec une sécheresse hautaine: «Je ne puis mieux faire que de vous dire la vérité: en vous haïssant, j'ai obéi à Dieu; dès lors tous vos bienfaits ne vous servaient de rien.»

A ces paroles, qui ressemblaient à un défi, Hacam ne put réprimer un mouvement de colère; mais se maîtrisant aussitôt, il reprit avec calme: «En ordonnant de t'amener ici, je repassais dans ma mémoire

tous les genres de supplices, pour choisir le plus cruel à ton usage; mais à présent je te dis: Celui qui, à ce que tu prétends, t'avait ordonné de me haïr, il m'ordonne, à moi, de te pardonner. Vis et sois libre, sous la garde de Dieu! Tant que durera mon existence, je te le jure par le Tout-Puissant, tu seras, comme autrefois, entouré de faveurs et d'hommages.... Plût à Dieu, ajouta-t-il en soupirant, que ce qui s'est passé n'eût point eu lieu!»

Etait-il possible de faire sentir au théologien avec plus de délicatesse et de douceur, que Dieu ne commande jamais la haine? Pourtant Tâlout feignit de ne pas comprendre la leçon qu'il venait de recevoir; peut-être même l'orgueil était-il trop enraciné dans son âme de bronze pour qu'il pût la comprendre. Sans prononcer un mot de remercîment, il ne répondit qu'aux dernières paroles du prince. «Si ce qui s'est passé n'eût point eu lieu, dit-il, ce serait mieux pour vous».... C'était menacer le monarque d'un terrible châtiment dans l'autre vie; mais Hacam, quoique convaincu que le droit était de son côté et non de celui des faquis, avait l'intention bien arrêtée de garder son sang-froid jusqu'au bout, et, feignant de ne pas avoir entendu ce que Tâlout venait de dire: «Où donc, reprit-il, Abou-'l-Bassâm s'est-il emparé de ta personne? — Ce n'est pas lui qui m'a pris, répondit Tâlout; c'est moi qui me suis mis entre ses mains. J'étais venu le trouver, au nom de l'amitié qui nous avait

unis. — En quel endroit as-tu vécu pendant cette année-là? — Chez un juif de la ville.» Alors, s'adressant à Abou-'l-Bassâm, témoin muet de cet entretien, Hacam lui dit avec une profonde indignation: «Eh quoi! un juif a su honorer, dans un homme qui professe une religion autre que la sienne, la piété et la science; il n'a pas craint, en lui donnant asile, d'exposer à mon ressentiment sa personne, sa femme, ses enfants, sa fortune; et toi, tu as voulu me replonger dans des excès que je regrette. Sors d'ici, et que jamais ta présence ne souille mes regards!»

Le perfide vizir fut disgracié. Tâlout, au contraire, ne cessa, jusqu'à sa mort, de jouir des bonnes grâces de Hacam, qui daigna honorer son convoi de sa présence [1].

Ainsi Hacam, impitoyable pour les laboureurs du faubourg comme il l'avait été auparavant pour les citoyens de Tolède, ne l'était pas pour les faquis. C'est que les uns étaient Arabes ou Berbers, et que les autres ne l'étaient pas. Hacam, en véritable Arabe qu'il était, avait deux poids et deux mesures: envers les anciens habitants du pays, qu'il méprisait souverainement, il se croyait tout permis, s'ils avaient l'audace de méconnaître son autorité; mais quand il

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 22 r. — 23 r. Dans une tradition rapportée par Maccarî (t. I, p. 900), le caractère de Tâlout se présente sous un jour plus favorable; mais j'ai cru devoir reproduire le récit beaucoup plus circonstancié d'Ibn-al-Coutîa.

s'agissait de rebelles de sa propre caste, il leur pardonnait volontiers. Les historiens arabes, il est vrai, ont expliqué d'une autre manière la clémence avec laquelle Hacam traita les faquis: ils l'attribuent à des remords de conscience [1]. Nous ne voulons pas nier que Hacam, qui était cruel et féroce par intervalles, mais qui revenait toujours à des sentiments plus humains, ne se soit reproché comme des crimes certains ordres qu'il avait donnés dans un moment de fureur, comme lorsqu'il fit couper la tête aux faquis enfermés dans la prison de la Rotonde; mais il nous semble pourtant que les clients omaiyades qui, en écrivant l'histoire de leurs patrons, faisaient des efforts inouïs pour réhabiliter la mémoire d'un prince relégué par le clergé au fond de l'enfer [2], ont exagéré son repentir; car, à en juger par le témoignage de Hacam lui-même, c'est-à-dire par les vers qu'il adressa à son fils peu de temps avant de mourir, il était fermement convaincu qu'il avait le droit d'agir comme il l'avait fait. Voici ces vers, par lesquels nous conclurons ce récit:

De même qu'un tailleur se sert de son aiguille pour coudre ensemble des pièces d'étoffe, de même je me suis servi de mon épée pour réunir mes provinces disjointes; car depuis l'âge où j'ai commencé à raisonner, rien ne m'a répugné autant que

1) Voyez Ibn-al-Coutîa, fol. 23 r., Ibn-Adhârî, t. II, p. 82.

2) Voyez Ibn-al-Abbâr, p. 41, *Akhbâr madjmoua*, fol. 104 v., Ibn-al-Coutîa, fol. 23 v., 24 r.

le démembrement de l'empire. Demande maintenant à mes frontières si quelque endroit y est au pouvoir de l'ennemi; elles te répondront que non, mais si elles te répondaient que oui, j'y volerais revêtu de ma cuirasse et l'épée au poing. Interroge aussi les crânes de mes sujets rebelles, qui, semblables à des pommes de coloquinte fendues en deux, gisent sur la plaine et étincellent aux rayons du soleil: ils te diront que je les ai frappés sans leur laisser de relâche. Saisis de terreur, les insurgés fuyaient pour échapper à la mort; mais moi, toujours à mon poste, je méprisais le trépas. Si je n'ai épargné ni leurs femmes ni leurs enfants, ç'a été parce qu'ils avaient menacé ma famille, à moi; celui qui ne sait pas venger les outrages qu'on fait à sa famille, n'a aucun sentiment d'honneur et tout le monde le méprise. Quand nous eûmes fini d'échanger des coups d'épée, je les contraignis à boire un poison mortel; mais ai-je fait autre chose qu'acquitter la dette qu'ils m'avaient forcé à contracter avec eux? Certes, s'ils ont trouvé la mort, ç'a été parce que leur destinée le voulait ainsi.

Je te laisse donc mes provinces pacifiées, ô mon fils! Elles ressemblent à un lit sur lequel tu peux dormir tranquille, car j'ai pris soin qu'aucun rebelle ne trouble ton sommeil [1].

1) *Apud* Ibn-Adhârî, t. II, p. 73, 74. Dans le premier vers il faut lire *raäbto* (au lieu de *raäito*) et *râkiʿâ* (au lieu de *râkiman*); ces deux leçons, les seules véritables, se trouvent dans Maccarî, t. I, p. 220.

V.

Jamais encore la cour des sultans d'Espagne n'avait été aussi brillante qu'elle le devint sous le règne d'Abdérame II, fils et successeur de Hacam. Amoureux de la superbe prodigalité des califes de Bagdad, de leur vie de pompe et d'apparat, ce monarque s'entoura d'une nombreuse domesticité, embellit sa capitale, fit construire à grands frais des ponts, des mosquées, des palais, et créa de vastes et magnifiques jardins sur lesquels des canaux répartissaient les torrents des montagnes [1]. Il aimait aussi la poésie, et si les vers qu'il faisait passer pour les siens n'étaient pas toujours de lui, du moins il récompensait généreusement les poètes qui lui venaient en aide. Au reste, il était doux, facile et bon jusqu'à la faiblesse. Même quand il avait vu de ses propres yeux que ses serviteurs le volaient, il ne les punissait pas [2]. Sa vie durant, il

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 93; Maccarî, t. I, p. 223; Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 1.

2) Voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 94.

se laissa dominer par un faqui, par un musicien, par une femme et par un eunuque.

Le faqui était le Berber Yahyâ, que nous connaissons déjà comme l'instigateur principal de la révolte du faubourg. Le mauvais succès de cette tentative l'avait convaincu qu'il avait fait fausse route; il savait maintenant que, pour devenir puissant, le clergé, au lieu de se montrer hostile au prince, doit s'insinuer avec adresse dans sa faveur et s'appuyer sur lui. Quoique sa fière et impétueuse nature se pliât difficilement au rôle qu'il avait cru devoir prendre, son sans-gêne, sa franchise acerbe et sa sauvage brusquerie ne lui nuisaient pas trop dans l'esprit du monarque débonnaire, qui, bien qu'il eût étudié la philosophie [1], avait de grands sentiments de piété et qui prenait les colères farouches de l'altier docteur pour les élans d'une vertueuse indignation. Il tolérait donc ses propos hardis et jusqu'à ses bourrasques, se soumettait docilement aux rudes pénitences que ce sévère confesseur lui imposait [2], pliait la tête devant le pouvoir de ce tribun religieux, et lui abandonnait le gouvernement de l'Eglise et la direction de la judicature. Révéré par le monarque, soutenu par la plupart des faquis, par la bourgeoisie qui le craignait [3], par le

1) Maccarî, t. I, p. 223.
2) Voyez Ibn-Khallicân, Fasc. X, p. 20 éd. Wüstenfeld.
3) Voyez Khochanî, p. 257.

bas peuple dont la cause s'était identifiée avec la sienne depuis la révolte, et même par certains poètes [1], classe d'hommes dont l'appui n'était nullement à dédaigner, Yahyâ jouissait d'un pouvoir immense. Et pourtant il n'avait aucun emploi, aucune position officielle; s'il gouvernait tout dans sa sphère, c'était par le seul éclat de sa renommée [2]. Despote au fond du cœur, quoique auparavant il eût bafoué le despotisme, il l'exerçait sans scrupule maintenant que les circonstances l'y conviaient. Les juges, s'ils voulaient conserver leurs postes, devaient se faire les instruments aveugles de ses volontés. Le sultan, qui avait parfois quelque velléité de s'affranchir de l'empire que Yahyâ s'était arrogé sur lui, promettait plus qu'il ne pouvait en s'engageant à les soutenir [3]. Tous ceux qui osaient lui résister, Yahyâ les brisait; mais d'ordinaire, s'il voulait défaire un cadi qui lui déplaisait, il n'avait qu'à lui dire: «Donne ta démission! [4]»

L'influence de Ziryâb le musicien n'était pas moins grande, bien qu'elle s'exerçât dans une autre sphère. Il était de Bagdad. Persan d'origine, ce semble, et client des califes abbâsides, il avait appris la musique sous le célèbre chanteur Ishâc Maucilî, lorsqu'un jour Hâroun ar-rachîd demanda à ce dernier s'il n'avait

1) Voyez Khochanî, p. 265—6.
2) Cf. Ibn-Khallicân, Fasc. X, p. 20.
3) Voyez Khochanî, p. 265—6.
4) Ibn-Adhârî, t. II, p. 83.

pas quelque nouveau chanteur à lui présenter. « J'ai un disciple qui chante assez bien, grâce aux leçons que je lui ai données, lui répondit Ishâc, et j'ai quelque raison de croire qu'un jour il me fera honneur. — Dis-lui alors qu'il vienne me trouver,» reprit le calife. Introduit auprès du monarque, Ziryâb gagna de prime abord son estime par ses manières distinguées et par sa conversation spirituelle; puis, questionné par Hâroun sur ses connaissances musicales: « Je sais chanter comme d'autres savent le faire, lui répondit-il; mais en outre, je sais ce que d'autres ne savent pas. Ma manière, à moi, n'est faite que pour un connaisseur aussi exercé que l'est votre seigneurie. Si elle le veut bien, je vais lui chanter ce qu'aucune oreille n'a encore entendu.» Le calife y ayant consenti, on présenta au chanteur le luth de son maître. Il refusa de s'en servir et demanda celui qu'il avait fait lui-même. « Pourquoi refuses-tu le luth d'Ishâc? lui demanda alors le calife. — Si votre seigneurie désire que je lui chante quelque chose selon la méthode de mon maître, lui répondit Ziryâb, je m'accompagnerai de son luth; mais si elle veut connaître la méthode que j'ai inventée, il me faut le mien de toute nécessité.» Sur ce il lui expliqua de quelle manière il avait fait ce luth, et se mit à lui chanter une chanson qu'il avait composée. C'était une ode à la louange de Hâroun, et ce monarque en fut ravi à un tel point qu'il reprocha durement à Ishâc de ne

pas lui avoir présenté plus tôt ce merveilleux chanteur. Ishâc s'excusa en disant, ce qui était vrai, que Ziryâb lui avait soigneusement caché qu'il travaillait de génie; mais aussitôt qu'il se trouva seul avec son disciple, il lui dit: «Tu m'as indignement trompé en me faisant mystère de la portée de ton talent. Je serai franc avec toi, et je te dirai que je suis jaloux de toi, comme les artistes qui cultivent le même art et qui sont égaux en mérite, le sont toujours les uns des autres. En outre, tu as plu au calife, et je sais que sous peu tu vas me supplanter dans sa faveur. C'est ce que je ne pardonnerais à personne, pas même à mon fils; et n'était que je sens pour toi un reste d'affection parce que tu es mon élève, je ne me ferais point scrupule de te tuer, et il en adviendrait ce qu'il pourrait.... Tu as maintenant le choix entre deux partis: va t'établir loin d'ici, jure-moi que jamais je n'entendrai reparler de toi, et alors je te donnerai pour subvenir à tes besoins autant d'argent que tu voudras; ou bien reste ici malgré moi; mais je te préviens que dans ce cas je risquerai corps et biens pour te perdre. Choisis donc!» Ziryâb n'hésita pas sur le parti à prendre: il quitta Bagdad après avoir accepté l'argent qu'Ishâc lui offrait. Quelque temps après, le calife ordonna de nouveau à Ishâc de lui amener son disciple. «Je regrette de ne pouvoir satisfaire à votre désir, lui répondit le musicien; ce jeune homme est possédé; il raconte

que les génies lui parlent et lui inspirent les airs qu'il compose; il est si orgueilleux de son talent qu'il croit n'avoir point d'égal au monde. N'ayant été ni récompensé ni redemandé par vous, il a cru que vous n'appréciiez pas ses talents et il est parti furieux. J'ignore où il est à présent; mais rendez grâces à l'Eternel de ce que cet homme est parti, seigneur, car il avait des accès de délire et dans ces moments-là il était horrible à voir.» Le calife, tout en regrettant le départ du jeune musicien qui lui avait inspiré de si grandes espérances, se contenta des raisons qu'Ishâc lui donnait. Il y avait quelque chose de vrai dans les paroles du vieux maëstro: pendant son sommeil Ziryâb croyait réellement entendre chanter les génies. Alors il s'éveillait en sursaut, sautait à bas de son lit, appelait Ghazlân et Honaida, deux jeunes filles de son sérail, leur faisait prendre leurs luths, leur enseignait l'air qu'il avait entendu pendant son sommeil, et en écrivait lui-même les paroles. Ce n'était pas de la folie après tout, Ishâc le savait bien, et quel véritable artiste, croyant aux génies ou n'y croyant pas, n'a pas connu de ces moments où il était sous l'empire d'une émotion bien malaisée à définir, mais qui semblait avoir quelque chose de surhumain?

Ziryâb alla chercher fortune dans l'Ouest. Arrivé en Afrique, il écrivit à Hacam, le sultan d'Espagne, pour lui dire qu'il désirait s'établir à sa cour, et ce

prince fut si charmé de cette lettre que, dans sa réponse, il pressa le musicien de venir tout de suite à Cordoue, en lui promettant un traitement fort considérable. Ziryâb passa donc le détroit de Gibraltar avec ses femmes et ses enfants; mais à peine fut-il débarqué à Algéziras qu'il apprit que Hacam venait de mourir. Fort désappointé par cette nouvelle, il se proposait déjà de retourner en Afrique, lorsque le musicien juif, Mançour, que Hacam avait envoyé à sa rencontre, lui fit abandonner ce projet en lui disant qu'Abdérame II n'aimait pas moins la musique que son père, et que sans doute il récompenserait les artistes avec non moins de générosité. L'événement prouva qu'il ne s'était pas trompé. Instruit de l'arrivée de Ziryâb, Abdérame II lui écrivit pour l'inviter à venir à sa cour, ordonna aux gouverneurs de le traiter avec les plus grands égards, et lui fit offrir par un de ses principaux eunuques des mulets et d'autres présents. Arrivé à Cordoue, Ziryâb fut installé dans une maison superbe. Le sultan lui donna trois jours pour se remettre des fatigues de son voyage; au bout de ce temps, il l'invita à se rendre au palais. Il commença l'entretien en lui faisant connaître les conditions auxquelles il voulait le retenir à Cordoue. Elles étaient magnifiques: Ziryâb aurait une pension réglée de deux cents pièces d'or par mois et quatre gratifications par an, à savoir mille pièces d'or à l'occasion de chacune des deux grandes fêtes musulmanes, cinq

cents à la Saint-Jean, et cinq cents au jour de l'an; de plus, il recevrait par an deux cents setiers d'orge et cent setiers de froment; enfin, il aurait l'usufruit d'un certain nombre de maisons, de champs et de jardins, qui représentaient ensemble un capital de quarante mille pièces d'or. Ce ne fut qu'après avoir assuré au musicien une si belle fortune, qu'Abdérame le pria de chanter, et quand Ziryâb eut satisfait à ce désir, le monarque fut enchanté de ses talents au point de ne plus vouloir entendre d'autre chanteur. Il vivait avec lui dans la plus grande intimité, et aimait à s'entretenir avec lui d'histoire, de poésie, de toutes les sciences et de tous les arts; car ce musicien extraordinaire avait des connaissances très-étendues et très-variées. Sans compter qu'il était excellent poète et qu'il savait par cœur les paroles et les airs de dix mille chansons, il avait aussi étudié l'astronomie et la géographie, et rien n'était plus instructif que de l'entendre discourir sur les différents pays et sur les mœurs de leurs habitants. Mais ce qui frappait en lui plus encore que son immense savoir, c'était son esprit, son goût et la suprême distinction de ses manières. Nul n'était rompu comme lui à la causerie étincelante, nul n'avait à un égal degré l'instinct du beau et le sentiment de l'art en toutes choses, nul ne s'habillait avec autant de grâce et d'élégance, nul ne savait aussi bien ordonner une fête ou un dîner. On le considérait comme un homme supérieur, com-

me un modèle, pour tout ce qui concernait le bon ton, et sous ce rapport il devint le législateur de l'Espagne arabe. Les innovations qu'il fit furent hardies et innombrables; il accomplit une révolution radicale dans les coutumes. Auparavant on portait les cheveux longs et séparés sur le front; on se servait à table de vases d'or ou d'argent et de nappes de lin. Maintenant on portait les cheveux coupés en rond; les vases étaient de verre, les nappes, de cuir: Ziryâb le voulait ainsi. Il prescrivit les différentes espèces de vêtements qu'on devait porter dans chaque saison; il apprit aux Arabes d'Espagne que les asperges sont un mets excellent, ce à quoi ils n'avaient pas encore pensé; plusieurs plats inventés par lui conservèrent son nom; enfin on se modelait sur lui jusque dans les moindres minuties de la vie élégante, et par une fortune peut-être unique dans les annales du monde, le nom de ce charmant épicurien est resté célèbre jusqu'aux derniers temps de la domination musulmane en Espagne, tout comme ceux des savants illustres, des grands poètes, des grands généraux, des grands ministres, des grands princes [1].

Au reste, bien que Ziryâb eût pris un tel ascendant sur l'esprit d'Abdérame, que le peuple s'adressait de préférence à lui alors qu'il voulait faire connaître ses vœux au monarque [2], il ne semble pas

1) Voyez la biographie de Ziryâb dans Maccarî, t. II, p. 83 et suiv.
2) Voyez Khochanî, p. 207.

s'ètre mêlé beaucoup de la politique. Il entendait trop bien la vie pour ne pas trouver que discuter les affaires de l'Etat, tramer des complots, ou conduire des négociations à travers les plaisirs d'une fête, c'étaient choses du plus mauvais ton. Il abandonnait donc ces choses-là à la sultane Taroub et à l'eunuque Naçr [1]. Taroub était une âme égoïste et aride, faite pour l'intrigue et dévorée par la soif de l'or. Elle vendait, non pas son amour, ces femmes n'en ont pas, mais sa possession, tantôt pour un collier d'un prix fabuleux, tantôt pour des sacs d'argent que son mari faisait placer contre sa porte lorsqu'elle refusait de l'ouvrir [2]. Dure, avide, politique, elle était intimement liée avec un homme tout semblable, le perfide et cruel Naçr. Fils d'un Espagnol qui ne parlait pas même l'arabe [3], cet eunuque haïssait les chrétiens vraiment pieux avec toute la haine d'un apostat.

Voilà ce qu'était la cour à cette époque. Quant au pays, il était loin d'être tranquille. Dans la province de Murcie, il y eut une guerre, qui dura sept ans, entre les Yéménites et les Maäddites. Mérida était presque toujours en révolte; les chrétiens de cette ville étaient en correspondance avec Louis-le-Débon-

1) Voyez Maccarí, t. I, p. 225.
2) Voyez Maccarí, t. I, p. 224—5; Ibn-Adhârí, t. II, p. 94—5.
3) Voyez Khochaní, p. 277.

naire et se concertaient avec lui [1]. Tolède se révolta aussi, et dans le voisinage de cette ville il y eut une véritable jacquerie.

Peu d'années après la journée de la fosse, les Tolédans avaient recouvré leur indépendance et détruit le château d'Amrous. Pour ressaisir cette proie, Hacam avait de nouveau employé la ruse. Etant parti de Cordoue sous le prétexte de faire une razzia dans la Catalogne, il avait établi son camp dans le district de Murcie; puis, informé par ses espions que les Tolédans se croyaient si peu menacés qu'ils négligeaient même de fermer les portes de leur ville pendant la nuit, il était arrivé tout à coup devant une porte, et, comme il l'avait trouvée ouverte, il était devenu maître de la cité sans coup férir. Alors il avait fait brûler toutes les maisons dans la partie élevée de la ville [2]. Parmi ces maisons se trouvait celle d'un jeune renégat nommé Hâchim. Cet homme vint à Cordoue dans un dénûment complet. Pour gagner sa vie, il se fit forgeron. Puis, brûlant du désir de venger ses propres injures et celles de ses concitoyens, il forma un complot avec les ouvriers de Tolède, et quitta Cordoue pour se rendre de nouveau dans sa

1) Voyez la lettre de Louis-le-Débonnaire aux chrétiens de Mérida, dans l'*Esp. sagr.*, t. XIII, p. 416.

2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 76, 85; Nowairî, p. 459.

ville natale, où il se mit à la tête de la populace, laquelle chassa les soldats et les partisans d'Abdérame II (829). Ensuite Hâchim se mit à parcourir le pays avec sa bande, en pillant et en brûlant les villages habités par des Arabes ou par des Berbers. Chaque jour cette bande devenait plus formidable; les ouvriers, les paysans, les esclaves, les aventuriers de toute espèce affluaient de toute part pour se joindre à elle. Sur l'ordre d'Abdérame, le gouverneur de la frontière, Mohammed ibn-Wasîm, fit marcher des troupes contre ces brigands; mais elles furent forcées à la retraite, et pendant une année entière, le Forgeron put continuer impunément ses dévastations. A la fin le gouverneur, qui avait reçu des renforts et que le sultan avait fortement réprimandé sur son inaction, reprit l'offensive, et cette fois avec plus de succès. Après un combat qui dura plusieurs jours, la bande, qui avait perdu son chef, fut dispersée [1].

Cependant Tolède était encore libre. Dans l'année 834, le sultan fit assiéger cette ville par le prince Omaiya; mais les Tolédans repoussèrent victorieusement les attaques de ce général, de sorte qu'Omaiya, après avoir ravagé les campagnes environnantes, fut obligé de lever le siége et de retourner à Cordoue.

1) Nowairî, p. 458; Ibn-Adhârî, t. II, p. 85, 86; Ibn-Khaldoun, fol. 7 v.

Les Tolédans, quand ils virent s'éloigner l'armée ennemie, résolurent de la harceler pendant sa retraite; mais Omaiya avait laissé à Calatrava un corps de troupes commandé par le renégat Maisara, et ce capitaine, informé du dessein des Tolédans, leur dressa une embuscade. Attaqués à l'improviste, les Tolédans essuyèrent une terrible déroute. Selon la coutume, les soldats de Maisara présentèrent à leur capitaine les têtes des ennemis tués pendant la mêlée; mais l'amour de sa nation ne s'était pas éteint dans le cœur du renégat. A la vue de ces têtes mutilées, ses sentiments patriotiques se réveillèrent avec force, et, se reprochant amèrement son dévoûment aux oppresseurs de sa patrie, il expira, peu de jours après, de honte et de douleur.

Toutefois, quoique le sultan pût causer de temps en temps du dommage à Tolède, il ne put l'asservir tant que la concorde y régna. Malheureusement elle disparut. Nous ignorons ce qui se passa dans la ville; mais ce qui y arriva plus tard, dans l'année 873, nous fait soupçonner que la discorde y éclata entre les renégats et les chrétiens. Un chef tolédan, qui portait le nom d'Ibn-Mohâdjir et qui semble avoir été un renégat, quitta Tolède avec ses partisans et vint offrir ses services au commandant de Calatrava (836), qui accepta sa proposition avec empressement. D'après les conseils des émigrés, on résolut d'investir et d'affa-

mer la ville, et le prince Walîd, frère du sultan, fut chargé de la direction du siége. Ce siége avait déjà duré une année, pendant laquelle la famine avait fait de grands ravages dans la ville, lorsqu'un parlementaire, envoyé par le général arabe, vint conseiller aux Tolédans de se rendre, attendu qu'ils seraient forcés de le faire bientôt et qu'il valait mieux profiter du moment où ils pouvaient encore prétendre à obtenir des conditions. Les Tolédans s'y refusèrent. Malheureusement pour eux, le parlementaire, qui avait été témoin de leur courage, l'avait été aussi de leur état malheureux et de leur faiblesse. De retour auprès de son général, il le pressa de donner un assaut vigoureux. Walîd le fit, et Tolède fut prise d'assaut, après avoir joui, pendant environ huit années, d'une complète indépendance (16 juin 837). Les annalistes ne nous apprennent pas de quelle manière le sultan traita les habitants de la ville; ils disent seulement qu'Abdérame se fit donner des otages et qu'il fit rebâtir le château d'Amrous [1].

Dans les dernières années du règne d'Abdérame, les chrétiens de Cordoue tentèrent une révolte d'une nature tout à fait exceptionnelle. C'est sur elle que nous allons appeler l'attention de nos lecteurs. Les

---

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 86, 87; Nowairî, p. 458—9; Ibn-Khaldoun, fol. 7 v., 8 r.

auteurs latins du milieu du IXe siècle nous fournissent beaucoup d'indications, non-seulement sur cette révolte, mais encore sur le mode d'existence, les sentiments et les idées des chrétiens de Cordoue, et nous nous attacherons à reproduire fidèlement les détails pleins d'intérêt qu'ils nous donnent.

VI.

Une grande partie et la partie la plus éclairée des chrétiens de Cordoue ne se plaignaient pas de leur sort; on ne les persécutait pas, on leur permettait le libre exercice de leur religion, et cela leur suffisait [1]. Plusieurs d'entre eux servaient dans l'armée; d'autres avaient des emplois lucratifs à la cour ou dans les palais des riches seigneurs arabes [2]. Ils imitaient leurs maîtres dans tout ce qu'ils leur voyaient faire: un tel entretenait un harem [3], tel autre s'adonnait à un vice abominable, malheureusement fréquent dans les pays orientaux [4]. Fascinés par l'éclat de la littérature arabe, les hommes de goût avaient pris en pitié la littérature latine et n'écrivaient que dans la langue des vainqueurs. Un auteur de cette époque,

1) Euloge, *Memoriale Sanctorum*, p. 248; Alvaro, *Indic. lumin.*, p. 225.

2) Euloge, *Mem. Sanct.*, L. II, c. 2, 3; L. III, c. 1; Alvaro, *Indic. lumin.*, p. 225, 273.

3) Samson, *Apolog.*, L. II, c. 6.

4) Le même, *ibid.*, L. II, c. 2, 6.

meilleur patriote que la plupart de ses concitoyens, s'en plaint amèrement. «Mes coreligionnaires, dit-il, aiment à lire les poèmes et les romans des Arabes [1]; ils étudient les écrits des théologiens et des philosophes musulmans, non pour les réfuter, mais pour se former une diction arabe correcte et élégante. Où trouver aujourd'hui un laïque qui lise les commentaires latins sur les saintes Ecritures? Qui d'entre eux étudie les Evangiles, les prophètes, les apôtres? Hélas! tous les jeunes chrétiens qui se font remarquer par leurs talents, ne connaissent que la langue et la littérature arabes; ils lisent et étudient avec la plus grande ardeur les livres arabes; ils s'en forment à grands frais d'immenses bibliothèques, et proclament partout que cette littérature est admirable. Parlez-leur, au contraire, de livres chrétiens: ils vous répondront avec mépris que ces livres-là sont indignes de leur attention. Quelle douleur! les chrétiens ont oublié jusqu'à leur langue, et sur mille d'entre nous vous en trouverez à peine un seul qui sache écrire convenablement une lettre latine à un ami. Mais s'il s'agit d'écrire en arabe, vous trouverez une foule de personnes qui s'expriment dans cette langue avec la plus grande élégance, et vous verrez qu'elles compo-

1) Le manuscrit d'Alvaro (p. 273 de l'édition de Florez) porte: «Et dum eorum versibus et fabellis milo suis delectamus.» Au lieu de *milo*, Florez lit *mille*, sans remarquer que, dans ce cas, l'auteur aurait écrit *eorum*, et non pas *suis*. Il faut lire *Milesiis*.

sent des poèmes, préférables, sous le point de vue de l'art, à ceux des Arabes eux-mêmes [1].» Au reste, cette prédilection pour la littérature arabe et cet abandon presque général de la littérature latine n'ont rien qui doive nous surprendre. On ne possédait plus à Cordoue les ouvrages des grands poètes de l'antiquité [2]; les livres de théologie avaient peu d'attrait pour les gens du monde, et la littérature contemporaine était marquée des signes de l'extrême décadence littéraire. On faisait encore des vers latins, mais, comme on avait oublié les règles de la quantité [3], c'étaient des vers rimés, dits *rhythmiques* [4], dans lesquels on ne faisait attention qu'à l'accent et qui d'ailleurs étaient écrits d'un style à la fois prétentieux et négligé.

Plus qu'à demi arabisés, les chrétiens de Cordoue s'accommodaient donc fort bien de la domination étrangère. Mais il y avait des exceptions à cette règle. Le sentiment de la dignité nationale et le respect de soi-même n'étaient pas éteints dans tous les cœurs. Quelques esprits généreux, qui dédaignaient de se pousser et de s'installer, à force d'impudence ou d'ha-

---

1) Alvaro, *Indic. lumin.*, p. 274, 275.

2) Pour les Cordouans, l'Enéide de Virgile et les Satires d'Horace et de Juvénal, qu'Euloge leur apporta de Navarre, dans l'année 848, furent des nouveautés. Voyez Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 9.

3) Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 4.

4) Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 2. Comparez Sharon Turner, *History of the Anglo-Saxons*, t. III, p. 655.

bileté, dans les palais des grands, frémissaient d'indignation en songeant que leur ville natale, qui portait encore avec orgueil son ancien titre de *Patricienne*, était maintenant la résidence d'un sultan [1]; ils enviaient le bonheur des petits Etats du nord de l'Espagne, qui avaient à soutenir, il est vrai, une guerre continuelle, mais qui, libres du joug arabe, étaient du moins gouvernés par des princes chrétiens [2]. A ces regrets patriotiques se joignaient parfois des griefs très-réels. Les sultans donnaient de temps en temps des ordres qui devaient blesser profondément la fierté et les convictions religieuses des chrétiens. Ainsi ils avaient déclaré la circoncision obligatoire pour eux comme pour les musulmans [3]. Mais les prêtres surtout étaient mécontents. Ils avaient pour les musulmans une haine instinctive et d'autant plus forte qu'ils avaient des idées tout à fait fausses sur Mahomet et sur les doctrines qu'il avait prêchées. Vivant au milieu des Arabes, rien ne leur eût été plus facile que de s'instruire à ce sujet; mais, refusant obstinément de puiser aux sources qui se trouvaient à leur portée, ils se plaisaient à croire et à répéter toutes les fables absurdes que l'on débitait ailleurs sur le Prophète de la Mecque. Ce n'est pas dans les écrits arabes qu'Eu-

1) Isidore de Béja, c. 36; Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 1; *Apolog. martyrum*, p. 314.
2) Euloge, *Epistola ad Wiliesindum*, p. 330.
3) Alvaro, *Indic. lumin.*, p. 273; Samson, *Apolog.*, L. II, c. 4.

loge, un des prêtres les plus instruits de cette époque et sans doute assez familiarisé avec l'arabe pour pouvoir lire couramment un ouvrage historique écrit dans cette langue, va puiser des renseignements sur la vie de Mahomet; au contraire, c'est dans un manuscrit latin que le hasard lui fait tomber sous les mains dans un cloître de Pampelune. On y lisait, entre autres choses, que Mahomet, sentant sa fin approcher, avait prédit que, le troisième jour après sa mort, les anges viendraient le ressusciter. Par conséquent, lorsque l'âme de Mahomet « fut descendue aux enfers, » ses disciples veillèrent assidûment auprès du cadavre en attendant le miracle; mais à la fin du troisième jour, ne voyant pas venir les anges et croyant que leur présence auprès du cadavre, qui exhalait déjà une odeur fétide, les en empêchait, ils s'en allèrent. Alors, au lieu d'anges, arrivèrent des chiens [1], qui se mirent à dévorer une partie du cadavre. Ce qui en restait fut enseveli par les musulmans, qui, pour se venger des chiens, résolurent de tuer chaque année un grand nombre de ces animaux.... « Voilà, s'écrie Euloge, voilà les miracles du prophète des musulmans [2]! » Et l'on ne connaissait pas mieux les doctrines de Mahomet. Que les prêtres, nourris d'idées ascétiques et auxquels il n'était pas permis

1) Vice angelicâ canes ingressi.
2) *Apolog. martyrum*, p. 312, 313.

d'être émus de l'amour d'une femme, aient été choqués par la polygamie qu'il avait autorisée, et surtout par ses idées sur le paradis céleste avec ses belles vierges [1], rien de plus naturel; mais ce qui est singulier, c'est qu'ils s'imaginaient que Mahomet avait prêché précisément le contraire de ce qu'avait prêché le Christ. «Cet adversaire de notre Sauveur, dit Alvaro, a consacré le sixième jour de la semaine (lequel, à cause de la passion de notre Seigneur, doit être un jour de deuil et de jeûne) à la bonne chère et à la débauche. Le Christ a prêché la chasteté à ses disciples; lui, il a prêché aux siens les plaisirs grossiers, les voluptés immondes, l'inceste. Le Christ a prêché le mariage; lui, le divorce. Le Christ a recommandé la sobriété et le jeûne; lui, les festins et les plaisirs de la table [2].» — «Le Christ, dit ensuite Alvaro — et il serait difficile de trouver dans le Nouveau Testament les paroles qu'il prête ici au Seigneur — le Christ ordonne que, pendant les jours du jeûne, l'on s'abstienne de son épouse légitime; lui, il consacre surtout ces jours-là aux plaisirs charnels [3].» Pour peu qu'Alvaro eût été au courant de ce qui se passait alors à la cour, il aurait su que Yahyâ avait imposé une rude pénitence à Abdérame II,

1) Alvaro, *Indic. lumin.*, p. 252, 253.
2) *Indic. lumin.*, p. 270.
3) P. 271.

lorsque ce monarque eut enfreint les ordres de Mahomet sur l'abstinence des femmes pendant le mois du jeûne [1].

Ainsi les prêtres se faisaient une idée tout à fait fausse de la religion mahométane. Ceux de leurs coreligionnaires qui la connaissaient mieux, avaient beau leur dire que Mahomet avait prêché une morale pure [2]: c'était peine perdue, et les gens d'Eglise continuaient à mettre l'islamisme sur la même ligne que le paganisme romain, à le considérer comme une idolâtrie inventée par le diable [3]. Mais ce n'est pas dans la religion musulmane qu'il faut chercher le motif principal de leur aversion; c'est dans le caractère des Arabes. Ce peuple, qui joignait à une gaîté franche et vive une sensualité raffinée, devait inspirer aux prêtres, qui aimaient les retraites éternelles et profondes, les grands renoncements et les terribles expiations, une répugnance extrême et invincible. En outre, les prêtres étaient accablés de vexations continuelles. Si les musulmans des hautes classes étaient trop éclairés et trop bons politiques pour insulter les chrétiens à cause de leur religion, la populace était intolérante comme elle l'est partout. Quand elle voyait un prêtre se montrer dans la rue, elle se mettait à

1) Voyez Ibn-Khallicân, Fasc. X, p. 20 éd. Wüstenfeld.
2) Euloge, *Apolog. martyrum*, p. 311.
3) Euloge et Alvaro, *passim*.

crier: «voilà le fou!» et à chanter une chanson dont le sujet était un éloge ironique de la croix, tandis que les petits garçons jetaient des pierres et des pots à la tête du prêtre. Pendant les enterrements, les prêtres entendaient dire: «Allâh, n'ayez point pitié d'eux!» et en même temps les ordures et les cailloux pleuvaient sur le convoi. Quand les cloches des églises sonnaient aux heures canoniques, les musulmans disaient en secouant la tête: «Peuple simple et malheureux qui se laisse tromper par ses prêtres! Quelle folie que de croire aux mensonges qu'ils débitent! Qu'Allâh maudisse ces imposteurs!» Pour plusieurs musulmans, les chrétiens, ou du moins leurs prêtres, étaient un objet de dégoût; quand ils avaient à leur parler, ils se tenaient à distance pour ne pas frôler leurs vêtements [1]. Et pourtant ces malheureux, qui faisaient horreur, qu'on considérait comme impurs, dont on fuyait le contact comme celui d'un pestiféré, et qui voyaient s'accomplir les paroles que Jésus avait adressées à ses disciples quand il leur disait: «Vous serez haïs de tous à cause de mon nom,» se rappelaient fort bien qu'au temps où la religion chrétienne dominait dans le pays et où d'admirables églises s'élevaient partout, leur ordre avait été l'ordre le plus puissant dans l'Etat [2]!

---

1) Euloge, *Memor. Sanct.*, p. 247; Alvaro, *Indic. lumin.*, p. 229, 230.
2) Euloge, *Memor. Sanct.*, p. 250 in fine.

Blessés dans leur orgueil, exaspérés par les outrages qu'ils recevaient, et poussés par un fébrile besoin d'activité, les prêtres, les moines et le petit nombre de laïques qui pensaient comme eux, ne se résignèrent pas à souffrir en silence, à faire de stériles vœux, à se déchirer les entrailles de colère. Dans les villes assez éloignées du centre de la domination musulmane pour pouvoir arborer avec succès le drapeau de la révolte, ces hommes ardents et passionnés auraient été soldats; dans les montagnes, ils auraient mené la vie indépendante de partisans et de bandits, et, soldats à Tolède ou guerrillas dans la Sierra de Malaga, ils auraient soutenu contre les musulmans une guerre à outrance. Dans la résidence du sultan, où une révolte à main armée était-impossible, ils se firent martyrs.

Pour se soustraire aux insultes de la populace, les prêtres ne quittaient leurs demeures que dans le cas de nécessité absolue [1]. Souvent aussi ils se faisaient malades et restaient tout le jour au lit, afin d'être dispensés de payer la capitation, réclamée par le trésor public à la fin de chaque mois [2]. Se condamnant ainsi à de longues réclusions, à une vie solitaire, contemplative, toujours repliée sur elle-même, ils amassaient en silence, et avec une sorte de volupté,

1) Euloge, *Memor. Sanct.*, p. 247.

2) Leovigild, *de Habitu Clericorum* (*Esp. sagr.*, t. XI, p. 523).

des trésors de haine ; ils se sentaient heureux de haïr chaque jour davantage et de charger leur mémoire de griefs nouveaux. Après le coucher du soleil, ils se levaient. Alors ils se mettaient à lire, dans le silence solennel et mystérieux de la nuit, à la faible et indécise lueur d'une lampe [1], certaines parties de la Bible, surtout le dixième chapitre de saint Matthieu, les Pères de l'Eglise et la Vie des Saints; c'étaient à peu près les seuls livres qu'ils connussent. Ils lisaient que le Christ avait dit: « Allez, et enseignez toutes les nations. Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le dans la lumière; ce que je vous dis à l'oreille, prêchez-le sur les maisons. Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Vous serez menés devant les gouverneurs, et même devant les rois, à cause de moi, pour leur rendre témoignage de moi. Ne craignez point ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent tuer l'âme; craignez plutôt celui qui peut perdre et l'âme et le corps, en les jetant dans la géhenne [2]! » Ils lisaient encore chez de grands docteurs, que ceux-là surtout entreront dans la béatitude des élus, qui, lorsque se cacher ne serait pas un crime, s'offrent spontanément au martyre [3]. Mais ce qui

---

1) Leovigild, *loco laudato.*
2) Euloge, *Memor. Sanct.*, p. 240.
3) Euloge, p. 249.

enflammait principalement l'imagination maladive des prêtres, c'était l'exemple de ces saints hommes qui avaient été éprouvés par la persécution des païens, et qui, loin d'éviter le martyre, avaient été avides de cette mort sacrée [1]. Vivant dans l'admiration assidue de ces héros de la foi, ils sentaient frémir dans leur âme le besoin impérieux de les imiter. Ils regrettaient de ne pas être persécutés, et appelaient de tous leurs vœux l'occasion de faire un grand acte de foi, comme tant d'autres fidèles serviteurs de Dieu l'avaient trouvée dans les premiers temps de l'Eglise.

Ce parti exalté et fanatique obéissait à l'impulsion de deux hommes remarquables. C'étaient le prêtre Euloge et le laïque Alvaro.

Euloge appartenait à une ancienne famille de Cordoue, qui se distinguait par son attachement au christianisme autant que par sa haine des musulmans. Son grand-père, qui s'appelait aussi Euloge, avait la coutume, quand il entendait les muëzzins annoncer, du haut des minarets, l'heure de la prière, de faire le signe de la croix et d'entonner ces paroles du psalmiste: «O Dieu! ne garde point le silence, et ne te tais point! Car voici, tes ennemis bruient, et ceux qui te haïssent ont levé la tête [2]!» Cependant, quelque grande que fût l'aversion de cette famille pour les

1) Euloge, *ibid.*
2) Euloge, *Apolog. martyr.*, p. 313.

musulmans, Joseph, le plus jeune des trois frères d'Euloge, entra comme employé dans les bureaux de l'administration. Ses deux autres frères se vouèrent au commerce [1]; une de ses sœurs, nommée Anulone, prit le voile, et Euloge lui-même fut destiné de bonne heure à l'Eglise. Elevé parmi les prêtres de l'église de saint Zoïl, il étudia jour et nuit avec tant d'application qu'il surpassa bientôt, non-seulement ses condisciples, mais aussi ses maîtres. Alors, brûlant du désir d'apprendre ce que ceux-ci ne pouvaient lui enseigner, mais craignant de les offenser s'il leur faisait connaître son envie secrète, il ne leur en dit rien; mais, sortant à la dérobée, il allait assister à leur insu aux leçons des docteurs les plus renommés de Cordoue, et surtout à celles de l'éloquent abbé Spera-in-Deo [2], auteur d'une réfutation des doctrines musulmanes [3] et du récit du martyre de deux personnes décapitées au commencement du règne d'Abdérame II [4]. Ce docteur zélé eut la plus grande influence sur l'esprit du jeune Euloge; c'est lui qui lui inspira cette haine sombre et farouche contre les musulmans par laquelle il se distingua pendant toute sa vie. Ce fut aussi dans l'auditoire de Spera-in-Deo qu'Euloge fit la con-

1) Voyez Euloge, *Epist. ad Wiliesindum.*
2) Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 2.
3) Euloge cite un fragment de ce livre dans son *Memor. Sanct.*, p. 241, 242.
4) Euloge, *Memor. Sanct.*, p. 267.

naissance d'Alvaro, noble et riche jeune homme de Cordoue, qui, bien qu'il ne se destinât pas à l'Eglise, suivait assidûment les cours du célèbre abbé, dont il partageait les sentiments. Euloge et Alvaro étaient faits pour se comprendre et s'aimer; bientôt une étroite amitié s'établit entre eux, et, écrivant à un âge déjà avancé la biographie de son ami, Alvaro s'arrête avec complaisance sur l'époque où lui et son condisciple se juraient une amitié éternelle, où ils pendaient aux lèvres du grand docteur dont la Bétique était fière, et où leur plus douce occupation était d'écrire des volumes de lettres et de vers; volumes qu'ils anéantirent plus tard, malgré les charmants souvenirs qui s'y attachaient, de peur que la postérité ne les jugeât sur ces faibles productions d'une jeunesse enthousiaste [1].

Devenu d'abord diacre, puis prêtre, de l'église de saint Zoïl, Euloge se concilia par ses vertus la bienveillance de tous ceux qui le connaissaient. Il aimait à fréquenter les cloîtres, sur lesquels il exerça bientôt une grande influence, et, portant dans sa piété une singulière exaltation, il macérait son corps par les jeûnes et les veilles, en demandant à Dieu, comme une faveur spéciale, de le délivrer d'une vie qui lui était à charge, et de le faire entrer dans la béatitude des élus [2].

---

1) Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 2.
2) Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 3.

Pourtant cette vie si austère fut illuminée d'un doux rayon d'amour; mais cet amour était si chaste et si pur dans sa sainte naïveté, qu'Euloge lui-même ne s'en rendait pas compte, et que, sans y songer, il s'en confesse avec une charmante candeur.

Il y avait alors à Cordoue une très-belle jeune fille nommée Flora, dont le caractère avait avec celui d'Euloge de mystérieuses affinités. Née d'un mariage mixte, elle passait pour musulmane; mais comme elle était orpheline de père dès sa plus tendre enfance, sa mère l'avait élevée dans le christianisme. Cette pieuse femme avait développé en elle un très-vif sentiment des choses saintes; mais son frère, en musulman zélé qu'il était, épiait toutes ses démarches, de sorte qu'elle ne pouvait aller que rarement à la messe. Cette contrainte lui pesait; elle se demandait si elle ne péchait pas en se faisant passer pour musulmane; ne lisait-elle pas dans sa Bible bien-aimée: «Quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi devant mon Père qui est aux cieux; mais quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père qui est aux cieux?» Forte et courageuse, fière et intrépide, c'était un être organisé pour une résistance indomptable, un caractère énergique, entreprenant, et amoureux des partis extrêmes. Elle eut donc bientôt pris sa résolution. A l'insu de son frère, elle quitta le logis, accompagnée de sa sœur Baldegotone qui partageait

ses sentiments. Les deux jeunes filles allèrent se cacher parmi les chrétiens. Leur frère les cherchait en vain dans tous les couvents; en vain il faisait jeter en prison des prêtres qu'il soupçonnait de les tenir cachées, lorsque Flora, qui ne voulait pas que les chrétiens fussent persécutés à cause d'elle, retourna spontanément à la maison, et, se présentant à son frère: «Tu me cherches, lui dit-elle, tu persécutes le peuple de Dieu à cause de moi; eh bien, me voici! Je viens à toi et je le dis hautement, car j'en suis fière: Oui, tes soupçons sont fondés; oui, je suis chrétienne. Essaye, si tu l'oses, de me séparer du Christ par des supplices: je saurai supporter tout! — Malheureuse, s'écria son frère, ne sais-tu donc pas que notre loi prononce contre l'apostat la peine de mort? — Je le sais, répondit Flora; mais sur l'échafaud je dirai avec non moins de fermeté: Jésus, mon seigneur, mon Dieu, remplie d'amour pour toi, je meurs heureuse!» Furieux de cette obstination, le musulman eut la cruauté de frapper sa sœur; mais Flora avait une de ces organisations exceptionnelles, si parfaites, que la douleur physique semble n'avoir pas de prise sur elles; aussi son frère, voyant que sa brutalité ne lui servait de rien, essaya de la persuader par la douceur. Il n'y réussit pas mieux. Alors, l'ayant menée devant le cadi: «Juge, lui dit-il, voici ma sœur, qui avait toujours honoré et pratiqué avec moi notre sainte religion, lorsque des chrétiens l'ont

pervertie, lui ont inspiré du mépris pour notre Prophète, et lui ont fait croire que Jésus est Dieu. — Est-ce vrai ce que dit votre frère?» demanda le cadi en s'adressant à Flora. «Eh quoi! répliqua-t-elle, vous appelez cet homme impie mon frère? Il ne l'est pas, je le désavoue! Ce qu'il vient de dire est faux. Non, jamais je n'ai été musulmane. Celui que j'ai connu, que j'ai adoré, dès ma plus tendre enfance, c'est le Christ. C'est lui qui est mon Dieu, et jamais je n'aurai d'autre époux que lui!»

Le cadi aurait pu condamner Flora à la mort; mais, touché peut-être de sa jeunesse et de sa beauté, et croyant sans doute qu'une punition corporelle suffirait pour ramener au bercail cette brebis égarée, il ordonna à deux agents de police d'étendre les bras de la jeune fille, et lui déchira la nuque à coups de fouet. Puis, la remettant plus morte que vive entre les mains de son frère: «Instruisez-la dans notre loi, lui dit-il, et si elle ne se convertit pas, ramenez-la-moi.»

De retour dans sa maison, le musulman fit soigner sa sœur par les femmes de son harem. De peur qu'elle ne lui échappât une seconde fois, il prenait grand soin de tenir les portes fermées; mais comme une très-haute muraille entourait tous les bâtiments dont se composait sa demeure, il jugea inutile de prendre d'autres précautions. Il oubliait qu'une femme aussi courageuse que Flora ne se laisse arrêter

par aucun obstacle. En peu de jours, ses plaies à peine fermées, elle se sentit assez forte pour tenter de s'évader. A la faveur de la nuit, elle grimpa jusqu'au toit d'un bâtiment qui se trouvait dans la cour; de là elle escalada légèrement la muraille, et, se laissant glisser jusqu'à terre, elle parvint sans accident dans la rue. Errant au hasard au milieu des ténèbres, elle eut le bonheur d'arriver à la maison d'un chrétien de sa connaissance. C'est là qu'elle resta cachée pendant quelque temps; c'est là qu'Euloge la vit pour la première fois [1]. La beauté de Flora, l'irrésistible séduction de ses paroles et de ses manières [2], ses aventures romanesques, sa fermeté inébranlable au milieu des souffrances, sa piété tendre et son exaltation mystique, tout cela exerça une puissance vraiment électrique sur l'imagination du jeune prêtre, si habituée qu'elle fût à se craindre et à se réprimer. Il conçut pour Flora une amitié exaltée, une sorte d'amour intellectuel, un amour tel qu'on le connaît au séjour des anges, là où les âmes seules brûlent du feu des saints désirs. Six ans plus tard, il se rappelait encore jusqu'aux moindres circonstances de cette première entrevue; loin de s'être affaibli, ce souvenir semble avoir augmenté avec l'âge et être devenu plus vivace, témoin ces paroles passionnées

1) Euloge, *Memor. Sanct.*, p. 265, 266.

2) Specie decoris et venustate corporis nimium florens. Le même, *ibid.*

qu'il écrivit alors à Flora: «Tu as daigné, sainte sœur, me montrer, il y a bien longtemps déjà, ta nuque déchirée par les verges et privée de la belle et abondante chevelure qui la couvrait jadis. C'est que tu me considérais comme ton père spirituel, et que tu me croyais pur et chaste comme toi-même. Doucement je mis ma main sur tes plaies; j'aurais voulu les guérir en les pressant de mes lèvres, mais je ne l'osais pas.... En te quittant, j'étais tout rêveur et je soupirais sans cesse [1]»....

Craignant d'être découverte à Cordoue, Flora, accompagnée de sa sœur Baldegotone, alla se cacher ailleurs. Plus tard nous dirons où et comment Euloge la retrouva.

---

1) *Docum. mart.*, p. 325.

VII.

Pendant que les chrétiens zélés de Cordoue étaient livrés aux pénibles rêves d'une ambition nourrie dans l'ombre, aigrie dans l'inaction, un événement se passa qui doubla, s'il était possible, leur haine et leur fanatisme.

Un prêtre de l'église de saint Acisclc, nommé Perfectus, était sorti un jour pour les affaires de son ménage, lorsque des musulmans l'abordèrent, car il parlait assez bien l'arabe. Bientôt la conversation tomba sur la religion et les musulmans demandèrent à Perfectus son opinion sur Mahomet et sur Jésus-Christ. «Quant au Christ, répondit-il, c'est mon Dieu; mais quant à votre Prophète, je n'ose dire ce que nous autres chrétiens nous pensons de lui; car si je le faisais, je vous offenserais et vous me livreriez au cadi, qui me condamnerait à la mort. Cependant, si vous m'assurez que je n'ai rien à craindre, je vous dirai en confidence ce qu'on lit à son sujet dans l'Evangile, et de quelle renommée il jouit par-

mi les chrétiens. — Vous pouvez vous fier à nous, répondirent les musulmans; ne craignez rien et dites ce que vos coreligionnaires pensent de notre Prophète; nous jurons de ne pas vous trahir. — Eh bien, dit alors Perfectus, dans l'Evangile on lit: « Il s'élèvera de faux prophètes, qui feront des prodiges et des miracles, pour séduire les élus mêmes, s'il était possible. » Le plus grand de ces faux prophètes, c'est Mahomet. » Une fois lancé, Perfectus alla plus loin qu'il n'avait voulu: il éclata en injures contre Mahomet et l'appelait un serviteur de Satan.

Les musulmans le laissèrent partir en paix; mais ils lui gardaient rancune, et quelque temps après, voyant arriver Perfectus et ne se croyant plus liés par leur serment, ils crièrent au peuple: «Cet insolent que voilà a vomi en notre présence de si horribles blasphèmes contre notre Prophète, que le plus patient d'entre vous, s'il les avait entendus, aurait perdu son sang-froid.» Aussitôt Perfectus, «comme s'il eût fâché une ruche,» dit Euloge, se vit entouré par une multitude furieuse, qui se précipita sur lui et le traîna devant le tribunal du cadi avec tant de vitesse que ses pieds touchaient à peine le sol. «Le prêtre que voici, dirent les musulmans au juge, a blasphémé notre Prophète. Mieux que nous, vous savez quelle punition mérite un tel crime.»

Après avoir entendu les témoins, le cadi demanda à Perfectus ce qu'il avait à répondre. Le pauvre

prêtre, qui n'était nullement de ceux qui s'étaient préparés au rôle de martyr et qui tremblait de tous ses membres, ne trouva rien de mieux que de nier les paroles qu'on lui prêtait. Cela ne lui servit de rien; son crime étant suffisamment prouvé, le cadi, aux termes de la loi musulmane, le condamna à la mort comme blasphémateur. Chargé de chaînes, le prêtre fut jeté dans la prison, où il devait rester jusqu'au jour que Naçr, le chambellan, fixerait pour l'exécution de la sentence.

Il n'y avait donc plus d'espoir pour le pauvre prêtre, victime de la trahison de quelques musulmans, aux serments desquels il avait eu l'imprudence de croire. Mais la certitude de sa mort prochaine lui rendit le courage qui lui avait manqué devant le cadi. Exaspéré par le manque de foi qui allait lui coûter la vie, certain que rien ne pouvait le sauver ni aggraver sa peine, il avouait hautement qu'il avait injurié Mahomet; il en tirait gloire, maudissait sans cesse le faux prophète, sa doctrine et sa secte, et se préparait à mourir en martyr. Il priait, il jeûnait, et rarement le sommeil venait fermer ses paupières. Des mois se passèrent ainsi. Il semblait que Naçr eût oublié le prêtre ou qu'il eût pris à tâche d'allonger sa lente agonie. Le fait est que Naçr avait résolu, avec un raffinement de cruauté, que le supplice de Perfectus aurait lieu pendant la fête que les musulmans célèbrent après le jeûne du mois de Ra-

madhân, le premier jour du mois de Chauwâl.

Dans cette année 850, le premier Chauwâl tombait un jour de printemps (18 avril). Dès l'aurore, les rues de Cordoue, qui, durant les matinées des trente jours du carême, avaient été silencieuses et désertes, présentaient un spectacle animé et tant soit peu grotesque. A peine étaient-elles assez larges pour la foule immense qui se précipitait vers les mosquées. Les riches étaient habillés de magnifiques habits neufs; les esclaves avaient revêtu ceux que leurs maîtres venaient de leur donner; les petits garçons se pavanaient dans les longues robes de leurs pères. Toutes les montures avaient été mises en réquisition, et chacune d'elles portait sur son dos autant de personnes que possible. La joie se peignait sur tous les visages; des amis, en se rencontrant, se félicitaient et s'embrassaient. La cérémonie religieuse achevée, les visites commencèrent. Les mets les plus exquis et les meilleurs vins attendaient partout les visiteurs, et les portes des riches étaient encombrées de pauvres qui s'abattaient, comme une nuée de corbeaux avides, sur les miettes des festins. Même pour les femmes, tenues pendant le reste de l'année sous de triples verrous, ce jour-là était un jour de fête et de liberté. Tandis que leurs pères et leurs maris buvaient et s'enivraient, elles parcouraient les rues, des branches de palmier à la main et distribuant des gâteaux aux pauvres, pour se rendre aux cimetières, où, sous le

prétexte de pleurer les défunts, elles nouaient mainte intrigue [1].

Dans l'après-midi, lorsque des embarcations innombrables, remplies de musulmans à demi ivres, couvraient le Guadalquivir, et que les Cordouans se réunissaient dans une grande plaine, de l'autre côté du fleuve, pour y entendre un sermon à ce qu'ils prétendaient, mais en réalité pour s'y livrer à de nouvelles réjouissances, on vint annoncer à Perfectus que, d'après l'ordre de Naçr, son supplice allait avoir lieu sur l'heure. Perfectus savait que les exécutions avaient lieu dans cette même plaine où la foule joyeuse se réunissait en ce moment. Il était préparé à monter sur l'échafaud; mais l'idée d'y monter au milieu de la joie et de l'allégresse générales, l'idée que la vue de son supplice serait pour la multitude un divertissement, un passe-temps d'un nouveau genre, le remplissait de douleur et de rage. « Je vous le prédis, s'écria-t-il enflammé d'une juste colère, ce Naçr, cet homme orgueilleux devant lequel se courbent les chefs des plus nobles et des plus anciennes familles, cet homme qui exerce en Espagne un pouvoir souverain, — cet homme ne verra pas l'anniversaire de cette fête à laquelle il a eu la cruauté de fixer mon supplice! »

---

1) Voir Lane, *Modern Egyptians*, t. II, p. 266—269; *Mission historial de Marruecos*, p. 46; Lyon, *Travels in northern Africa*, p. 108, 109; Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 1.



Perfectus ne donna aucun signe de faiblesse. Pendant qu'on le conduisait à l'échafaud, il criait: «Oui, je l'ai maudit, votre prophète, et je le maudis encore! Je le maudis, cet imposteur, cet adultère, cet homme diabolique! Votre religion est celle de Satan! Les peines de l'enfer vous attendent tous!» Répétant sans cesse ces paroles, il monta d'un pas ferme sur l'échafaud, autour duquel se pressait la populace, aussi fanatique que curieuse, et fort contente de voir décapiter un chrétien qui avait blasphémé Mahomet.

Pour les chrétiens Perfectus devint un saint. Ayant à leur tête l'évêque de Cordoue, ils descendirent son cercueil, avec beaucoup de pompe, dans la fosse où reposaient les ossements de saint Aciscle. En outre, ils publiaient partout que Dieu lui-même s'était chargé de venger le saint homme. Le soir après son exécution, un bateau avait chaviré; sur huit musulmans qu'il contenait, deux s'étaient noyés. «Dieu, disait alors Euloge, a vengé la mort de son soldat. Nos cruels persécuteurs ayant envoyé Perfectus au ciel, le fleuve a englouti deux d'entre eux pour les livrer à l'enfer!» Les chrétiens eurent encore une autre satisfaction: la prédiction de Perfectus s'accomplit: avant une année révolue, Naçr mourut d'une manière aussi subite que terrible [1].

---

1) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 1; Alvaro, *Indic. lumin.*, p. 225—227.



Ce puissant eunuque fut la victime de sa propre perfidie. La sultane Taroub voulait assurer le droit de succéder à la couronne à son propre fils Abdallâh, au préjudice de Mohammed, l'aîné des quarante-cinq fils d'Abdérame II, qui l'avait eu d'une autre femme, nommée Bohair; mais si grande que fût son influence sur son époux, elle n'avait pas réussi à lui faire adopter son projet. Alors elle eut recours à Naçr, dont elle connaissait la haine pour Mohammed, et le pria de la débarrasser et de son époux et du fils de Bohair. L'eunuque lui promit de faire en sorte qu'elle fût contente, et, voulant commencer par le père, il s'adressa au médecin Harrânî, qui était venu d'Orient, et qui, en peu de temps, avait acquis à Cordoue une grande réputation et une fortune considérable, grâce à la vente d'un remède très-efficace contre les maux de ventre, remède dont il possédait le secret, et qu'il vendait au prix exorbitant de cinquante pièces d'or la bouteille [1]. Naçr lui demanda s'il attachait quelque prix à sa faveur, et le médecin lui ayant répondu que ses vœux n'avaient point d'autre objet, il lui donna mille pièces d'or en lui enjoignant de préparer un poison fort dangereux, connu sous le nom de *bassoun al-molouc*.

Harrânî avait deviné le projet de l'eunuque. Partagé entre la crainte, ou d'empoisonner le monarque,

1) Voyez l'article sur Harrânî dans Ibn-abî-Oçaibia.

ou de s'attirer le courroux du puissant chambellan, il prépara le poison et l'envoya à Naçr; mais en même temps il fit dire secrètement à une femme du harem qu'elle devait conseiller au sultan de ne pas prendre la potion que Naçr lui offrirait.

L'eunuque étant venu voir son maître et l'ayant entendu se plaindre de sa mauvaise santé, il lui recommanda de prendre un excellent remède, qu'un médecin célèbre lui avait donné. « Je vous l'apporterai demain, ajouta-t-il, car il faut le prendre à jeun. »

Le lendemain, quand l'eunuque eut apporté le poison, le monarque lui dit après avoir examiné la fiole: « Ce remède pourrait bien être nuisible; prends-le d'abord toi-même. » Stupéfait, mais n'osant désobéir, ce qui aurait prouvé son intention criminelle; espérant d'ailleurs que Harrânî saurait bien neutraliser le poison, Naçr l'avala. Aussitôt qu'il put le faire sans exciter des soupçons, il vola à son palais, fit chercher Harrânî, lui raconta en deux mots ce qui était arrivé, et lui demanda un antidote. Le médecin lui prescrivit de prendre du lait de chèvre. Mais il était trop tard [1]. Le poison lui ayant brûlé les entrailles, Naçr expira dans une violente diarrhée [2].

Les prêtres chrétiens ignoraient ce qui s'était passé à la cour. Ils savaient bien que Naçr était mort subi-

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 31 v., 32 r.
2) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 1.



tement, et même le bruit se répandit parmi eux qu'il avait été empoisonné; mais ils ne savaient rien de plus. La cour, ce semble, tâcha de tenir caché ce complot avorté, auquel beaucoup de personnes haut placées avaient prêté la main, et qui ne nous est connu que par les curieuses révélations d'un client des Omaiyades, qui écrivait à une époque où l'on pouvait parler librement, attendu que les conspirateurs avaient tous cessé de vivre. Mais ce qui était parvenu à la connaissance des prêtres leur suffisait; ce qui pour eux était l'essentiel, c'est que la prédiction de Perfectus, connue d'un grand nombre de chrétiens et de musulmans renfermés avec lui dans la même prison, s'était accomplie de la manière la plus frappante.

Quelque temps après, l'excessive et injuste rigueur avec laquelle les musulmans traitèrent un marchand chrétien, exaspéra encore davantage le parti exalté.

Jean — le marchand en question — était un homme parfaitement inoffensif, et jamais il ne lui était passé par la tête que son destin l'appelât à souffrir pour la cause du Christ. Ne songeant qu'à son négoce, il faisait de bonnes affaires, et comme il savait que le nom de chrétien n'était pas une recommandation auprès des musulmans qui venaient acheter au marché, il avait pris la coutume, en faisant valoir sa marchandise, de jurer par Mahomet. «Par Mahomet, ceci est excellent! Par le Prophète (que Dieu lui soit propice!), vous ne trouverez pas chez qui que ce soit

de meilleures choses qu'ici!» ces sortes de phrases lui étaient habituelles, et pendant longtemps il n'eut pas à s'en repentir. Mais ses concurrents, moins favorisés des acheteurs, enrageaient en voyant sa prospérité toujours croissante; ils lui cherchaient noise, et un jour qu'ils l'entendirent de nouveau jurer par Mahomet, ils lui dirent: «Tu as toujours le nom de notre Prophète à la bouche, afin que ceux qui ne te connaissent pas, te prennent pour un musulman. Et puis, c'est vraiment insupportable de t'entendre jurer par Mahomet chaque fois que tu débites un mensonge.» Jean protesta d'abord que, s'il employait le nom de Mahomet, il ne le faisait pas dans l'intention de blesser les musulmans; mais ensuite, la dispute s'échauffant, il s'écria: «Eh bien, je ne prononcerai plus le nom de votre Prophète, et maudit soit celui qui le prononce!» A peine eut-il dit ces paroles, qu'on le saisit en criant qu'il avait proféré un blasphème, et qu'on le traîna devant le cadi. Interrogé par ce dernier, Jean soutint qu'il n'avait point eu le dessein d'injurier qui que ce fût, et que, si on l'accusait, c'était par jalousie de métier. Le cadi, qui devait ou l'absoudre, s'il le jugeait innocent, ou le condamner à la mort, s'il le croyait coupable, ne fit ni l'un ni l'autre. Il prit un moyen terme: il le condamna à quatre cents coups de fouet, au grand désappointement de la populace, qui criait que Jean avait mérité la mort. Le pauvre homme subit sa pei-

ne; puis on le plaça sur un âne, la tête en arrière, et on le promena par les rues de la ville, tandis qu'un héraut marchait devant lui en criant: «Voici comment on châtie celui qui ose se moquer du Prophète!» Ensuite on l'enchaîna et on l'enferma dans la prison. Lorsqu'Euloge l'y trouva quelques mois plus tard, les sillons que le fouet avait tracés dans ses chairs étaient encore visibles [1].

Peu de jours après, les exaltés, qui depuis longtemps se reprochaient leur inaction, entrèrent dans la lice. Le but où tendaient tous leurs souhaits, c'était de mourir de la main des infidèles. Pour en obtenir l'accomplissement, ils n'avaient qu'à injurier Mahomet. Ils le firent. Le moine Isaäc leur donna l'exemple.

Né à Cordoue de parents nobles et riches, Isaäc avait reçu une éducation soignée. Il connaissait l'arabe à fond, et, fort jeune encore, il avait été nommé *câtib* (employé dans l'administration) par Abdérame II. Mais à vingt-quatre ans, ayant éprouvé tout à coup des scrupules de conscience, il quitta la cour et la carrière brillante qui s'ouvrait devant lui, pour aller s'ensevelir dans le cloître de Tabanos, que son oncle Jérémie avait fait bâtir à ses frais au nord de Cordoue. Situé entre de hautes montagnes et d'épaisses forêts, ce cloître, où la discipline était beaucoup plus

---

1) Alvaro, *Indic. lumin.*, p. 227, 228; Euloge, *Memor. Sanct.*, p. 242, 243, 269.

rigoureuse qu'ailleurs, passait avec raison pour le foyer du fanatisme. Isaäc y trouva son oncle, sa tante Elisabeth et plusieurs autres de ses parents, qui tous avaient poussé jusqu'aux dernières limites le sombre génie de l'ascétisme. Leur exemple, la solitude, l'aspect d'une nature triste et sauvage, les jeûnes, les veilles, la prière, les macérations, la lecture de la Vie des Saints, tout cela avait développé dans l'âme du jeune moine un fanatisme qui approchait du délire, lorsqu'il se crut appelé par le Christ à mourir pour sa cause. Il partit donc pour Cordoue, et, se présentant au cadi: « Je voudrais me convertir à votre foi, lui dit-il, si vous vouliez bien m'instruire. — Très-volontiers, » lui répondit le cadi, qui, heureux de pouvoir faire un prosélyte, commença à lui exposer les doctrines de l'islamisme; mais Isaäc l'interrompit au milieu de son discours en s'écriant: « Il a menti, votre prophète, il vous a trompés tous; qu'il soit maudit, l'infâme souillé de tous les crimes, qui a entraîné avec lui tant de malheureux au fond de l'enfer! Pourquoi vous, qui êtes un homme sensé, n'abjurez-vous pas ces doctrines pestilentielles? Pouvez-vous croire aux impostures de Mahomet? Embrassez le christianisme; le salut est là! » Hors de lui-même par l'audace inouïe du jeune moine, le cadi remua les lèvres, mais sans pouvoir articuler une parole, versa des larmes de rage, et appliqua un soufflet sur la joue d'Isaäc.

— Eh quoi! s'écria le moine; tu oses souffleter une figure que Dieu a formée à son image? Tu en rendras compte un jour!

— Calmez-vous, ô cadi, dirent à leur tour les conseillers assesseurs; souvenez-vous de votre dignité, et rappelez-vous que notre loi ne permet pas d'outrager qui que ce soit, pas même celui qui a été condamné à la mort.

— Malheureux, dit alors le cadi en s'adressant au moine, tu es ivre peut-être, ou bien tu as perdu la raison et tu ne sais pas ce que tu dis. Ignores-tu donc que la loi immuable de celui que tu outrages si inconsidérément, condamne à mort ceux qui osent parler de lui de la manière dont tu l'as fait?

— Cadi, répliqua tranquillement le moine, je suis dans mon bon sens et je n'ai pas bu du vin. Brûlant d'amour pour la vérité, j'ai voulu la dire à toi et à ceux qui t'entourent. Condamne-moi à la mort; loin de la craindre, je la désire, car je sais que le Seigneur a dit: «Bienheureux sont ceux qui sont persécutés pour la vérité, car le royaume des cieux est à eux!»

Alors le cadi prit en pitié ce moine fanatique. L'ayant fait mettre en prison, il alla demander au monarque la permission d'appliquer une peine mitigée à cet homme évidemment aliéné d'esprit. Mais Abdérame, exaspéré contre les chrétiens par les honneurs qu'ils avaient rendus au corps de Perfectus, lui or-

donna de suivre la rigueur des lois, et, voulant empêcher les chrétiens d'enterrer le corps d'Isaäc avec pompe, il lui enjoignit en outre de prendre soin que ce corps demeurât suspendu pendant quelques jours à un gibet la tête en bas, qu'ensuite il fût brûlé, et que les cendres fussent jetées dans la rivière. Ces ordres furent exécutés (3 juin 851); mais, bien que le monarque eût privé ainsi le cloître de Tabanos de reliques précieuses, les moines s'en dédommagèrent en mettant Isaäc au rang des saints et en racontant des miracles qu'il aurait opérés, non-seulement pendant son enfance, mais même avant de venir au monde [1].

La carrière était maintenant ouverte. Deux jours après le supplice d'Isaäc, le Français Sancho, qui servait dans la garde du sultan et qui avait assisté aux leçons d'Euloge, blasphéma Mahomet et fut décapité [2]. Le dimanche suivant (7 juin), six moines, parmi lesquels on distinguait Jérémie (l'oncle d'Isaäc) et un certain Habentius qui demeurait toujours reclus dans sa cellule, se présentèrent au cadi en criant: «Nous aussi, nous disons ce qu'ont dit nos saints frères, Isaäc et Sancho!» Et, après avoir blasphémé Mahomet, ils ajoutèrent: «Venge maintenant ton pro-

1) Euloge, *Memor. Sanct.*, p. 237, 238; *ibid.*, L. II, c. 2; Alvaro, *Indic. lumin.*, p. 237, 238; Martyrologe d'Usuard (*Esp. sagr.*, t. X, p. 379).

2) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 3.



phète! Traite-nous avec la plus grande cruauté!» On leur coupa la tête [1]. Puis Sisenand, prêtre de l'église de saint Acisclc, qui avait été l'ami de deux de ces moines, crut les voir descendre du ciel pour l'inviter à souffrir aussi le martyre: il fit comme eux et fut décapité. Avant de monter sur l'échafaud, il avait exhorté le diacre Paul à suivre son exemple: ce dernier eut la tête tranchée quatre jours après (20 juillet). Ensuite un jeune moine de Carmona, nommé Théodemir, subit le même sort [2].

Onze martyrs en moins de deux mois, c'était pour le parti exalté un triomphe dont il était bien fier; mais les autres chrétiens, qui ne demandaient qu'à vivre en repos, s'inquiétaient avec raison de cet étrange fanatisme, qui aurait peut-être pour résultat que les musulmans se défieraient de tous les chrétiens et se mettraient à les persécuter. «Le sultan, disaient-ils aux exaltés, nous permet l'exercice de notre culte et ne nous opprime pas: à quoi peut donc servir ce zèle fanatique? Ceux que vous appelez des martyrs, ne le sont nullement; ce sont des suicides, et ce qu'ils ont fait leur a été suggéré par l'orgueil, la source de tous les péchés. S'ils avaient connu l'Evangile, ils y auraient lu: «Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent.» Au lieu

1) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 4.
2) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 5, 6.

d'éclater en injures contre Mahomet, ils auraient dû savoir que, selon les paroles de l'apôtre, les médisants n'hériteront point le royaume de Dieu. Les musulmans nous disent : « Si Dieu, voulant montrer que Mahomet n'est point un prophète, eût inspiré à ces fanatiques la résolution qu'ils ont prise, il eût opéré des miracles qui nous auraient convertis à votre foi. Et loin de là, Dieu a toléré que les corps de ces soi-disant martyrs fussent brûlés et que leurs cendres fussent jetées dans la rivière. Votre secte ne tire point d'avantage de ces supplices, et la nôtre n'en souffre aucunement : n'est-ce donc pas une folie que de se suicider de la sorte ? » Que devons-nous répondre à ces objections qui ne nous semblent que trop fondées [1] ? »

Tel était le langage que tenaient non-seulement les laïques, mais la plupart des prêtres [2]. Euloge se chargea de leur répondre ; il se mit à composer son *Mémorial des Saints*, dont le premier livre est une amère et violente diatribe contre ceux qui, « de leur bouche sacrilége, osaient injurier et blasphémer les martyrs [3]. » Pour réfuter ceux qui vantaient la tolérance des mécréants, Euloge trace avec les plus sombres couleurs le tableau des vexations dont les chré-

1) Euloge, *Memor. Sanct.*, p. 243, 245, 247, 248, 249.
2) Plerique fidelium et (heu proh dolor !) etiam sacerdotum. Euloge, *Memor. Sanct.*, p. 245.
3) Page 239.

tiens, et surtout les prêtres, étaient accablés. «Hélas! s'écrie-t-il, si l'Eglise subsiste en Espagne comme un lis entre les épines, si elle brille comme un flambeau au milieu d'un peuple corrompu et pervers, il ne faut pas attribuer ce bienfait à la nation impie à laquelle nous obéissons pour le châtiment de nos péchés, mais à Dieu seul, à lui qui a dit à ses disciples: Je suis toujours avec vous jusques à la fin du monde!» Puis il accumule des citations tirées de la Bible et des légendes, afin de prouver que non-seulement il est permis de s'offrir spontanément au martyre, mais que c'est une œuvre pieuse, méritoire et recommandée par Dieu. «Sachez, dit-il à ses adversaires, sachez, vous, impurs, qui ne craignez pas de rapetisser la gloire des saints, sachez qu'au jugement dernier vous serez confrontés avec eux, et qu'alors vous répondrez devant Dieu de vos blasphèmes!»

De son côté, le gouvernement arabe s'alarma avec raison de cette nouvelle espèce de révolte; car chez les exaltés le fanatisme n'était qu'une face de leur être; il s'y mêlait une ardeur martiale et des désirs presque féroces de vengeance politique [1]. Mais comment empêcher ces insensés de porter eux-mêmes leur tête au bourreau? S'ils blasphémaient Mahomet, il fallait bien les condamner à mort; la loi était

1) Euloge et Alvaro donnent constamment aux martyrs le titre de «soldats de Dieu, allant combattre contre l'ennemi impie.»

inexorable à cet égard. Il n'y avait qu'un seul moyen qui pût être efficace : c'était d'assembler un concile et de lui faire rendre un décret qui défendît aux chrétiens de rechercher ce qu'on appelait le martyre. C'est ce que fit Abdérame II ; il convoqua les évêques, et ne pouvant assister en personne à leurs séances, il s'y fit représenter par un chrétien employé dans l'administration.

Euloge et Alvaro ne parlent qu'avec horreur de ce *câtib*, de cet *exceptor*, de cet homme inique, orgueilleux, cruel, riche en vices comme en argent; qui n'était chrétien que de nom, et qui, dès le principe, avait été le détracteur et l'ennemi acharné des martyrs [1]. Ils le haïssent et l'exècrent à un tel point qu'ils évitent soigneusement de prononcer son nom. Ce n'est que par les auteurs arabes [2] que nous savons qu'il s'appelait Gomez, fils d'Antonien, fils de Julien. Doué d'un esprit souple et pénétrant, Gomez, qui, de l'aveu unanime des chrétiens et des musulmans [3], parlait et écrivait l'arabe avec une pureté et une élégance fort remarquables, avait gagné la faveur d'abord de son chef, Abdallâh ibn-Omaiya [4], puis du monar-

1) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 15; Alvaro, *Indic. lumin.*, p. 243, 244.

2) Ibn-al-Coutîa, fol. 34 r. et v.; Khochanî, p. 291.

3) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. III, c. 2; Ibn-al-Coutîa, fol. 34 r.; Khochanî, p. 292.

4) Voyez sur lui, Ibn-al-Abbâr, p. 94.

que, et à l'époque dont nous parlons, son influence à la cour était fort grande. Ayant la plus complète indifférence en matière de religion, il méprisait souverainement le fanatisme; cependant, il se serait borné selon toute apparence à lancer des épigrammes et des sarcasmes contre les pauvres fous qui allaient se faire couper la tête sans rime ni raison, s'il n'avait craint que leur folie n'eût pour lui-même les suites les plus fâcheuses. Il croyait déjà s'apercevoir que les musulmans commençaient à traiter les chrétiens avec une certaine froideur voisine de la méfiance; il se demandait avec inquiétude s'ils ne finiraient pas par confondre les chrétiens raisonnables avec les chrétiens fanatiques, et si, dans ce cas, lui et les autres employés chrétiens ne perdraient pas leurs postes lucratifs et même les richesses qu'ils avaient amassées. Au concile, Gomez n'était donc pas seulement l'interprète de la volonté du souverain; son propre intérêt était en jeu et l'obligeait à s'opposer avec vigueur au torrent qui menaçait de l'engloutir.

VIII.

Les séances du concile s'ouvrirent sous la présidence de Reccafred, métropolitain de Séville. Gomez exposa la situation en peignant les suites funestes que pouvait avoir le zèle intempestif de ceux qui insultaient Mahomet, et qui, disait-il, loin d'être des saints, méritaient d'être frappés d'anathème, puisqu'ils exposaient tous leurs coreligionnaires à une terrible persécution. Par conséquent, il pria les évêques de rendre un décret qui improuvât la conduite des soi-disant martyrs et défendît aux fidèles de suivre leur exemple; mais comme, selon toute apparence, cette mesure ne suffirait pas; comme les chefs du parti exalté (parmi lesquels Gomez signalait le prêtre Euloge) pourraient avoir la hardiesse de censurer les actes du concile et d'exciter, en dépit du décret, des personnes simples et crédules à se présenter de nouveau au cadi pour injurier Mahomet — ce qu'il fallait empêcher à tout prix — il pria en outre les évêques de vouloir bien se charger de faire mettre

en prison les personnes qu'ils jugeraient dangereuses [1].

Alors Saül, évêque de Cordoue, prit la défense des martyrs. Il s'était rangé du parti des exaltés, moins par conviction, que pour faire oublier ses antécédents qui étaient loin d'être purs. Ayant été élu évêque par le clergé de Cordoue, mais ne pouvant obtenir du monarque qu'il donnât son approbation à ce choix, il avait promis quatre cents pièces d'or aux eunuques du palais, au cas où ils parviendraient à lui faire accorder sa demande, et, les eunuques ayant exigé des garanties, il leur avait passé un acte, écrit en arabe, par lequel il s'engageait à leur payer la somme stipulée sur les revenus des biens de l'évêché, au détriment des prêtres qui seuls avaient le droit de jouir de ces revenus. Les eunuques ayant alors réussi à vaincre la résistance du monarque, ce dernier avait approuvé le choix du clergé [2]; mais depuis lors, Saül, voulant se réhabiliter dans l'opinion des chrétiens rigoureux et austères qui lui reprochaient sans cesse ce marché infâme, avait embrassé avec chaleur les doctrines des enthousiastes. Déjà pendant les funérailles pompeuses de Perfectus, qui avaient donné tant d'ombrage au gouvernement, il n'avait pas craint de marcher à la tête du clergé, et maintenant il se mit à exposer les arguments que la Bible et la Vie des

---

1) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 15; cf. c. 14.

2) Alvaro, *Epist.* XIII, c. 3.

Saints fournissaient aux exaltés pour justifier leurs opinions. Mais les autres évêques ne partageaient pas ses sentiments; au contraire, ils étaient fort disposés à rendre un décret dans le sens indiqué par Gomez. Toutefois ils se trouvaient dans une position assez embarrassante: l'Eglise admettant le suicide et l'ayant canonisé, ils ne pouvaient improuver la conduite des soi-disant martyrs sans condamner en même temps celle des saints des temps primitifs de l'Eglise. N'osant donc pas blâmer en principe cette espèce de suicide, ni même désapprouver la conduite de ceux qui avaient recherché le martyre dans les derniers temps, ils résolurent de défendre aux chrétiens d'aspirer dans la suite à cette mort sacrée. Gomez, qui comprenait leurs scrupules, se contenta de cette décision, d'autant plus que le métropolitain lui promit de prendre des mesures sévères et énergiques contre les agitateurs.

Le décret du concile n'eut pas plus tôt été publié, qu'Euloge et ses amis s'en emparèrent pour le tourner contre ceux qui en étaient les auteurs. «Ce décret, disaient-ils, ne condamne pas les martyrs de cette année; on y lit même que dans la suite il y en aura encore d'autres. Que signifie donc cette défense d'aspirer à la couronne du martyre? Comparée avec le reste du décret, c'est une inconséquence bien singulière, que nous ne pouvons expliquer qu'en la supposant dictée par la peur. Evidemment le concile ap-

prouve le martyre, mais sans oser le déclarer ouvertement [1]. »

Ainsi ces esprits impétueux et turbulents bravaient avec une arrogance altière l'autorité des évêques. Mais ils n'avaient pas calculé toutes les suites de leur audace, ou bien ils croyaient avoir plus de fermeté et de courage qu'ils n'en avaient réellement; car lorsque le métropolitain Reccafred, fidèle à ses promesses et secondé par le gouvernement, eut ordonné d'emprisonner les chefs du parti, sans en excepter l'évêque de Cordoue, cet ordre causa parmi eux une consternation indicible. Euloge a beau assurer que si lui et ses amis se cachaient, changeaient à chaque instant de demeure, ou prenaient la fuite sous divers déguisements, c'était parce qu'ils ne se sentaient pas encore dignes de mourir en martyrs: le fait est qu'ils tenaient plus à la vie qu'ils ne jugeaient convenable de l'avouer. L'abattement, déjà si grand chez les maîtres — «une feuille qui tombait nous faisait trembler de crainte,» dit Euloge — était complet chez les disciples. On voyait des laïques et des prêtres, qui auparavant avaient prodigué les louanges aux martyrs, changer de sentiment avec une étonnante rapidité; il y en eut même plusieurs qui abjurèrent le christianisme et se firent musulmans [2].

---

1) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 15.

2) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 14, 15; *Epist.* IV.

Malgré les précautions qu'ils prirent, l'évêque de Cordoue et plusieurs prêtres de son parti furent découverts et arrêtés [1]. Euloge eut le même sort. Il travaillait à son Mémorial des Saints, lorsque des agents de police firent irruption dans sa demeure, l'arrêtèrent au milieu de sa famille consternée et le traînèrent en prison [2]. C'est là qu'il retrouva Flora, et voici de quelle manière elle y était venue:

Dans un cloître près de Cordoue, il y avait une jeune religieuse nommée Marie. Elle était la sœur de l'un des six moines qui s'étaient présentés simultanément devant le cadi pour injurier Mahomet et qui avaient été décapités tous les six. Depuis la mort de ce frère bien-aimé, elle était tombée dans une sombre mélancolie, lorsqu'une autre religieuse lui raconta que ce martyr lui était apparu pour lui adresser ces paroles: «Dites à ma sœur Marie qu'elle cesse de pleurer ma perte, car bientôt elle sera avec moi dans le ciel.» A partir de cet instant, Marie ne pleura plus; son parti était pris: elle voulait mourir comme était mort son frère. S'étant donc acheminée vers Cordoue, elle entra pour prier dans l'église de saint Aciscle, qui se trouvait sur sa route, et s'agenouilla à côté d'une jeune fille qui adressait des prières ferventes aux saints. C'était Flora, qui, dans son exal-

1) Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 4.
2) Euloge, *Epist.* IV.

tation, avait quitté son asile et se préparait, elle aussi, à mourir en martyre. Marie, heureuse d'avoir trouvé une compagne, lui fait connaître son dessein. Les deux jeunes filles s'embrassent, elles jurent de ne plus se quitter et de mourir ensemble. « Je vais rejoindre mon frère! » s'écrie l'une. « Et moi, dit l'autre, je serai heureuse auprès de Jésus! » Pleines d'enthousiasme, elles se remettent en route et se rendent auprès du cadi. « Née d'un père païen, lui dit Flora, j'ai été, il y a longtemps déjà, maltraitée par vous de la manière la plus cruelle, parce que je refusais de renier le Christ. Depuis lors j'ai eu la faiblesse de me cacher, mais aujourd'hui, pleine de confiance dans mon Dieu, je n'ai pas craint de me présenter devant vous. Je déclare, avec la même fermeté qu'auparavant, que le Christ est Dieu; je déclare aussi que votre soi-disant prophète est un adultère, un imposteur, un scélérat. » « Et moi, juge, dit à son tour Marie, moi dont le frère était l'un de ces six hommes magnanimes qui ont péri sur l'échafaud parce qu'ils s'étaient moqués de votre faux prophète, je dis, avec la même audace, que le Christ est Dieu et que votre religion a été inventée par le démon! »

Quoique toutes deux eussent mérité la mort, le cadi, touché peut-être de leur jeunesse et de leur beauté, eut pitié d'elles. Il tâcha de leur faire rétracter ce qu'elles venaient de dire, et même lors-

qu'il vit ses efforts inutiles, il se contenta de les faire emprisonner.

Dans la prison elles s'étaient d'abord montrées courageuses et fermes; elles priaient, jeûnaient, chantaient les hymnes de l'Eglise et s'abandonnaient à des méditations ascétiques; mais peu à peu elles s'étaient laissé ébranler par les ennuis d'une longue captivité, par les prières de ceux qui voulaient les sauver, et surtout par les menaces du juge, qui, voyant que la mort les effrayait moins que la honte, leur avait annoncé que si elles ne se rétractaient pas, il les livrerait à la prostitution [1]. Euloge arriva à temps pour leur servir d'appui. Sa situation était bien pénible; il avait à supporter une rude épreuve. Encourager celle qu'il aimait sans se l'avouer à monter sur l'échafaud, c'était de quoi faire reculer le désintéressement le plus hardi. Et pourtant, loin de chercher à retenir Flora, à la faire hésiter dans son entraînement, à la détourner de son projet, il employa toute sa rhétorique pour raffermir le courage chancelant de la jeune fille. Qu'on blâme ou qu'on plaigne son aveugle fanatisme, si l'on veut, mais qu'on ne se hâte pas de l'accuser de froideur et de sécheresse! Malgré le calme apparent dont il recouvrait les émotions violentes qu'il éprouvait, son cœur était gonflé de tristesse et d'amertume [2]. Il

1) Voyez Euloge, *Docum. martyr.*, p. 321.

2) Luctum non amitto quotidianum, écrit-il à Alvaro. *Epist.* I.

sentait se ranimer auprès de Flora les impétueuses aspirations d'une âme ardente et impressionnable; l'amour — s'il est permis de donner ce nom à l'alliance immatérielle qu'il avait contractée avec Flora — l'amour luttait chez lui avec la peur de manquer à sa conscience; mais capable de tout sacrifier à la cause dont il s'était fait le champion, il tâchait d'imposer silence aux palpitations de son cœur, et, ne voulant point avouer combien il s'était abusé lui-même sur l'état de ses forces, il cherchait à étourdir sa douleur en se livrant à une activité fébrile. Jour et nuit il lisait et écrivait. Il composa un traité pour persuader à Flora et à sa compagne que rien n'est plus méritoire que d'endurer le martyre [1]. Il acheva son Mémorial des Saints [2], qu'il envoya à Alvaro en le priant de le revoir et de le corriger. Il écrivit une longue lettre à son ami Wiliésind, évêque de Pampelune. Il retrouva même assez de calme et de liberté d'esprit pour composer un traité de métrique. Il le fit parce qu'il voulait réveiller le patriotisme endormi de ses concitoyens en leur inspirant le goût de la littérature ancienne, laquelle, pour la ville qui avait vu naître les deux Sénèque et Lucain, devait être une littérature nationale. Au lieu que les prêtres du

1) Ce traité porte le titre de *Documentum martyriale.*

2) C'est-à-dire, le premier livre et les six premiers chapitres du second.

temps des Visigoths avaient cru qu'il ne leur était pas permis de cueillir et de respirer des fleurs que l'eau du baptême n'avait pas arrosées [1], Euloge croyait avoir trouvé dans la littérature des Romains un puissant contre-poids à celle des Arabes, dont les Cordouans étaient si engoués. Auparavant déjà il avait été fort heureux de pouvoir leur apporter des manuscrits latins qu'il avait su se procurer en Navarre, des manuscrits de Virgile, d'Horace, de Juvénal [2], et maintenant, frappé du mépris que les hommes de goût témoignaient pour les vers rhythmiques, il voulait enseigner à ses concitoyens les savantes règles de la prosodie latine, afin qu'ils se missent à composer des vers calqués sur ceux du siècle d'Auguste.

Cependant son éloquence avait porté ses fruits. Grâce à elle, Flora et Marie montrèrent dorénavant une fermeté et un enthousiasme qui étonnaient Euloge lui-même, si habitué qu'il fût à l'exaltation mystique. Toujours avide de diviniser ses admirations, il ne voyait plus dans Flora qu'une sainte entourée d'une auréole lumineuse. Le cadi avait fait appeler la jeune enthousiaste à la prière de son frère; il avait tenté pour la sauver un dernier effort, aussi infructueux que les autres. Quand elle fut de retour dans la prison, Euloge alla la voir. «Je croyais voir un ange,

1) Voyez Isidore de Séville, *Sentent.*, L. III, c. 13.
2) Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 9.

dit-il; une clarté céleste l'environnait; son visage rayonnait de joie; déjà elle semblait goûter les joies de la patrie céleste, et le sourire sur les lèvres, elle me raconta ce que le cadi lui avait demandé et ce qu'elle lui avait répondu. Lorsque j'eus entendu ce récit de sa bouche douce comme miel, je tâchai de la confirmer dans sa résolution en lui montrant la couronne qui l'attendait. Je l'adorai, je me prosternai devant cet ange, je me recommandai à ses prières, et ranimé par ses discours, je rentrai moins triste dans mon sombre cachot.» Le jour où Flora et sa compagne moururent sur l'échafaud (24 novembre 851), fut pour Euloge un jour de triomphe. «Mon frère, écrivit-il à Alvaro, le Seigneur nous a accordé une grande grâce et nous sommes dans une grande allégresse. Nos vierges, instruites par nous, au milieu des larmes, dans le verbe de la vie, viennent d'obtenir la palme du martyre. Après avoir vaincu le prince des ténèbres et foulé aux pieds toutes les affections terrestres, elles sont allées joyeusement audevant de l'époux qui règne dans les cieux. Invitées aux noces par le Christ, elles sont entrées dans le séjour des bienheureux en chantant un cantique nouveau et en disant: «A toi, Seigneur, notre Dieu, l'honneur et la gloire, car tu nous as arrachées à la puissance de l'enfer; tu nous as rendues dignes de la félicité dont jouissent tes saints; tu nous as appelées dans ton royaume éternel.» Toute l'Eglise est joyeu-

se de la victoire qu'elles ont remportée; mais plus que personne j'ai le droit de m'en réjouir, moi qui les ai raffermies dans leur dessein au moment même où elles allaient y renoncer [1]. »

Cinq jours après, Euloge, Saül et les autres prêtres furent remis en liberté. Euloge ne manqua pas d'attribuer sa délivrance à l'intercession des deux saintes, qui, avant de quitter la prison pour monter sur l'échafaud, avaient promis que, dès qu'elles seraient arrivées auprès du Christ, elles lui demanderaient la mise en liberté des prêtres [2]. Saül se montra dorénavant docile aux ordres de Reccafred; Euloge au contraire, redoubla d'activité afin d'augmenter le nombre des martyrs et n'y réussit que trop. Stimulés par lui, des prêtres, des moines, des *chrétiens cachés*, des femmes, injurièrent Mahomet et périrent sur l'échafaud [3]. Les exaltés poussèrent l'audace au point que deux d'entre eux, un vieux moine et un jeune homme, entrèrent dans la grande mosquée en criant: « Le règne des cieux est venu pour les fidèles, et vous, mécréants, l'enfer va vous engloutir! » Ils faillirent être déchirés par le peuple en fureur; mais le cadi interposa son autorité, les envoya en pri-

---

1) Voyez Euloge, *Memor. Sanct.*, p. 266—271; *Epist.* I, III; Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 4.

2) *Memor. Sanct.*, p. 268; Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 4.

3) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 9, 10, 11, 12.

son, et leur fit couper d'abord les mains et les pieds, puis la tête (16 septembre 852) [1].

Six jours plus tard, Abdérame II fut frappé d'une mort subite [2]. Suivant le récit d'Euloge, le vieux monarque était monté sur la terrasse du palais, lorsque ses regards tombèrent sur les gibets auxquels étaient attachés les cadavres mutilés des derniers martyrs. Il donna l'ordre de les brûler; mais cet ordre à peine donné, il eut une attaque d'apoplexie, et dans la nuit il rendit le dernier soupir [3].

Comme Abdérame n'avait jamais prononcé entre ses deux fils, Mohammed et Abdallâh, qui aspiraient l'un et l'autre à lui succéder, et que ces deux princes ignoraient encore la mort de leur père, tout allait dépendre du choix que feraient les eunuques du palais. Ceux d'entre eux qui avaient assisté aux derniers moments d'Abdérame, firent fermer soigneusement les portes du château, afin d'empêcher que la mort du sultan ne vînt à s'ébruiter; puis, ayant réuni tous leurs camarades, un des eunuques les plus considérés prit la parole. «Camarades, dit-il, il est arrivé une chose qui est de la plus grande importance pour nous tous.... Notre maître n'est plus».... Et lorsque tous se mirent à pleurer et à gémir: «Ne

1) *Memor. Sanct.*, L. II, c. 13.
2) Ibn-al-Coutîa, fol. 32 r.
3) *Memor. Sanct.*, L. II, c. 16.

pleurez pas en ce moment, dit-il; plus tard vous aurez le temps de le faire. Les moments sont précieux. Ayons soin d'abord de nos propres intérêts et de ceux des musulmans en général. A qui destinez-vous le trône? — A notre seigneur, au fils de notre sultane, de notre bienfaitrice,» s'écrièrent tous les autres.

Les intrigues de Taroub allaient donc porter leur fruit. A force d'argent et de promesses, elle avait gagné les eunuques, et grâce à eux, son fils Abdallâh allait monter sur le trône. Mais le choix des eunuques serait-il approuvé par la nation? Il était permis d'en douter, car Abdallâh ne s'était fait remarquer que par ses mœurs relâchées, son orthodoxie était plus que douteuse, et le peuple le haïssait. C'est ce que sentait l'eunuque Abou-'l-Mofrih, pieux musulman qui avait fait le pèlerinage de la Mecque. «L'opinion qui vient d'être émise, demanda-t-il, est-elle celle de vous tous? — Oui, oui,» cria-t-on de toutes parts. «Eh bien, dit-il, c'est aussi la mienne. J'ai même plus de motifs que vous pour me montrer reconnaissant envers la sultane, car elle m'a prodigué plus de bienfaits qu'à aucun de vous. Cependant, c'est une affaire à laquelle il faut réfléchir mûrement; car si nous choisissons Abdallâh, c'en est fait de notre pouvoir en Espagne. Dès qu'un de nous se montrera dans la rue, chacun dira: «Mon Dieu! maudis ces eunuques qui, lorsqu'ils disposaient du trône et qu'ils pouvaient le donner au meilleur prince qu'ils

connussent, l'ont donné au plus indigne!» Voilà ce qu'on dira, camarades! Vous connaissez Abdallâh; vous connaissez ceux qui l'entourent; s'il monte sur le trône, à quelles dangereuses innovations les musulmans ne doivent-ils pas s'attendre! Que deviendra la religion? Et sachez bien que non-seulement les hommes, mais que Dieu lui-même vous demandera compte de votre choix!»

Ces paroles, dont nul n'osa contester la vérité, firent une profonde impression sur les eunuques. Déjà à demi convaincus, ils demandèrent à Abou-'l-Mofrih quel était le candidat qu'il proposait. «Je propose Mohammed, répondit-il; c'est un homme pieux et de mœurs irréprochables. — D'accord, dirent les eunuques; mais il est avare et sévère. — Vous le nommez avare, reprit Abou-'l-Mofrih; mais comment aurait-il pu se montrer généreux, lui qui n'avait rien à donner? Quand il régnera et qu'il sera maître du trésor public, il saura bien vous récompenser, n'en doutez pas!»

L'avis d'Abou-'l-Mofrih ayant prévalu, tous jurèrent sur le Coran qu'ils reconnaîtraient Mohammed, et les deux eunuques Sadoun et Câsim, qui, pour plaire à Taroub, avaient été jusque-là les défenseurs les plus ardents de la candidature d'Abdallâh, ne songèrent plus dorénavant qu'à faire leur paix avec son rival. Câsim pria ses camarades de demander pardon pour lui, ce qu'ils lui promirent; Sadoun demanda et ob-

tint qu'on le chargeât d'aller annoncer à Mohammed son élévation au trône.

Comme il faisait encore nuit et que les portes de la ville étaient fermées, Sadoun prit avec lui les clefs de la porte du pont, le palais de Mohammed se trouvant de l'autre côté de la rivière. Pour arriver au pont, il fallait passer par le palais d'Abdallâh, où tout le monde était éveillé, car on y faisait festin comme de coutume; mais comme on ne se doutait de rien, Sadoun n'éprouva point de difficulté à se faire ouvrir les portes de ce palais, après quoi il passa le pont et arriva au palais de Mohammed. Ce prince s'était déjà levé; il était dans le bain, lorsqu'on vint lui annoncer que Sadoun voulait lui parler. Il sortit du bain, s'habilla et donna l'ordre d'introduire l'eunuque. « Quel motif vous amène ici de si bonne heure, Sadoun? lui demanda-t-il. — Je viens, lui répondit Sadoun, pour vous annoncer que nous, les eunuques du palais, nous vous avons choisi pour successeur de votre père. Il vient de mourir, que Dieu ait son âme! Voici sa bague! »

Mohammed ne pouvait croire que Sadoun dît vrai. Il croyait que son frère était déjà sur le trône et qu'il avait envoyé Sadoun auprès de lui pour le tuer. Ne songeant donc qu'à sauver sa vie: « Sadoun, s'écria-t-il, craignez Dieu et épargnez-moi! Je sais que vous êtes mon ennemi, mais pourquoi verser mon sang? S'il le faut, je suis prêt à quitter l'Espagne; la terre

est assez grande pour que je puisse vivre loin d'ici sans donner de l'ombrage à mon frère.» Sadoun eut une peine infinie à le rassurer et à lui persuader que ce qu'il venait de dire était l'exacte vérité. A force de protestations et de serments il y réussit à la fin; puis il ajouta: «Vous vous étonnez que ce soit moi qui vous apporte cette nouvelle: c'est que j'ai prié mes camarades de m'envoyer auprès de vous, dans l'espoir que vous me pardonneriez ma conduite passée. — Que Dieu vous pardonne comme moi je vous pardonne! s'écria Mohammed; mais attendons un instant; je ferai venir mon majordome, Mohammed ibn-Mousâ, et nous nous concerterons avec lui sur les mesures à prendre.»

Ce qui dans les circonstances données importait le plus à Mohammed, c'était de prendre possession du palais; cela fait, son frère n'oserait plus contester ses droits au trône et tout le monde le reconnaîtrait; mais comment ferait-on pour passer par le palais d'Abdallâh sans éveiller des soupçons? Là était la difficulté. Si les gardes de ce palais voyaient arriver Mohammed de si bonne heure, ils devineraient peut-être la vérité, et dans ce cas ils ne le laisseraient pas passer. Le majordome, consulté par son maître, proposa de demander l'assistance du préfet Yousof ibn-Basîl, qui avait trois cents agents à ses ordres. Son avis fut agréé; mais Yousof, informé de quoi il s'agissait, jugea prudent de se tenir neutre et refusa

de mettre ses agents à la disposition de Mohammed. «On se dispute le trône, dit-il, je ne m'en mêle pas. Nous autres clients, nous obéirons à celui qui sera maître du palais.»

De retour auprès du prince, le majordome lui communiqua la réponse de Yousof; puis il ajouta: «Qui ne risque rien, n'a rien, et voici ce que je propose: Vous savez, seigneur, que votre père envoyait souvent chercher votre fille, et qu'alors je la conduisais au palais. Habillez-vous donc en femme; nous vous ferons passer pour votre fille, et, Dieu aidant, nous arriverons à nos fins.» Ce conseil fut adopté; on monta à cheval; Sadoun allait le premier, le majordome et Mohammed, habillé en femme et la tête couverte d'un grand voile, le suivaient. On arriva ainsi au palais d'Abdallâh, dans lequel on entendait un concert de voix et d'instruments, et Mohammed prononça à voix basse ce vers d'un ancien poète: «Soyez heureux dans ce que vous recherchez, et puissions-nous l'être aussi dans ce que nous recherchons!»

Les gardes, qui se tenaient dans la chambre au-dessus de la porte, buvaient et causaient, lorsqu'ils entendirent arriver la cavalcade. L'un d'entre eux alla ouvrir la porte. «Qui est-ce?» demanda-t-il à Sadoun. «Tais-toi, indiscret, lui répondit l'eunuque, et respecte les femmes!» Le garde n'eut point de soupçons. La cavalcade partie, il referma la porte, et de retour auprès de ses camarades: «La fille de

Mohammed, leur dit-il, vient de passer avec le majordome de son père et avec Sadoun.»

Croyant avoir vaincu la difficulté la plus grave, Mohammed dit à son majordome: «Reste ici; bientôt je t'enverrai du secours et alors tu prendras soin que personne ne sorte de ce palais-là;» puis il continua sa route avec Sadoun. Cet eunuque alla frapper à la porte du palais où le vieux monarque venait d'expirer. Le portier vint ouvrir. «Cette femme est-elle la fille de Mohammed?» demanda-t-il d'un air incrédule. «Oui, lui répondit Sadoun, c'est la fille de Mohammed. — C'est étrange, reprit le portier, je l'ai vue souvent quand elle venait au palais, mais elle me semblait alors plus petite que cette personne que voilà. Vous voulez me tromper, Sadoun; mais je le jure, une personne que je ne connais pas, ne passera pas par cette porte. Que cette personne lève son voile ou qu'elle s'en aille! — Quoi! s'écria Sadoun, vous ne respectez pas les princesses? — Je ne sais si cette personne en est une, et je vous le répète: à moins que je ne la voie, elle n'entrera pas.» Voyant que le portier était inébranlable, Mohammed leva le voile qui lui couvrait la figure. «C'est moi, dit-il au portier; je suis venu parce que mon père est mort. — Alors, reprit le portier, le cas est bien plus grave que je ne le pensais. Vous ne passerez pas par cette porte, seigneur, avant que je me sois assuré si votre père est mort ou vivant. — Venez donc avec

moi, lui dit Sadoun, et vous serez bientôt convaincu.» Le portier referma la porte, et, laissant Mohammed dehors, il accompagna Sadoun, qui le conduisit auprès du cadavre d'Abdérame II. A cette vue, le portier fondit en pleurs, et se tournant vers Sadoun, il lui dit: «Vous avez dit vrai et je vous obéirai.» Puis il alla ouvrir la porte, et, après avoir baisé la main à Mohammed: «Entrez, mon prince! s'écria-t-il. Que Dieu vous rende heureux, et que par vous les musulmans le soient!»

Mohammed se fit prêter serment par les hauts dignitaires de l'Etat, prit les mesures nécessaires afin de rendre inutile toute opposition de la part de son frère, et lorsque les premiers rayons de l'aurore commençaient à blanchir les sommets de la Sierra-Morena, la capitale apprit qu'elle avait changé de maître [1].

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 32 r. — 33 v.

IX.

Le nouveau monarque était un esprit borné, froid et égoïste. On a vu qu'il n'avait témoigné aucune douleur à la nouvelle de la mort de son père, et le fait est que, loin de s'en affliger, il s'en était réjoui. Il ne prenait pas même la peine de déguiser ses sentiments à cet égard. Un soir, après avoir passé une joyeuse journée à Roçâfa, charmante maison de campagne qu'il possédait dans le voisinage de Cordoue, il retournait à la capitale, accompagné de son favori Hâchim. Echauffés par le vin, ils causaient de choses et d'autres, lorsqu'une pensée sinistre traversa tout à coup la tête de Hâchim. «Descendant des califes, s'écria-t-il, que ce monde serait beau, si la mort n'existait pas! — Quelle idée absurde! lui répondit Mohammed; si la mort n'existait pas, est-ce que je régnerais? La mort est une bonne chose; mon prédécesseur est mort, voilà pourquoi je règne [1]!»

Les eunuques avaient d'abord repoussé l'idée de

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 114.

lui donner le trône, parce qu'ils le croyaient avare. Ils l'avaient bien jugé. D'abord Mohammed diminua les appointements des employés et la solde des soldats [1]. Plus tard il renvoya les vieux ministres de son père et donna leurs charges à des jeunes gens sans expérience, à la condition qu'ils partageraient avec lui leurs émoluments [2]. Tout ce qui touchait aux finances, il le traitait par lui-même avec une exactitude minutieuse et puérile. Une fois, en examinant un compte dont le total s'élevait à cent mille pièces d'or, il chicana les employés du trésor sur cinq sous [3]. Tout le monde le méprisait ou le haïssait à cause de son avarice [4]; les faquis seuls, exaspérés au plus haut degré par l'audace des derniers martyrs qui avaient osé blasphémer le Prophète jusque dans la grande mosquée, lui prêtaient leur appui, car ils le croyaient dévot et plein de haine contre les chrétiens. Mohammed remplit parfaitement l'idée qu'ils avaient de lui. Le jour même où il était monté sur le trône, il congédia tous les employés et tous les soldats chrétiens, à l'exception de Gomez, car il connaissait l'indifférence religieuse de cet homme et appréciait ses talents [5]. Au lieu que ses tolérants pré-

1) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. III, c. 5.
2) Ibn-al-Coutîa, fol. 29 r.
3) Ibn-Adhârî, t. II, p. 109.
4) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. III, c. 5.
5) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. III, c. 1, 2.

décesseurs avaient fermé les yeux quand les chrétiens agrandissaient les anciennes églises ou qu'ils en bâtissaient de nouvelles, Mohammed, qui voulait appliquer à cet égard la loi musulmane dans toute sa rigueur, fit détruire tout ce qui avait été bâti depuis la conquête. Afin de complaire à leur maître et de s'insinuer dans sa faveur, ses ministres, outre-passant ses ordres dans l'excès de leur zèle, firent démolir jusqu'à des églises qui existaient depuis trois siècles, et se mirent à exercer contre les chrétiens une cruelle persécution. Alors beaucoup de chrétiens, la plupart à en croire Euloge et Alvaro, abjurèrent le christianisme [1]. Gomez leur avait donné l'exemple. Depuis plusieurs années il avait été à la tête de la chancellerie, à cause de la longue maladie du chancelier Abdallâh ibn-Omaiya. Après la mort de ce fonctionnaire, ayant appris que le sultan avait dit: «Si Gomez était de notre religion, je le nommerais volontiers chancelier,» il s'était déclaré musulman [2] et avait obtenu la dignité qu'il ambitionnait. Tant qu'il avait été chrétien, il n'avait presque jamais assisté à l'office; maintenant il était si exact à toutes ses pratiques de dévotion, que les faquis le proposaient com-

1) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. II, c. 16; L. III, c. 1, 3; Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 12.

2) D'après Euloge (*Memor. Sanct.*, L. III, c. 2), Gomez aurait apostasié pour rentrer en possession de son emploi, que le sultan lui avait ôté; mais j'ai cru devoir suivre Ibn-al-Coutîa (fol. 34 r.).

me un modèle de piété et qu'ils l'appelaient *la colombe de la mosquée* [1].

A Tolède l'intolérance du sultan produisit un tout autre résultat. Trois ou quatre années auparavant, Euloge, en retournant d'un voyage en Navarre, avait séjourné pendant plusieurs jours dans cette ville, où le pieux métropolitain Wistremir lui avait donné l'hospitalité [2]. Tout porte à croire qu'il avait profité de cette occasion pour exciter la haine des Tolédans contre le gouvernement arabe, en leur traçant un sombre tableau de la malheureuse condition des chrétiens de Cordoue; ce qui est certain du moins, c'est que les Tolédans estimaient fort Euloge et que les martyrs de la capitale leur inspiraient un vif intérêt. Dès qu'ils eurent appris que Mohammed avait commencé à persécuter leurs coreligionnaires, ils prirent les armes, donnèrent le commandement à un des leurs, nommé Sindola [3], et, craignant pour la vie de leurs

1) Euloge, *loco laud.*; Khochanî, p. 293. — Gomez semble avoir conservé son nom chrétien, mais son fils, qui était aussi employé dans la chancellerie et qui mourut en 911, portait celui d'Omar. Arîb, t. II, p. 153 (Omar ibn-Gomez al-câtib).

2) Euloge, *Epist.*, p. 330.

3) C'est ainsi que je crois devoir prononcer le nom qu'Ibn-Adhârî (t. II, p. 97) écrit, sans ajouter les voyelles, *Chndlh* (Chindolah). Le *ch* des Arabes répond à l's des Latins, et le nom propre *Sindola* se trouve, par exemple, dans un document latin de l'année 908 (*apud* Villanueva, *Viage literario á las iglesias de España*, t. XIII, p. 238). C'est probablement le même mot que Suintila (nom que

otages à Cordoue, ils s'assurèrent de la personne de leur gouverneur arabe, en faisant savoir à Mohammed que, s'il tenait à la vie de ce gouverneur, il eût à leur renvoyer immédiatement leurs concitoyens. Le sultan le fit, et les Tolédans, de leur côté, rendirent la liberté au gouverneur; mais la guerre était déclarée, et la crainte qu'inspiraient les Tolédans fut si grande, que la garnison de Calatrava se hâta d'évacuer cette forteresse, où elle ne se croyait plus en sûreté. Les Tolédans démantelèrent cette place; mais bientôt après le sultan y envoya des troupes et en fit rebâtir les murailles (853). Puis il ordonna à deux de ses généraux de marcher contre Tolède; mais les Tolédans, après avoir passé les défilés de la Sierra-Morena pour aller à la rencontre de l'ennemi, l'attaquèrent à l'improviste près d'Andujar, le mirent en déroute et s'emparèrent de son camp.

Puisque les Tolédans osaient s'avancer jusqu'à Andujar, la capitale même était menacée. Mohammed, qui sentait que pour sortir du péril il lui fallait prendre des mesures énergiques, rassembla toutes les troupes dont il pouvait disposer et les conduisit lui-même contre Tolède (juin 854). De son côté, Sindola, ne se fiant pas à ses propres forces, chercha des alliés. Il s'adressa au roi de Léon, Ordoño I[er], qui

portait un roi visigoth) ou Chintila, comme on trouve dans une charte de 912 (*Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 316).

lui envoya immédiatement une armée nombreuse commandée par Gaton, comte du Bierzo [1].

Le grand nombre de combattants réunis dans la ville semble avoir ôté à Mohammed l'espoir de la soumettre; toutefois il réussit à faire essuyer à ses ennemis un terrible échec. Ayant embusqué le gros de ses troupes derrière les rochers entre lesquels coule le Guadacelete, il marcha contre la ville à la tête d'un corps peu nombreux et fit dresser ses machines de guerre contre les murailles. Voyant qu'un corps si faible semblait vouloir livrer un assaut, les Tolédans, étonnés de l'audace de l'ennemi, engagèrent le comte Gaton à faire une vigoureuse sortie. Gaton saisit avec empressement l'occasion de se signaler qui s'offrait à lui. A la tête de ses propres troupes et des Tolédans, il attaqua les soldats de Mohammed, mais ceux-ci prirent aussitôt la fuite en attirant les ennemis dans l'embuscade. Les Tolédans et les Léonais qui les poursuivaient vivement, se virent tout à coup cernés et attaqués par une nuée d'ennemis. Ils furent massacrés presque tous. « Le fils de Jules [2], dit un poète

1) D'après Ibn-Adhârî, ce Gaton aurait été le frère d'Ordoño Ier. Aucun document latin ne vient à l'appui de cette assertion; mais il est certain que celui qui était alors comte du Bierzo s'appelait Gaton; voyez Florez, *Reynas*, t. I, p. 79 et *Esp. sagr.*, t. XVI, p. 31, 119. — D'après Ibn-Khaldoun, le roi de Navarre aurait aussi envoyé des troupes au secours de Tolède.

2) C'était sans doute le nom d'un chef chrétien, tandis que Mousâ était celui d'un chef de renégats.

de la cour, disait à Mousâ qui marchait devant lui : «Je vois la mort partout, devant moi, derrière moi, audessous de moi».... Les rochers du Guadacelete pleurent en poussant de longs gémissements cette multitude d'esclaves (de renégats) et de non-circoncis.» Les barbares vainqueurs coupèrent huit mille têtes et les mirent en un monceau sur lequel ils montèrent en faisant retentir les airs de leurs hurlements. Plus tard, Mohammed fit placer ces têtes sur les murailles de Cordoue et d'autres villes; il en envoya même quelques-unes à des princes africains [1].

Content du succès qu'il avait remporté et certain que désormais les Tolédans, qui, d'après leur propre calcul, avaient perdu vingt mille hommes, ne viendraient pas l'inquiéter à Cordoue, Mohammed retourna vers cette capitale; mais il prit soin de faire harceler les Tolédans tantôt par les gouverneurs de Calatrava et de Talavera, tantôt par son fils Mondhir. En même temps il continuait à opprimer les chrétiens de Cordoue. Il fit démolir le cloître de Tabanos, qu'il regardait avec raison comme le foyer du fanatisme [2]. Ayant affermé la perception des tributs imposés aux chrétiens, ceux-ci durent payer beaucoup plus qu'auparavant [3]. Cependant l'ardeur des exaltés ne se ra-

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 96 98, 114, 115; Nowairî, p. 463; Ibn-Khaldoun, fol. 9 r.

2) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. III, c. 10.

3) Euloge, *Memor. Sanct.*, L. III, c. 5.

lentit point, et tandis que de soi-disant martyrs continuaient à porter spontanément leur tête au bourreau [1], Alvaro et Euloge continuaient à les défendre contre les modérés. Le premier écrivit à cet effet son *Indiculus luminosus*, le second, son Apologie des martyrs. A Cordoue de tels plaidoyers étaient nécessaires; soumis et patients, les chrétiens de cette ville attribuaient leurs souffrances à la conduite insensée des exaltés bien plus qu'à l'intolérance du sultan. A Tolède au contraire, et dans les villes environnantes, les chrétiens avaient tant de sympathie pour les exaltés, et principalement pour Euloge, que les évêques de cette province, ayant à nommer un métropolitain après la mort de Wistremir, élurent Euloge à l'unanimité; et lorsque le sultan lui eut refusé la permission de se rendre à Tolède, les évêques, persistant dans leur résolution et espérant qu'un jour les obstacles qui s'opposaient à l'arrivée d'Euloge seraient levés, défendirent d'élire un autre métropolitain tant qu'Euloge vivrait [2].

Aux propos dénigrants de leurs concitoyens les exaltés pouvaient donc opposer les témoignages de bienveillance et d'estime que leur donnaient les Tolédans. Bientôt après ils purent aussi se prévaloir de l'autorité de deux moines français, qui montrèrent d'une

1) Voyez le III[e] Livre du *Memor. Sanct.* et l'*Apologia Martyrum.*
2) Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 10.

manière non équivoque qu'ils mettaient les martyrs de ce temps-là sur la même ligne que ceux des premiers temps de l'Eglise.

Ces deux moines, qui s'appelaient Usuard et Odilard et qui appartenaient à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, arrivèrent à Cordoue dans l'année 858. Leur abbé Hilduin les avait envoyés à Valence, afin d'y aller chercher le corps de saint Vincent ; mais informés en route que le corps de ce martyr avait été transporté à Bénévent, ils craignaient déjà d'être obligés de retourner chez eux sans reliques, lorsqu'ils apprirent à Barcelone qu'il y avait eu récemment des martyrs à Cordoue. « Il vous sera fort difficile de parvenir jusque-là, leur dit-on ; mais si vous y réussissez, vous pouvez être certains qu'on vous cédera quelques reliques. »

A cette époque voyager en Espagne, c'était s'exposer à toutes sortes de hasards et de périls. Souvent même il était tout à fait impossible de le faire. Comme les routes étaient infestées par des brigands, ceux qui voulaient se rendre d'un endroit à un autre devaient aller de compagnie et former une caravane ; mais les communications étant peu fréquentes, l'occasion de le faire se présentait rarement, et quand les deux moines, qui avaient résolu de braver tous les périls pourvu qu'ils pussent obtenir des reliques, arrivèrent à Saragosse, huit ans s'étaient écoulés sans qu'une caravane fût partie de cette ville pour Cordoue.

Heureusement pour eux, le hasard voulut que, dans ce temps-là, une caravane s'apprêtât à se mettre en route. Ils s'y joignirent. Les chrétiens de la ville, persuadés que toute la caravane serait massacrée en traversant quelque gorge étroite dans les montagnes, pleuraient en leur disant adieu; mais l'événement ne justifia point leurs craintes; les deux moines en furent quittes pour les fatigues et l'ennui de la route, et arrivèrent sains et saufs dans la capitale de l'empire musulman, où un diacre de l'église de saint Cyprien leur donna l'hospitalité. Les efforts qu'ils firent pour obtenir des reliques demeurèrent longtemps infructueux. Un personnage influent qui leur portait beaucoup d'intérêt, Léovigild, surnommé Abadsolomes, avait demandé pour eux celles d'Aurelio et de Georges, qui se trouvaient dans le cloître de Pinna-Mellaria [1]; mais les moines de ce cloître y tenaient tant que, sans avoir égard aux ordres formels de l'évêque Saül, ils refusèrent de les céder aux Français; il fallut que l'évêque vînt en personne pour les y contraindre, et même alors ils soutinrent qu'il n'avait pas le droit de les priver de ces reliques.

Après avoir passé presque deux mois à Cordoue, Usuard et Odilard se remirent en route pour retourner dans leur patrie, en emportant avec eux un énor-

1) Ce cloître était bâti sur une montagne où il y avait des ruches. De là son nom, qui signifie *rocher de miel*. Voyez Euloge, *Memor. Sanct.*, L. III, c. 11.

me paquet muni du sceau de l'évêque et adressé au roi Charles-le-Chauve; car on voulait faire croire aux musulmans que ce paquet, qui contenait les corps d'Aurelio et de Georges, ne contenait que des présents destinés au roi de France. Cette fois le voyage fut moins difficile et moins périlleux. Le sultan allait conduire une armée contre Tolède, et comme tous les régiments, à l'exception de ceux qui devaient tenir garnison dans la capitale, avaient reçu l'ordre de se mettre en marche, les Français purent aisément se joindre à un de ces corps. Dans le camp ils retrouvèrent Léovigild, qui les conduisit jusqu'à Tolède. De là jusqu'à Alcalá de Hénarès, la route était sûre, car à l'approche de l'armée, les seigneurs, moitié brigands, moitié guerrillas, qui d'ordinaire dévalisaient les voyageurs, avaient tous quitté leurs châteaux pour venir chercher un asile derrière les murailles de Tolède. De retour en France, les deux moines déposèrent les reliques, qui, pendant le voyage, avaient déjà opéré une foule de miracles, dans l'église d'Esmant, village qui appartenait à l'abbaye de Saint-Germain et qui servait alors de retraite à la plupart des moines, leur cloître ayant été brûlé par les Normands. Transportées plus tard à Saint-Germain, ces reliques furent exposées à la vénération des fidèles de Paris, et elles inspirèrent tant d'intérêt à Charles-le-Chauve, qu'il chargea un nommé Mancio d'aller à Cordoue, afin d'y recueillir

des renseignements précis sur Aurelio et Georges [1].

L'expédition contre Tolède, qui avait fourni aux deux moines français l'occasion de retourner dans leur patrie, eut un résultat conforme aux vœux du sultan. Il recourut de nouveau à un stratagème. Ayant fait occuper le pont par ses troupes, il en fit miner les piles par ses ingénieurs, sans que les Tolédans s'en aperçussent; puis, les ingénieurs ayant presque achevé leurs travaux, il fit rétrograder ses troupes en attirant les ennemis sur le pont. Le pont s'écroula tout d'un coup et les soldats tolédans trouvèrent la mort dans les flots du Tage [2].

Si quelque chose pouvait égaler la douleur que ce désastre causa aux Tolédans, c'était la joie qu'on en ressentait à la cour, où l'on avait la coutume de s'exagérer des succès qui n'avaient rien de décisif. « L'Eternel, disait un poète, ne pouvait laisser exister un pont bâti pour porter des escadrons de mécréants. Privée de ses citoyens, Tolède est morne et déserte comme un tombeau [3]. »

Peu de temps après, Mohammed trouva aussi l'occasion de se débarrasser de son ennemi mortel à Cordoue.

1) Aimoin, *De translatione SS. Martyrum* (dans l'*Esp. sagr.*, t. X, p. 534—565).

2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 98, 99. Cf. Nowairî, p. 463; Ibn-Khaldoun, fol. 9 r.

3) Vers d'Abbâs ibn-Firnâs, *apud* Maccari, t. I, p. 101.



Il y avait alors dans la capitale une jeune fille nommée Léocritia. Née de parents musulmans, mais secrètement instruite des mystères de la religion chrétienne par une religieuse de sa famille, elle avait enfin avoué à ses parents qu'elle s'était fait donner le baptême. Ses parents indignés, après avoir tâché en vain de la ramener par la douceur au giron de l'islamisme, se mirent à la maltraiter. Battue jour et nuit, et craignant d'ailleurs d'être publiquement accusée d'apostasie, Léocritia fit demander un asile à Euloge et à sa sœur Anulone. Euloge, qui sentait peut-être se réveiller dans son cœur le souvenir de Flora, à laquelle Léocritia ressemblait sous plusieurs rapports, lui fit répondre qu'il la cacherait aussitôt qu'elle aurait réussi à s'évader. Là était la difficulté; Léocritia sut la vaincre à force de ruse. Elle feignit d'avoir renié la religion chrétienne et surmonté son dégoût pour les plaisirs mondains; puis, quand elle vit ses parents rassurés et tranquilles, elle sortit un jour fort parée, en disant qu'elle allait à une noce; mais au lieu d'aller à la noce, elle vint trouver Euloge et Anulone, qui lui indiquèrent la demeure d'un de leurs amis pour lui servir d'asile.

Quoique ses parents, assistés de la police, la fissent chercher partout, Léocritia réussit d'abord à se dérober à leurs poursuites; mais une fois, ayant passé le jour auprès d'Anulone, qu'elle aimait beaucoup, le hasard voulut que le serviteur chargé de la recondui-

re pendant la nuit, n'arrivât qu'au moment où le jour commençait déjà à poindre, de sorte que, craignant d'être reconnue, elle résolut de rester chez Anulone jusqu'à la nuit suivante. C'est ce qui la perdit. Ce jour-là le cadi fut averti par un espion ou par un traître que la jeune fille qu'il cherchait se trouvait dans la demeure de la sœur d'Euloge. D'après ses ordres, des soldats cernèrent cette demeure, arrêtèrent Léocritia de même qu'Euloge qui se trouvait auprès d'elle, et les menèrent devant le cadi. Interrogé par ce dernier pourquoi il avait caché cette jeune fille, Euloge lui répondit: «Il nous a été ordonné de prêcher et d'expliquer notre religion à ceux qui s'adressent à nous. Cette jeune fille a voulu se faire instruire par moi dans notre religion; j'ai répondu à son désir du mieux que j'ai pu, et j'en agirais de même avec vous, cadi, si vous me faisiez la même demande.»

Comme le prosélytisme, dont Euloge s'avouait coupable, n'était pas un crime capital, le cadi se contenta de le condamner à recevoir des coups de fouet. Dès ce moment, le parti d'Euloge était pris. Peut-être y avait-il plus d'orgueil que de courage dans sa résolution, mais il jugea que pour un homme tel que lui, il valait cent fois mieux sceller de son sang les principes qu'il avait professés pendant toute sa vie, que de subir un châtiment ignominieux. «Prépare et aiguise ton glaive! cria-t-il au cadi; fais-moi ren-

dre mon âme à mon créateur; mais ne crois pas que je laisserai déchirer mon corps à coups de verges! » Après quoi il vomit un torrent d'imprécations contre Mahomet. Il croyait qu'il serait condamné immédiatement au dernier supplice; mais le cadi, qui respectait en lui le primat élu d'Espagne, n'osa prendre sur lui une si grande responsabilité et le fit conduire au palais, afin que les vizirs décidassent de son sort.

Quand Euloge eut été introduit dans la salle du conseil, un des hauts dignitaires de l'Etat, qui le connaissait beaucoup et qui voulait le sauver, lui adressa ces paroles: « Je ne m'étonne pas, Euloge, que des maniaques et des idiots viennent sans nécessité porter leur tête au bourreau; mais vous qui êtes un homme sensé et qui jouissez de l'estime générale, comment pouvez-vous imiter leur exemple? Quelle démence vous pousse et qu'est-ce qui peut vous faire haïr la vie à ce point? Ecoutez-moi, je vous en supplie: cédez en ce moment à la nécessité; prononcez une seule parole; rétractez ce que vous avez dit devant le cadi; dans ce cas, nous vous en répondons, mes collègues et moi, vous n'aurez rien à craindre. »

Le sentiment qu'exprimaient ces paroles était celui de tous les hommes éclairés de la société musulmane; ils avaient pitié des fanatiques bien plus qu'ils ne les haïssaient, et ils regrettaient que, pour obéir à la loi, ils dussent faire mourir sur l'échafaud des mal-

heureux qu'ils regardaient comme des aliénés. Peut-être Euloge, qui jusque-là n'avait point éprouvé lui-même la soif du martyre, bien qu'il eût engagé tant d'autres à le rechercher, et qui à tout prendre était un chef de parti ambitieux plutôt qu'un fanatique, sentait-il en ce moment que les musulmans étaient moins barbares qu'il ne l'avait cru; mais il sentait en même temps qu'il ne pouvait se dédire sans s'exposer au juste mépris de son parti. Il répondit donc comme les autres martyrs, ses disciples, avaient répondu dans des circonstances analogues, et malgré qu'ils en eussent, les vizirs furent forcés de le condamner à la mort. On le mena au supplice à l'instant même. Euloge montra une grande résignation. Un eunuque l'ayant frappé sur la joue, le prêtre, prenant à la lettre un précepte bien connu de l'Evangile, lui tendit l'autre en disant: «Frappez aussi celle-ci;» ce que l'eunuque ne se fit pas dire deux fois. Ensuite il monta sur l'échafaud avec une grande fermeté de courage, fléchit les genoux, leva les mains au ciel, fit le signe de la croix, prononça à voix basse une courte prière, mit sa tête sur le billot et reçut le coup fatal (11 mars 859). Quatre jours plus tard, Léocritia, convaincue d'apostasie, mourut aussi sur l'échafaud [1].

Le supplice du primat élu causa une émotion pro-

1) Alvaro, *Vita Eulogii*, c. 13—16.

fonde, non-seulement à Cordoue, où l'on se raconta bientôt une foule de miracles opérés par les restes du Saint, mais dans toute l'Espagne. Plusieurs chroniques du nord de la Péninsule, qui ne disent presque rien de ce qui arriva à Cordoue, indiquent avec la plus grande précision l'année et le jour du supplice d'Euloge, et vingt-quatre ans plus tard, Alphonse, roi de Léon, en concluant une trève avec le sultan Mohammed, stipula entre autres clauses que les restes de saint Euloge et de sainte Léocritia lui seraient remis.

Privés de leur chef, les exaltés continuèrent encore quelque temps à blasphémer Mahomet, afin de mourir sur l'échafaud [1]; mais peu à peu, comme tout s'use à la longue, l'enthousiasme singulier qui, pendant plusieurs années, avait régné à Cordoue, subit la commune loi, et, au bout de quelque temps, il n'en restait plus que le souvenir.

On entrait d'ailleurs dans une période nouvelle. Les renégats et les chrétiens des montagnes de Regio s'insurgèrent. Cette révolte, déjà très-formidable en elle-même, fut accompagnée ou suivie de celle de presque toute la Péninsule, et fournit aux chrétiens de Cordoue l'occasion de montrer d'une autre manière leur haine du nom musulman.

1) Voyez Samso , L. II, c. 9.

X.

Le touriste qui veut se rendre de Cordoue à Malaga et qui aime mieux supporter en stoïcien les fatigues et les privations d'une excursion poétique dans un beau mais sauvage pays, que de se laisser cahoter dans une voiture sur les monotones et ennuyeuses chaussées, traverse d'abord un pays ondulé et bien cultivé qui s'étend jusqu'au Genil, puis une contrée parfaitement plate et unie, jusqu'à Campillos. C'est là que commence la Serrania de Ronda et de Malaga, la partie la plus romantique de l'Andalousie. Tantôt sauvage et grandiose, cette chaîne de montagnes inspire une sorte de terreur poétique avec ses majestueuses forêts de chênes, de liéges et de châtaigniers, ses profonds et sombres ravins, ses torrents qui tombent avec fracas de précipice en précipice, ses vieux châteaux à demi ruinés et ses villages suspendus à la paroi de rochers à pic, dont les cimes sont dénuées de toute végétation et dont les flancs semblent noircis et calcinés par le feu du ciel; tantôt riante et suave, elle a un air de fête avec ses vignes, ses

prairies, ses bosquets d'amandiers, de cérisiers, de citronniers, d'orangers, de figuiers et de grenadiers, ses touffes de lauriers-roses sur lesquels on compte plus de fleurs que de feuilles, ses petites rivières guéables qui serpentent avec une charmante coquetterie, ses vergers qui fournissent presque tout le midi de la Péninsule de poires et de pommes, ses champs de lin, de chanvre et surtout de blé, dont les épis donnent un pain qui passe pour être le plus blanc et le plus exquis du monde entier.

Le peuple qui habite cette Serranía est gai, causeur, beau, léger et spirituel; il aime à rire, à chanter, à danser au bruit des castagnettes, à jouer de la guitare ou de la mandoline; mais en même temps il est vain, querelleur, à la fois brave et fanfaron, et d'une humeur si violente que le coup mortel suit presque toujours de près le regard oblique de la colère; il ne se donne pas une bonne fête sans que deux ou trois individus soient poignardés. Les femmes, quoique d'une beauté fort remarquable, ont quelque chose de viril; grandes et robustes, elles ne craignent pas de s'occuper des travaux les plus pénibles et transportent avec facilité de lourds fardeaux; on en a vu lutter entre elles.

En temps de paix ces montagnards s'occupent principalement à faire la contrebande en important les marchandises anglaises de Gibraltar dans l'intérieur du pays, et ils savent tromper avec une merveilleuse

adresse la surveillance des nombreux employés des douanes. Quelquefois, quand ils se sont réunis en assez grand nombre sous les plus renommés de leurs chefs, et qu'ils descendent dans les plaines pour vendre leurs marchandises, ils résistent vigoureusement aux troupes qu'on envoie à leur poursuite. Dans les temps de troubles et de discordes civiles, plusieurs d'entre eux exercent le métier de bandit, et alors ils sont ou *ladrones*, ou *rateros*. Sans être brigands de profession, les derniers, qui se recrutent parmi les gardiens de troupeaux, les villageois désœuvrés, les journaliers paresseux, les moissonneurs nomades, les aubergistes sans chalands, parfois même parmi les métayers, détroussent les voyageurs en amateurs, par occasion, et seulement quand ces voyageurs sont mal escortés; quand ils sont bien armés, bien accompagnés, le *ratero* cache sa carabine, prend ses outils et fait semblant de cultiver la terre. Dispersés partout, ces brigands de bas étage sont toujours disposés à prêter main-forte soit aux vrais brigands, soit aux gens de la police, selon les circonstances, car, en auxiliaires prudents, ils ne viennent qu'au secours du vainqueur. Les vrais brigands, qui, enrôlés comme des soldats, ne marchent qu'à cheval et par troupes, sont plus distingués. Au lieu que les *rateros*, de peur d'être dénoncés, assassinent souvent ceux qu'ils ont dépouillés, les *ladrones* ne tuent que ceux qui se défendent; polis et respectueux, surtout envers

les dames, ils ne dévalisent les voyageurs qu'avec toutes sortes d'égards. Loin d'être méprisés, ils sont placés très-haut dans l'esprit de la foule. Ils combattent contre les lois, ils sont en révolte contre la société, ils répandent l'épouvante dans les contrées qu'ils exploitent, mais ils ont un certain prestige, une certaine grandeur; leur audace, leur génie aventureux, leur savoir-vivre plaisent aux femmes, même les plus effrayées; et quand ils sont tombés entre les mains de la justice et qu'on les pend, leur supplice inspire de l'intérêt, de la sympathie, de la compassion. De nos jours José-Maria s'est rendu fameux comme chef de bandits, et son nom vivra encore longtemps dans la mémoire des Andalous comme celui du brigand modèle. Un simple hasard l'avait poussé dans cette carrière. Ayant commis un meurtre dans un moment de fureur, il s'enfuit dans la montagne pour se soustraire à l'action des lois, et là, n'ayant d'autre parti à prendre que de vivre de sa carabine, il organisa des partisans, se procura des chevaux et se mit à dépouiller les voyageurs. Brave, actif, intelligent, connaissant parfaitement le pays, il sut faire réussir toutes ses entreprises et se dérober à toutes les poursuites de la justice. Par tout le pays il avait des affiliés unis à lui sous serment, et quand il lui fallait un homme pour compléter sa troupe, il pouvait toujours choisir entre quarante personnes au moins, tant on ambitionnait l'honneur de servir sous

lui. Il avait des accointances avec les magistrats eux-mêmes: dans une proclamation du capitaine-général de la province, les autorités de quatre endroits furent signalées comme ses complices. Sa puissance était si grande qu'il était maître de toutes les routes du Midi, et que la direction des postes, afin d'obtenir le passage libre, lui payait régulièrement une redevance de quatre-vingts francs par voiture. Il gouvernait ses bandits plus arbitrairement qu'aucun souverain ne gouverne ses sujets, et un sauvage esprit de justice présidait à ses décisions envers eux [1].

En temps de guerre ces contrebandiers et ces bandits, accoutumés qu'ils sont à lutter sans cesse avec les difficultés d'une nature sauvage, sont des adversaires extrêmement redoutables. Il est vrai qu'ils échouent dans les attaques qui demandent quelques combinaisons; il est vrai aussi que, dans la plaine, ils ne peuvent résister aux savantes manœuvres des troupes réglées; mais dans les sentiers escarpés, tortueux et étroits de leurs montagnes, leur agilité et leur connaissance du terrain leur donnent sur les soldats un immense avantage. Les troupes françaises ont été à même d'en faire l'épreuve, alors que le fan-

1) Voyez divers *Voyages*, et surtout Rochfort Scott, *Excursions in the mountains of Ronda and Granada;* de Custine, *l'Espagne sous Ferdinand VII*, lettre 50 et 51; Cook, *Sketches of Spain*, ch. 1 et 15; Ford, *Gatherings from Spain*, ch. 16; Mérimée, *Lettres adressées d'Espagne* etc., n° III, et l'ouvrage de M. de Rocca que je cite plus loin.

tôme de roi placé par Napoléon sur le trône d'Espagne essaya de soumettre ces intrépides montagnards à son autorité détestée. Quand les hussards français pouvaient les attirer dans les campagnes, ils les sabraient par centaines; mais dans les sentiers tracés en zigzags et suspendus aux bords de précipices effrayants, où leurs chevaux, loin de leur être utiles, les embarrassaient, ces mêmes hussards tombaient à chaque pas dans des embuscades. Au moment où ils s'y attendaient le moins, ils se voyaient enveloppés d'une nuée d'ennemis qui tiraillaient sur leurs flancs et qui, sans cesser de faire feu, regagnaient aussitôt les sommets des rochers, où l'on ne pouvait les poursuivre, si bien que tout en fuyant, ils détruisaient des colonnes entières, sans que les Français pussent s'en venger. Malgré les horreurs de la guerre, les montagnards ne manquèrent pas non plus de montrer de temps à autre l'esprit bouffon et goguenard qui leur est propre. A Olbera, où les hussards français avaient demandé un jeune bœuf, les habitants leur apportèrent un âne coupé en quartiers. Les hussards trouvèrent que ce veau, comme ils l'appelaient, avait le goût un peu fade, et dans la suite les montagnards, en tiraillant avec eux, leur criaient souvent: «Vous avez mangé de l'âne à Olbera!» C'était, dans leur opinion, la plus sanglante des injures qu'on pût faire à des chrétiens [1].

1) De Rocca, *Mémoires sur la guerre des Français en Espagne*, p. 174—259.

Au neuvième siècle cette province, qui portait le nom de Reiya ou plutôt de Regio (Regio montana, selon toute apparence) et dont Archidona était la capitale [1], avait une population presque exclusivement espagnole, et qui ressemblait en tout point à celle qui y demeure aujourd'hui; elle avait le même caractère et les mêmes goûts, les mêmes vices et les mêmes vertus. Quelques-uns de ces montagnards étaient chrétiens; d'autres, en plus grand nombre, étaient musulmans; mais ils se sentaient tous Espagnols, ils nourrissaient tous une haine implacable pour les oppresseurs de leur patrie, et, passionnés pour l'indépendance, ne voulant pas que la tyrannie étrangère s'engraissât plus longtemps de leurs dépouilles, ils guettaient tous le moment où ils pourraient secouer le joug. Ce moment, impatiemment attendu, ne pouvait plus être éloigné. Les succès que leurs compatriotes remportaient chaque jour dans d'autres provinces montraient aux montagnards qu'avec du courage et de l'audace, il ne leur serait nullement impossible de réaliser leurs vœux. Déjà Tolède était libre. Pendant vingt ans, le sultan avait en vain tâché de la réduire à son autorité. Les chrétiens, qui avaient conservé leur prépondérance dans la cité, s'étaient mis sous la protection du roi de Léon [2], et, quoique

1) Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 320—323.

2) Sébastien, c. 26.



trahis par les renégats, ils avaient forcé le sultan, dans l'année 873, de leur accorder un traité qui leur garantissait le maintien du gouvernement républicain qu'ils s'étaient donné, et une existence politique à peu près indépendante, car ce traité ne les engageait qu'à un tribut annuel [1]. Un autre Etat indépendant avait été fondé dans l'Aragon, province qui sous les Arabes s'appelait la Frontière supérieure, par une ancienne famille visigothe qui avait embrassé l'islamisme, celle des Beni-Casî. Vers le milieu du IX[e] siècle, cette maison s'était élevée à une si grande puissance, grâce aux talents de Mousâ II, qu'elle pouvait marcher de pair avec les maisons souveraines. A l'époque où Mohammed monta sur le trône, Mousâ II était maître de Saragosse, de Tudèle, d'Huesca, de toute la Frontière supérieure. Tolède avait conclu une alliance avec lui, et son fils Lope était consul dans cette ville. Guerrier intrépide et infatigable, il tournait ses armes tantôt contre le comte de Barcelone ou celui de l'Alava, tantôt contre le comte de Castille ou le roi de France. Parvenu au comble de la gloire et de la puissance, respecté et courtisé par tous ses voisins, même par le roi de France, Charles-le-Chauve, qui lui envoyait des présents magnifiques, Mousâ tranchait du souverain sans que personne osât s'y opposer, et enfin, voulant l'être de nom comme

1) Nowairî, ad ann. 259; Ibn-Adhârî, t. II, p. 103, 104.

il l'était de fait, il prit fièrement le titre de *troisième roi en Espagne*. Après la mort de cet homme extraordinaire (862), le sultan, il est vrai, se remit en possession de Tudèle et de Saragosse; mais la joie qu'il en ressentit ne fut pas longue. Dix années plus tard, les fils de Mousâ, aidés par la population de la province, qui s'était accoutumée à n'avoir que les Beni-Casî pour maîtres, chassèrent les troupes du sultan. Ce dernier tâchait maintenant de les réduire; mais les Beni-Casî, secondés par le roi de Léon, Alphonse III, qui avait conclu avec eux une alliance si étroite qu'il leur avait confié l'éducation de son fils Ordoño, repoussaient victorieusement ses attaques [1].

Ainsi le Nord était libre et ligué contre le sultan. A la même époque, un renégat audacieux de Mérida, Ibn-Merwân [2], fondait une principauté indépendante dans l'Ouest. Livré au sultan après la soumission de Mérida, où il avait été un des chefs de l'insurrection, il était capitaine des gardes du corps, lorsque, dans l'année 875, le premier ministre Hâchim, qui avait on ne sait quel grief contre lui, lui dit un jour en présence des vizirs: «Un chien vaut mieux que toi.» Pour comble d'ignominie il lui fit donner des soufflets. Jurant dans sa fureur de s'exposer à tout, plutôt que de supporter le retour de ces mauvais traite-

1) Voyez, pour plus de détails, mes *Recherches*, t. I, p. 222—226.
2) Abdérame ibn-Merwân ibn-Younos.

ments, Ibn-Merwân rassembla ses amis, s'enfuit avec eux, et s'empara du château d'Alanje (au sud de Mérida), où il se mit en défense. Assiégé dans cette forteresse par les troupes du sultan, et n'ayant point de vivres, de sorte que lui et ses compagnons furent obligés de se nourrir de la chair de leurs chevaux, il capitula au bout de trois mois, lorsque l'eau fut venue à lui manquer; mais, vu la position désespérée où il se trouvait, les conditions qu'il obtint pouvaient encore passer pour avantageuses: on lui permit de se retirer vers Badajoz, qui à cette époque n'était pas encore une ville murée, et de s'y établir. S'étant tiré ainsi d'entre les griffes du sultan, Ibn-Merwân devint pour lui un ennemi aussi dangereux qu'implacable. Ayant réuni sa bande à une autre, composée également de renégats et commandée par un nommé Sadoun, il appela aux armes les renégats de Mérida et d'autres endroits, prêcha à ses compatriotes une nouvelle religion, qui tenait le milieu entre l'islamisme et le christianisme, conclut une alliance avec Alphonse III, roi de Léon [1], l'allié naturel de tous ceux qui se révoltaient contre le sultan, et, portant la terreur dans les campagnes, mais ne maltraitant ou ne rançonnant que les ennemis du pays, les Arabes et les Berbers, il vengea d'une manière sanglante ses

---

1) Cette alliance valut à Ibn-Merwân le surnom de *Galicien*, que les Arabes lui donnent ordinairement. Ibn-Khaldoun, fol. 10 r.

propres injures et celles de sa patrie. Voulant réprimer ses brigandages, le sultan envoya contre lui une armée, dont il confia le commandement à son ministre Hâchim et à son fils Mondhir. Ibn-Merwân, au lieu d'attendre l'ennemi, alla à sa rencontre: ayant envoyé Sadoun demander du secours au roi de Léon, il se jeta dans Caracuel [1]. Hâchim établit son camp dans le voisinage de cette forteresse, dont on voit encore les grands débris, et fit occuper celle de Monte-Salud par un de ses lieutenants. Peu de temps après, ce lieutenant lui donna avis que Sadoun s'approchait de Monte-Salud avec des troupes auxiliaires léonaises, mais que ces troupes, peu nombreuses, seraient faciles à surprendre. Le lieutenant se trompait; les forces de Sadoun étaient assez considérables, mais voulant attirer l'ennemi dans un piége, ce rusé capitaine avait fait répandre le bruit que son armée était faible. Son dessein lui réussit à merveille. Trompé par le rapport de son lieutenant, Hâchim alla avec quelques escadrons à la rencontre de Sadoun. Informé de tout par ses espions, celui-ci le laissa s'enfoncer dans les montagnes. Se tenant

1) Caracuel se trouve entre Ciudad-Real et Almodovar del Campo. D'après le *Marâcid*, les Arabes en prononçaient le nom *Caraquei*, et c'est ainsi qu'écrit Pélage d'Oviédo (c. 11); voyez aussi *Cartâs*, p. 107. Cependant on trouve également *Caraquer* (Ibn-Adhârî, t. II, p. 105). *Caraqueri*, dans Edrisi, t. II, p. 29, est une faute; il faut lire *Caraquei* avec le man. B.

aux aguets, il l'attendit dans un défilé, cacha ses hommes derrière les rochers qui l'avoisinaient, fondit sur les ennemis dans un moment où ceux-ci ne s'attendaient nullement à être attaqués, et en fit un grand carnage. Hâchim lui-même, blessé plusieurs fois, fut fait prisonnier, après avoir vu tomber à ses côtés cinquante de ses principaux lieutenants. On l'amena à Ibn-Merwân. Sa vie était maintenant entre les mains de celui qu'il avait si cruellement offensé; mais Ibn-Merwân eut la générosité de ne lui faire aucun reproche; il le traita avec tous les égards dus à son rang, et l'envoya à son allié, le roi de Léon.

Le sultan, en apprenant ce qui s'était passé, devint furieux. La captivité de son favori l'affligeait sans doute, mais ce qui l'affligeait bien plus encore, c'est qu'il ne pouvait refuser, sans manquer à l'honneur, de le racheter des mains du roi de Léon. Et Alphonse exigeait cent mille ducats! C'était mettre à une trop rude épreuve la générosité de l'avare sultan! Aussi trouva-t-il mille raisons pour se dispenser de payer une somme si énorme. « Si Hâchim est prisonnier, disait-il, c'est sa propre faute. Pourquoi est-il toujours si téméraire? C'est un étourdi qui ne sait ce qu'il fait, et qui ne veut jamais prêter l'oreille à de sages conseils. » Enfin, après l'avoir laissé gémir dans les fers pendant deux années, il consentit à payer une partie de la rançon exigée. De son côté, Hâchim promit au roi de Léon que le reste lui

serait payé plus tard, lui donna ses frères, son fils et son neveu en otage, et revint à Cordoue, brûlant du désir de se venger d'Ibn-Merwân. Ce chef avait ravagé, dans cet intervalle, le district de Séville et celui de Niébla, et le sultan, qui ne pouvait rien contre lui, l'avait fait prier de dicter lui-même les conditions auxquelles il voudrait s'engager à suspendre ses irruptions qui ruinaient le pays. La réponse d'Ibn-Merwân avait été hautaine et menaçante. « Je suspendrai mes irruptions, avait-il dit, et j'ordonnerai même qu'on nomme le sultan dans les prières publiques, à condition qu'il me cédera Badajoz, qu'il me permettra de fortifier cet endroit, et qu'il me dispensera de lui payer des contributions ou de lui obéir en quoi que ce soit; sinon, non. » Si humiliantes que fussent ces conditions, le sultan les avait acceptées. Hâchim tâcha maintenant de persuader à son maître que, dans les circonstances données, il ne lui serait nullement impossible de réduire cet orgueilleux rebelle. « Auparavant, disait-il, cet Ibn-Merwân était insaisissable; n'ayant point de demeure fixe, lui et ses cavaliers savaient toujours se dérober à nos poursuites; mais à présent qu'il s'est enfermé dans une ville, nous le tenons. Nous pouvons l'assiéger, et nous saurons bien le forcer à se rendre. » Il réussit à faire approuver son dessein par le monarque, et, ayant obtenu de lui l'autorisation de se mettre en marche avec l'armée, il s'était déjà avancé jusqu'à Niébla, lors-

qu'Ibn-Merwân fit parvenir au sultan un message conçu en ces termes: «J'ai appris que Hâchim s'est mis en marche vers l'Ouest. Je comprends fort bien que, croyant pouvoir m'enfermer dans une ville, il espère avoir trouvé l'occasion de se venger de moi; mais je vous jure que s'il va plus loin que Niébla, je brûlerai Badajoz et qu'alors je reprendrai la vie que j'ai menée autrefois.» Le sultan fut si effrayé par cette menace, qu'il envoya aussitôt à son ministre l'ordre de retourner à Cordoue avec l'armée, et que dorénavant il ne se sentait aucune velléité de réduire ce trop redoutable ennemi [1].

Ainsi, tandis que les insurgés se montraient forts et courageux, le gouvernement se montrait faible et lâche. A chaque concession qu'il faisait aux rebelles, à chaque traité qu'il leur accordait, il perdait quelque chose du prestige dont il avait tant besoin pour inspirer du respect à une population mal soumise, irritée et beaucoup plus nombreuse que ses maîtres. Les montagnards de Regio, enhardis par les nouvelles qui leur arrivaient du Nord et de l'Ouest, commencèrent à s'agiter à leur tour. Dans l'année 879, il y eut des émeutes et des insurrections dans plusieurs endroits de la province. Le gouvernement, qui ne s'aveuglait point sur les dangers qui le menaçaient de

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 37 r. et v.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 102, 103, 104, 105; Ibn-Haiyân, fol. 11 r. et v.; *Chron. Albeld.*, c. 62.

ce côté, fut fort alarmé des avis qu'il recevait. Des ordres rapides et sévères furent donnés sur tous les points. On mit la main sur le chef d'une bande redoutée et on l'envoya à Cordoue. Des forteresses furent construites à la hâte sur les hauteurs qu'il importait le plus de garder [1]. Toutes ces mesures irritaient les montagnards sans les effrayer. Cependant il y avait encore peu d'ensemble dans leurs mouvements; ce qui leur manquait, c'était un chef d'un caractère supérieur et capable de diriger vers un but marqué d'avance leurs vagues élans de patriotisme. Si un tel homme se présentait, il n'aurait guère qu'un signe à faire pour ébranler toute la population de la montagne, et la montagne marcherait avec lui.

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 106.

XI.

A l'époque où les montagnards andalous commençaient à remuer, il y avait dans un hameau près de Hiçn-Aute (aujourd'hui Yznate), au nord-est de Malaga, un gentilhomme campagnard, nommé Hafç. Il sortait d'une illustre lignée; son cinquième aïeul, le Visigoth Alphonse, avait porté le titre de comte [1]; mais prenant son parti sur les vicissitudes politiques et religieuses, soit par stoïcisme, soit par apathie, le grand-père de Hafç, qui, sous le règne de Hacam Ier, avait quitté Ronda pour venir s'établir près de Hiçn-Aute, s'était fait musulman, et ses descendants passaient aussi pour tels, bien qu'au fond du cœur ils gardassent un pieux souvenir de la religion de leurs ancêtres.

1) Ibn-Khaldoun (fol. 10 v.), Ibn-Adhârî (t. II, p. 108) et Ibn-al-Khatîb (article sur Omar ibn-Hafçoun) donnent la généalogie complète de Hafç jusqu'à Alphonse, auquel Ibn-Khaldoun donne le titre de comte, sur l'autorité d'Ibn-Haiyân. Les noms du fils, du petit-fils et de l'arrière-petit-fils d'Alphonse sont goths ou latins; mais malheureusement ils semblent plus ou moins altérés dans les manuscrits. Le père de Hafç s'appelait Omar, et son grand-père Djafar al-islâmî (le renégat).

Grâce à son activité et à son économie, Hafç avait amassé une assez belle fortune. Ses voisins, moins riches que lui, le respectaient et l'honoraient au point qu'ils le nommaient, non pas Hafç, mais Hafçoun, car cette terminaison était l'équivalent d'un titre de noblesse [1]; et rien, selon toute probabilité, n'aurait troublé sa paisible existence, si la mauvaise conduite de son fils Omar, qui ne pouvait se plier à la discipline paternelle, ne lui eût causé une continuelle inquiétude et un profond chagrin. Vain, altier, arrogant, d'un naturel turbulent et batailleur, ce fougueux jeune homme ne montrait du caractère andalous que le mauvais côté. La moindre offense allumait sa colère: un mot, un geste, un regard, l'intention même lui suffisait, et à diverses reprises on le rapporta à la ferme, meurtri, le visage en sang, couvert de contusions et de blessures. Avec un tempérament pareil, il devait arriver tôt ou tard qu'il assommât quelqu'un ou qu'il fût assommé lui-même. En effet, un jour qu'il avait engagé une querelle avec un de ses voisins sans motif raisonnable, il l'étendit mort sur la place. Pour le sauver de la potence, son père désespéré quitta avec lui la ferme que sa famille avait habitée pendant trois quarts de siècle, et alla s'établir dans la Serranía de Ronda, au pied de la

---

1) Voyez mon édition d'Ibn-Adhârî, t. II, p. 48 des notes, et la note de M. de Slane, *Histoire des Berbers*, t. I, p. XXXVII.

montagne de Bobastro [1]. Là, au milieu d'une nature sauvage, le jeune Omar, qui aimait à s'enfoncer au plus épais de la forêt ou dans les gorges les moins fréquentées, finit par faire le métier de bandit, de *ratero* comme on dirait à présent. Il tomba entre les mains de la justice, et le gouverneur de la province lui fit donner le fouet. Quand il voulut rentrer dans la maison de son père, celui-ci le chassa comme un vaurien incorrigible. Alors, ne sachant comment faire pour gagner sa vie en Espagne, il se dirigea vers la côte, s'embarqua sur un vaisseau qui faisait voile vers l'Afrique, et, après avoir mené quelque temps une vie errante, il arriva enfin à Tâhort, où il entra comme apprenti au service d'un tailleur qui était né dans le district de Regio et qu'il connaissait un peu.

Un jour qu'il travaillait avec son maître, un vieillard qu'il n'avait jamais vu, mais qui était aussi Andalous de naissance, entra dans la boutique, et remit au tailleur une pièce d'étoffe en le priant de lui couper un habit. Le tailleur, s'étant levé aussitôt, lui présenta un siége et entama avec lui une conversation à laquelle l'apprenti se mêla insensiblement. Le vieillard demanda au tailleur qui était ce jeune homme.

— C'est un de mes anciens voisins de Regio, lui répondit le tailleur; il est venu ici pour apprendre mon métier.

---

1) Ibn-al-Khatîb, man. E., article sur Omar ibn-Hafçoun.

— Depuis combien de temps as-tu quitté Regio? demanda le vieillard en s'adressant à Omar.

— Depuis quarante jours.

— Connais-tu la montagne de Bobastro dans ce district?

— C'est au pied de cette montagne que je demeurais.

— Ah, vraiment!... C'est qu'il y a là une révolte.

— Je vous assure que non.

— Eh bien, il y en aura une sous peu.

Le vieillard se tut quelques instants; puis il reprit:

— Connais-tu, dans le voisinage de cette montagne, un certain Omar, fils de Hafçoun?

En entendant prononcer son nom, Omar pâlit, baissa les yeux et garda le silence. Le vieillard le regarda attentivement alors, et remarqua qu'il avait une dent œillère cassée. C'était un de ces Espagnols qui croyaient fermement à la résurrection de leur race. Ayant souvent entendu parler d'Omar, il avait cru reconnaître en lui une de ces natures supérieures qui peuvent faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien, suivant la direction qui leur est imprimée, et il pressentait que dans ce fils indomptable, ce grand querelleur, ce bandit de la montagne, il y avait l'étoffe du chef de parti. Le silence d'Omar, son air confus, sa pâleur, la dent œillère qui lui manquait (le vieillard avait entendu dire que, dans une rixe sanglante, Omar

avait perdu une des siennes), tout cela lui avait donné la certitude qu'il parlait à Omar lui-même, et, voulant dès lors donner un noble but au besoin d'activité qui dévorait ce fougueux jeune homme: «Quoi, malheureux, s'écria-t-il, c'est en maniant l'aiguille que tu tâches d'échapper à la misère? Retourne dans ton pays et prends l'épée! Tu seras un redoutable adversaire pour les Omaiyades, et tu régneras sur une grande nation.»

Dans la suite, ces paroles vraiment prophétiques servirent sans doute à stimuler l'ambition d'Omar; mais dans ce moment-là, elles produisirent sur lui un tout autre effet. Craignant d'être reconnu par des personnes moins bienveillantes et livré au gouvernement espagnol par le prince de Tâhort, qui, dans tout ce qu'il faisait, se laissait guider par le sultan de Cordoue [1], il quitta la ville en toute hâte, n'emportant pour tout bagage que deux pains qu'il venait d'acheter et qu'il avait cachés dans ses manches.

De retour en Espagne, comme il n'osait reparaître devant son père, il alla trouver son oncle, et lui raconta ce que le vieillard de Tâhort lui avait dit. Cet oncle, qui joignait une grande crédulité à un esprit entreprenant, eut foi à la prédiction du vieillard. Il conseilla à son neveu de suivre sa destinée et de tenter une révolte, en promettant de s'employer pour lui

---

1) Cf. Ibn-Adhârî, t. II, p. 111, l. 5.

de tout son pouvoir. Il n'eut pas de peine à le convaincre, et, ayant rassemblé une quarantaine de ses garçons de ferme, il leur proposa de se faire partisans sous le commandement de son neveu. Ils acceptèrent tous. Omar les organisa et s'établit avec eux sur la montagne de Bobastro (880 ou 881) [1], où se trouvaient les ruines d'une forteresse romaine, du Municipium Singiliense Barbastrense, que les gens du pays appellent aujourd'hui *el Castillon* [2]. Ces ruines étaient faciles à réparer; Omar le fit. Aucun endroit ne pouvait être mieux situé pour servir de retraite à une bande de voleurs ou de partisans. Le rocher qui portait la forteresse est très-haut, très-escarpé, et inaccessible du côté de l'est et du sud, de sorte que le château était presque inexpugnable. Joignez-y qu'il avait à sa proximité la grande plaine qui s'étend depuis Campillos jusqu'à Cordoue. Dans cette plaine la bande d'Omar pouvait facilement faire des excursions, enlever des bestiaux et lever des taxes illégales sur les métairies isolées. C'est à cela que se bornèrent les premiers exploits d'Omar; mais bientôt il jugea que ce métier de voleur de grands chemins n'était pas digne de lui, et sitôt que sa troupe, grossie de tous ceux qui avaient intérêt à se retirer de

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 37 v. — 38 v.

2) Voyez sur Bobastro, qui se trouvait à un quart de lieue du Guadaljorce et à une lieue O. d'Antequera, mes *Recherches*, t. I, p. 323—327.

la société et à se mettre en sûreté derrière de bonnes murailles sur la crête d'un rocher, fut devenue assez considérable pour tenir en respect la chétive force militaire du canton, il se mit à pousser de hardies expéditions jusqu'aux portes des cités et à se signaler par des coups de main aussi audacieux que brillants. Justement alarmé, le gouverneur de Regio se décida enfin à attaquer ce corps de partisans avec toutes les troupes de la province; mais il fut battu, et, dans sa fuite précipitée, il abandonna jusqu'à sa grande tente aux insurgés. Le sultan, qui attribuait ce désastre à l'incapacité du gouverneur, le destitua et nomma un autre à sa place. Le nouveau gouverneur ne réussit pas mieux : la résistance de la garnison de Bobastro l'effraya tellement qu'il conclut une trève avec Omar. Cette trève ne fut pas de longue durée, et Omar, bien qu'attaqué à différentes reprises, sut se maintenir pendant deux ou trois ans sur sa montagne [1]; mais au bout de ce temps, Hâchim, le premier ministre, le contraignit à se rendre, et le fit conduire à Cordoue avec toute sa bande. Le sultan, qui voyait dans Omar un excellent officier et dans ses hommes de bons soldats, leur fit un accueil fort gracieux et leur proposa d'entrer dans son armée. Convaincus que pour le moment il ne leur restait pas

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 106, 107; Nowairî, p. 464; Ibn-Khaldoun, fol. 9 v.

d'autre parti à prendre, ils acceptèrent cette proposition [1].

Peu de temps après, dans l'été de l'année 883, lorsque Hâchim alla combattre Mohammed, fils de Lope, alors le chef de la maison des Beni-Casî, et Alphonse, roi de Léon, Omar, qui l'accompagnait, trouva l'occasion de se distinguer dans plusieurs rencontres, et notamment dans l'affaire de Pancorvo. Calme et froid quand il fallait l'être, bouillant quand il fallait agir, il se concilia aisément l'estime et les bonnes grâces du général en chef; mais de retour à Cordoue, il eut bientôt à se plaindre d'Ibn-Ghânim [2], le préfet de la ville, qui, dans sa haine pour Hâchim, avait plaisir à tourmenter et à vexer les officiers qui, comme Omar, jouissaient de la faveur de ce ministre. A chaque instant il le faisait changer de logement, et le blé qu'il lui fournissait était de la plus mauvaise qualité. N'étant pas d'humeur endurante, Omar ne put contenir son ressentiment, et un jour, montrant au préfet un morceau d'un pain dur et noir: «Que Dieu ait pitié de vous! lui dit-il; peut-on manger cela? — Qui es-tu, méchant diable, lui répondit le préfet, pour oser m'adresser une question si impertinente?» En retournant, profondément indigné, à son logis, Omar rencontra Hâchim qui se rendait

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 106—108; Nowairî, p. 464; Ibn-Khaldoun, fol. 9 v.

2) Mohammed ibn-Walîd ibn-Ghânim.

au palais. Il lui raconta tout. «Ils ignorent ici ce que tu vaux, lui dit le ministre; c'est à toi de le leur apprendre.» Et il passa son chemin.

Dégoûté ainsi du service du sultan, Omar proposa à ses soldats d'aller reprendre dans les montagnes la vie aventureuse et libre, qu'ils avaient menée si longtemps ensemble. Ils ne demandaient pas mieux, et avant le coucher du soleil ils avaient déjà quitté la capitale pour retourner à Bobastro (884).

Le premier soin d'Omar fut de se remettre en possession de ce château. C'était difficile, car Hâchim, qui sentait fort bien l'importance de cette forteresse, en avait confié la garde à une garnison assez nombreuse, et de plus il l'avait fait flanquer de tant de bastions et de tours, qu'elle pouvait passer pour imprenable. Mais Omar, plein de confiance en sa bonne étoile, ne se laissa pas décourager. Secondé par son oncle, il adjoignit d'abord quelques hommes résolus à sa troupe, qu'il jugeait trop faible; puis, sans donner aux soldats installés dans le château le temps d'organiser la résistance, il les attaqua hardiment, et les força de fuir avec tant de précipitation qu'ils ne se donnèrent pas même le temps d'emmener avec eux la jeune amante de leur capitaine, laquelle plut tellement à Omar qu'il en fit sa femme ou sa maîtresse [1].

1) Ibn-al-Coutia, fol. 38 v., 39 r.

A compter de ce moment, Omar, ce José-Maria du IXe siècle, mais mieux servi par les circonstances que ce héros manqué, n'était plus un chef de brigands, mais le chef de toute la race espagnole dans le Midi. Il s'adressait à tous ses compatriotes, qu'ils eussent embrassé l'islamisme ou qu'ils fussent restés chrétiens. «Trop longtemps déjà, leur disait-il, vous avez supporté le joug de ce sultan qui vous arrache vos biens et vous écrase de contributions forcées. Vous laisserez-vous fouler aux pieds par les Arabes qui vous considèrent comme leurs esclaves?... Ne croyez pas que l'ambition me fasse parler ainsi; non, je n'ai d'autre ambition que de vous venger et de vous délivrer de la servitude.» «Chaque fois, dit un historien arabe, qu'Ibn-Hafçoun parlait de la sorte, ceux qui l'écoutaient le remerciaient et se déclaraient prêts à lui obéir.» Ce sont aussi ses ennemis, les seuls qui aient raconté son histoire, qui disent que, devenu le chef de son parti, ses anciens défauts disparurent entièrement. Au lieu d'être arrogant et querelleur comme par le passé, il était affable et courtois envers le moindre de ses soldats; aussi ceux qui servaient sous ses ordres lui gardaient une affection qui allait jusqu'à l'idolâtrie, et lui obéissaient avec une discipline et une ponctualité presque fanatiques; quel que fût le danger, tous marchaient au premier signal: il eût fait marcher ses hommes dans le feu. Toujours à leur tête et toujours au fort de la mêlée, il se battait

en simple soldat, maniait la lance et l'épée comme le plus habile d'entre eux, s'attaquait aux plus vaillants champions, et ne quittait la partie que lorsqu'elle était gagnée. On ne pouvait mieux payer de sa personne ni donner l'exemple avec plus d'éclat. Il récompensait généreusement les services qu'on lui rendait; il faisait toujours une très-ample part à celui de ses hommes qui s'était plus particulièrement distingué; il honorait la bravoure jusque dans ses ennemis; souvent il rendait la liberté à ceux qui n'étaient tombés en son pouvoir qu'après s'être bien battus. D'un autre côté, il punissait rigoureusement les malfaiteurs. Un sauvage esprit de justice présidait à ses décisions; il n'exigeait ni preuves ni témoins; la conviction qu'une accusation était fondée lui suffisait. Aussi, quoique le brigandage soit dans le sang de ce peuple, les montagnes jouirent bientôt, grâce à la bonne et prompte justice d'Omar, d'une pleine et entière sécurité. Les Arabes assurent qu'à cette époque une femme chargée d'argent pouvait les parcourir seule sans avoir rien à craindre [1].

Presque deux années se passèrent sans que le sultan entreprît quelque chose de sérieux contre ce redoutable champion d'une nationalité longtemps opprimée; mais au commencement du mois de juin de l'année 886, Mondhir, l'héritier présomptif du trône,

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 117, 118.

alla attaquer le seigneur d'Alhama, allié d'Omar et renégat comme ce dernier. Omar accourut au secours de son ami et se jeta dans Alhama. Après avoir soutenu un siége de deux mois, les renégats, qui commençaient à manquer de vivres, résolurent de se frayer un passage à travers les ennemis; mais leur sortie ne fut point heureuse; Omar reçut plusieurs blessures, eut une main mutilée, et, après avoir perdu beaucoup de soldats, il fut forcé de rentrer dans la forteresse. Heureusement pour les renégats, Mondhir reçut, peu de temps après, une nouvelle qui le força de lever le siége et de retourner à Cordoue: son père venait de mourir (4 août 886) [1]. Omar profita de cet événement pour étendre sa domination. Il s'adressa aux châtelains d'un grand nombre de forteresses et les invita de faire cause commune avec lui. Tous le reconnurent pour leur souverain [2]. Dès ce moment il était le véritable roi du Midi.

Cependant il avait trouvé dans le sultan qui venait de monter sur le trône, un adversaire digne de lui. C'était un prince actif, prudent et brave; les clients omaiyades croyaient que s'il lui eût été donné de régner une seule année de plus, il eût forcé tous les rebelles du Midi à mettre bas les armes [3]. Il opposa

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 109.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 117.
3) Ibn-Adhârî, t. II, p. 123; cf. p. 117, l. 3.

aux rebelles une énergique résistance; les districts de Cabra, d'Elvira et de Jaën devinrent le théâtre d'une lutte acharnée, où les succès et les revers alternaient pour chacun des deux partis [1]. Dans le printemps de l'année 888, Mondhir marcha en personne contre les insurgés, s'empara, chemin faisant, de quelques forteresses, ravagea les environs de Bobastro et vint assiéger Archidona. Le renégat Aichoun qui y commandait, n'était pas exempt de cette fanfaronnerie que l'on reproche encore aujourd'hui aux Andalous. Comptant sur sa bravoure, que personne ne contestait, il répétait à tout propos: «Si je me laisse attraper par le sultan, je lui donne toute liberté de me crucifier entre un cochon à ma droite et un chien à ma gauche.» Il oubliait que, pour le prendre, le sultan avait à sa disposition un moyen plus sûr que la force des armes. Quelques habitants de la ville se laissèrent corrompre; ils promirent à Mondhir de lui livrer leur chef vivant, et un jour qu'Aichoun était entré sans armes dans la demeure d'un de ces traîtres, il fut arrêté à l'improviste, chargé de fers, livré au sultan et crucifié de la manière qu'il avait indiquée lui-même. Archidona se rendit bientôt après. Ensuite le sultan fit prisonniers les trois Beni-Matrouh qui possédaient des châteaux dans la Sierra de Priego, et, les ayant fait crucifier de même que dix-neuf de leurs

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 118.

principaux lieutenants, il vint mettre le siége devant Bobastro [1].

Certain que son rocher était désormais imprenable, Ibn-Hafçoun s'inquiétait si peu de ce siége qu'il ne songeait qu'à faire une petite malice au sultan. La gaîté et la plaisanterie étaient dans son caractère. Il fit donc faire des propositions de paix à Mondhir. «Je viendrai habiter Cordoue avec ma famille, lui fit-il dire ; je serai un des généraux de votre armée, et mes fils deviendront vos clients.» Mondhir donna dans le piége. Ayant fait venir de Cordoue le cadi et les principaux théologiens, il leur fit dresser un traité de paix aux termes proposés par Ibn-Hafçoun. Celui-ci se rendit alors auprès du sultan, qui avait établi son quartier général dans un château du voisinage, et lui dit: «Je vous prie de vouloir envoyer à Bobastro une centaine de mulets qui serviront à transporter mes meubles.» Le sultan promit de le faire, et bientôt après, lorsque l'armée eut quitté les environs de Bobastro, les mulets demandés furent envoyés à cette forteresse sous l'escorte de dix centurions et de cent cinquante cavaliers. Négligemment surveillé, car on croyait pouvoir se fier à lui, Ibn-Hafçoun profita de la nuit pour s'évader, retourna à Bobastro le plus vite qu'il put, ordonna à quelques-uns de ses soldats de le suivre, attaqua l'escorte, lui

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 117—120.

arracha les mulets et les mit en sûreté derrière les bonnes murailles de son château [1].

Furieux de s'être laissé tromper, Mondhir jura dans sa colère de recommencer le siége de Bobastro et de ne le lever que lorsque le perfide renégat se serait rendu. La mort le dispensa de tenir son serment. Son frère Abdallâh qui avait exactement le même âge que lui et qui convoitait le trône, mais qui perdait tout espoir d'y monter au cas où Mondhir ne mourrait que lorsque ses enfants seraient en âge de lui succéder, avait corrompu le chirurgien de Mondhir. En saignant le sultan, cet homme se servit d'une lancette empoisonnée, et le 29 juin 888, Mondhir rendit le dernier soupir, après un règne de presque deux années [2].

Averti par les eunuques, Abdallâh, qui était encore à Cordoue, arriva en toute hâte dans le camp, communiqua aux vizirs la mort de son frère, qu'ils ignoraient encore, et se fit prêter serment, par eux d'abord, puis par les Coraichites, les clients omaiyades, les employés de l'administration et les chefs de l'armée. Comme les soldats murmuraient fort de la résolution qu'avait prise le sultan, car ils étaient

---

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 121; Nowairî, p. 465. Ce dernier auteur a eu la singulière idée de faire assiéger Ibn-Hafçoun dans Tolède, ville dans laquelle il n'a jamais mis le pied.

2) Voyez mon édition d'Ibn-Adhârî, Introduction, p. 44—46.

convaincus que Bobastro était imprenable, il était à prévoir qu'ils se débanderaient dès qu'ils apprendraient que Mondhir avait cessé de vivre. Un officier appela l'attention d'Abdallâh sur cette disposition des esprits; il lui conseilla de tenir cachée la mort de son frère et de le faire enterrer dans quelque endroit du voisinage. Mais Abdallâh repoussa ce conseil avec une indignation fort bien jouée. «Quoi! s'écria-t-il, j'abandonnerais le corps de mon frère à la merci de gens qui sonnent des cloches et qui adorent des croix? Non, jamais; dussé-je mourir en le défendant, je l'emmènerai à Cordoue!» La mort de Mondhir fut donc annoncée aux soldats, pour lesquels elle fut la plus heureuse nouvelle qu'ils eussent pu recevoir. Sans attendre les ordres du nouveau sultan, ils firent leurs préparatifs pour rentrer sans retard dans leurs foyers, et pendant qu'Abdallâh retournait à Cordoue, le nombre de ses soldats diminuait à chaque instant.

Ibn-Hafçoun, qui ne fut informé de la mort de Mondhir que lorsque l'armée était déjà en route, se hâta de profiter du désordre qui caractérisait cette retraite précipitée. Il s'était déjà emparé de plusieurs traînards et d'un butin considérable, lorsqu'Abdallâh lui envoya son page Fortunio pour le conjurer de ne pas inquiéter une marche qui était un convoi funèbre, et pour l'assurer qu'il ne demandait pas mieux que de vivre en paix avec lui. Soit géné-

rosité, soit calcul, le chef espagnol cessa aussitôt ses poursuites.

En arrivant à Cordoue, Abdallâh comptait à peine quarante cavaliers autour de lui; tous les autres soldats l'avaient abandonné [1].

---

1) Ibn-Haiyân, fol. 2 r. — 4 r.

XII.

Abdallâh prenait le pouvoir dans des conditions fatales. L'Etat, miné depuis longtemps par les antipathies de race, semblait marcher rapidement vers sa ruine et sa décomposition. Si le sultan n'avait eu à tenir tête qu'à Ibn-Hafçoun et ses montagnards, il n'y aurait eu encore que demi-mal; mais l'aristocratie arabe, profitant du désordre général, avait aussi commencé à relever la tête et visait à l'indépendance. Elle était encore plus redoutable pour le pouvoir monarchique que les Espagnols eux-mêmes, Abdallâh le croyait du moins. Aussi, comme il lui fallait transiger soit avec les Espagnols, soit avec les nobles, afin de ne pas être tout à fait isolé, il aima mieux transiger avec les premiers. Auparavant déjà il avait donné des témoignages de bienveillance à quelques-uns d'entre eux; il avait eu une intime liaison avec Ibn-Merwân le Galicien, dans le temps où celui-ci servait encore dans la garde du sultan Mohammed [1].

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 37 v.

Maintenant il offrit à Ibn-Hafçoun le gouvernement de Regio, à condition qu'il le reconnaîtrait pour son souverain. Au commencement le succès sembla justifier cette politique nouvelle. Ibn-Hafçoun rendit l'hommage; il donna une marque de confiance au sultan en envoyant à la cour son fils Hafç et quelques-uns de ses capitaines. De son côté, le sultan fit tout ce qu'il pouvait pour consolider l'alliance; il traita ses hôtes de la manière la plus amicale et les combla de présents. Mais au bout de quelques mois, lorsque Hafç et ses compagnons furent retournés à Bobastro, Ibn-Hafçoun laissa faire ses soldats qui pillaient les bourgades et les villages jusqu'aux portes d'Ossuna, d'Ecija et même de Cordoue; puis, lorsque les troupes que le gouvernement avait envoyées contre eux eurent été battues, il rompit ouvertement avec le sultan et chassa ses employés [1].

Au bout du compte, Abdallâh n'avait donc pas réussi à gagner les Espagnols; mais en l'essayant, il s'était entièrement brouillé avec sa propre race. Il était naturel que dans les provinces, où l'autorité royale était déjà très-affaiblie, les Arabes ne voulussent plus obéir à un monarque qui s'alliait avec leurs ennemis.

Voyons d'abord comment les choses se passèrent dans la province d'Elvira.

---

1) Ibn-Haiyân, fol. 37 v., 38 r.

Si les pieux souvenirs ont quelque empire sur les âmes, aucune province ne devait être aussi attachée à la religion chrétienne que celle d'Elvira. Elle avait été le berceau du christianisme espagnol; on y avait prêté l'oreille à la prédication des sept *apostoliques*, qui, d'après une tradition fort ancienne, avaient été les disciples des apôtres à Rome, dans un temps où tout le reste de la Péninsule était encore plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie [1]. Plus tard, vers l'année 300, la capitale de la province [2] avait été le siége d'un célèbre concile. Aussi les Espagnols d'Elvira étaient-ils restés longtemps fidèles à la religion de leurs ancêtres. Dans la capitale les fondements d'une grande mosquée avaient bien été jetés, peu de temps après la conquête, par Hanach Çanânî, un des plus pieux compagnons de Mousâ, mais on comptait si peu de musulmans dans la ville que pendant un siècle et demi cet édifice en resta là où Ḥanach l'avait laissé [3]. Les églises, au contraire, étaient nombreuses et riches. Même à Grenade, bien qu'une grande partie de cette ville appartînt aux juifs, il y en avait au moins quatre, et l'une d'entre elles, celle qui se trou-

1) Voyez l'office des sept apostoliques dans l'*Esp. sagr.*, t. III, p. 361—377. Cet office a été composé à Acci (Guadix el Viejo) dans les premiers temps de l'Eglise. Comparez aussi le *Lectionarium Complutense*, *ibid.*, p. 380—384.

2) La ville d'Elvira était située au nord-ouest de Grenade, à peu près à l'endroit où se trouve aujourd'hui Pinos Puente.

3) Ibn-al-Khatîb, man. G., fol. 5 r.

vait hors de la porte d'Elvira et qui avait été bâtie au commencement du VIIe siècle par un seigneur goth, nommé Gudila, était d'une magnificence incomparable [1].

Peu à peu cependant, sous le règne d'Abdérame II et sous celui de Mohammed, les apostasies étaient devenues fréquentes. Dans la province d'Elvira on n'était pas plus à l'épreuve de l'intérêt que dans d'autres provinces; mais en outre les honteuses débauches et l'impiété avérée de l'oncle maternel d'Hostegesis, de Samuel, l'évêque d'Elvira, avaient inspiré à plusieurs chrétiens une aversion bien naturelle pour un culte qui avait de si indignes ministres. La persécution avait fait le reste. L'infâme Samuel l'avait dirigée. Ayant été déposé enfin à cause de sa vie scandaleuse, il n'avait eu rien de plus pressé que de se rendre à Cordoue et de s'y déclarer musulman. Dès lors il avait sévi de la manière la plus cruelle contre ses anciens diocésains, que le gouvernement avait livrés à son aveugle fureur, et beaucoup de ces malheureux avaient trouvé dans l'apostasie le seul moyen de sauver leurs biens et leur vie [2].

De cette manière les renégats étaient devenus si nombreux à Elvira, que le gouvernement avait senti la nécessité de leur procurer une grande mosquée.

1) Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 334—336.
2) Samson, *Apolog.*, L. II, c. 4.



Cet édifice fut achevé dans l'année 864, sous le règne de Mohammed [1].

Quant aux Arabes de la province, ils descendaient pour la plupart des soldats de Damas. N'aimant pas à s'enfermer dans les murailles d'une ville, ceux-ci s'étaient fixés dans les campagnes, où leurs descendants habitaient encore. Ces Arabes formaient à l'égard des Espagnols une aristocratie extrêmement orgueilleuse et exclusive. Ils avaient peu de rapports avec les habitants de la capitale; le séjour d'Elvira, une triste ville, située au milieu de rochers arides, monotones et volcaniques, qui n'ont aucune fleur en été, aucun flocon de neige en hiver, n'avait pour eux aucun attrait; mais le vendredi, quand ils venaient dans la ville, en apparence pour assister à l'office, mais en réalité pour faire parade de leurs chevaux superbes et richement équipés [2], ils ne manquaient jamais d'accabler les Espagnols de leur mépris et de leurs dédains calculés. Rarement la morgue aristocratique s'est montrée plus naïvement odieuse chez des hommes qui d'ailleurs, dans les relations qu'ils avaient entre eux, se distinguaient par une courtoisie parfaite. Pour eux les Espagnols, qu'ils fussent chrétiens ou musulmans, étaient *la vile canaille;* c'était leur terme consacré. Ils avaient donc créé contre

1) Ibn-al-Khatib, man. G., fol. 5 r.
2) Voyez le même, *ibid.*

eux des griefs inexpiables; aussi les collisions entre les deux races étaient fréquentes. Une trentaine d'années avant l'époque dont nous allons parler, les Espagnols avaient déjà assiégé les Arabes dans l'Alhambra, où ils avaient cherché un refuge [1].

Au commencement du règne d'Abdallâh, nous trouvons les Espagnols engagés dans une guerre meurtrière contre les seigneurs arabes. Ceux-ci, qui avaient entièrement rompu avec le sultan, avaient élu pour leur chef un brave guerrier de la tribu de Cais, nommé Yahyâ ibn-Çocâla. Chassés de leurs bourgades par leurs adversaires, ils s'étaient fortifiés dans un château situé au nord-est de Grenade, près du Guadahortuna. De ce château, qui portait anciennement le nom espagnol de Monte-sacro (montagne sainte), mais dont le nom est devenu, par la prononciation arabe, Montexicar, ils infestaient les environs. Alors les renégats et les chrétiens, commandés par Nâbil, vinrent les assiéger, tuèrent un grand nombre d'entre eux, et prirent la forteresse. Yahyâ ibn-Çocâla se sauva par la fuite; mais sa troupe était si affaiblie qu'il se vit obligé de déposer les armes et de conclure un traité avec les Espagnols. A partir de cette époque, il passait souvent des jours entiers dans la capitale. Peut-être tâchait-il d'y former des intrigues;

1) Nous ne possédons aucun détail sur cette guerre, dont parle le poète espagnol Ablî, dans un vers que nous citerons plus loin.

mais qu'il ait été coupable ou non, toujours est-il que dans le printemps de l'année 889, les Espagnols l'attaquèrent à l'improviste et l'égorgèrent avec ses compagnons; puis ils jetèrent les cadavres de leurs victimes dans un puits, et se mirent à traquer les Arabes comme s'ils eussent été des bêtes fauves.

La joie des Espagnols fut immense. «Les lances de nos ennemis sont brisées! disait leur poète Ablî [1]. Nous avons rabaissé leur orgueil! Ceux qu'ils appelaient *la vile canaille* ont sapé les fondements de leur puissance. Depuis combien de temps leurs morts, que nous avons jetés dans ce puits, attendent-ils en vain un vengeur!»

La situation des Arabes était d'autant plus dangereuse qu'ils étaient désunis. L'anarchie dans laquelle on était tombé avait donné une vigueur nouvelle à la funeste rivalité des Maäddites et des Yéménites; dans plusieurs districts, comme dans celui de Sidona, ces deux races se combattaient à outrance. Dans la province d'Elvira, alors qu'il s'agissait de donner un successeur à Yahyâ, les Yéménites, qui semblent avoir eu la supériorité du nombre, contestaient aux Maäddites leurs droits à l'hégémonie. Se quereller dans un moment aussi critique, c'était s'exposer à une ruine complète. Heureusement pour eux, les Yéméni-

---

1) Il s'appelait Abdérame ibn-Ahmed. On le nommait Ablî, parce qu'il était originaire d'Abla, près de Guadix.



tes le comprirent encore à temps; ils cédèrent, et, de concert avec leurs rivaux, ils donnèrent le commandement à Sauwâr [1]. Ce chef intrépide devint le sauveur de son peuple, et plus tard on disait souvent: «Si Allâh n'avait pas donné Sauwâr aux Arabes, ils auraient été exterminés jusqu'au dernier.»

Caisite, de même que Yahyâ, Sauwâr devait naturellement avoir à cœur de venger la mort de son contribule; mais il avait de plus à prendre une revanche: lors de la prise de Monte-sacro, il avait vu les Espagnols tuer son fils aîné. A partir de ce moment, il avait été dévoré de la soif de la vengeance. D'après son propre témoignage, il était déjà vieux; «les femmes ne veulent plus de mon amour, depuis que mes cheveux ont blanchi,» disait-il dans un de ses poèmes, et de fait, il apportait à la tâche sanglante qu'il allait accomplir, une obstination et une férocité, que l'on s'expliquerait difficilement dans un jeune homme, mais qui se conçoivent dans un vieillard qui, dominé par une seule et dernière passion, a fermé l'âme à toute pitié, à tout sentiment humain. On serait porté à penser qu'il se crut l'ange exterminateur, et qu'il étouffa ses instincts plus doux, s'il en avait, par la conscience de sa mission providentielle.

1) Honaida, le quatrième aïeul de Sauwâr et le chef des Caisites, s'était établi à Maracena, dans le district d'Albolote, au nord de Grenade. Ses descendants y habitaient encore.

Après avoir réuni autant d'Arabes que possible sous sa bannière, son premier soin fut de se remettre en possession de Monte-sacro. En ceci il avait un double but : il voulait posséder une forteresse qui pût servir de base à ses opérations ultérieures, et assouvir sa rage dans le sang de ceux qui avaient tué son fils. Quoique Monte-sacro eût une garnison nombreuse, les Arabes prirent cette forteresse d'assaut. La vengeance de Sauwâr fut terrible : il passa au fil de l'épée tous les soldats de la garnison, au nombre de six mille. Ensuite il attaqua et prit d'autres châteaux. Chacun de ses succès entraîna une horrible boucherie ; jamais et dans aucune circonstance, cet homme terrible ne fit grâce aux Espagnols ; des familles entières furent exterminées jusqu'au dernier membre, et pour une foule d'héritages il n'y eut point d'héritiers.

Dans leur détresse, les Espagnols d'Elvira supplièrent Djad, le gouverneur de la province, de les aider, en promettant de lui obéir dorénavant. Djad consentit à leur demande. A la tête de ses propres troupes et des Espagnols, il alla attaquer Sauwâr.

Le chef arabe l'attendit de pied ferme. Le combat fut vif des deux côtés ; mais les Arabes remportèrent la victoire, poursuivirent leurs ennemis jusqu'aux portes d'Elvira et leur tuèrent plus de sept mille hommes. Djad lui-même tomba entre les mains des vainqueurs.

L'heureuse issue de cette bataille, connue sous le nom de *bataille de Djad*, remplit les Arabes d'une joie indicible: s'étant bornés jusqu'alors à l'attaque des châteaux, ils avaient, pour la première fois, vaincu leurs ennemis en rase campagne, et ils avaient immolé bien des victimes aux mânes de Yahyâ. Voici en quels termes un de leurs plus braves chefs, qui était en même temps un de leurs meilleurs poètes, Saïd ibn-Djoudî, exprima leurs sentiments:

Apostats et incrédules, qui, jusqu'à votre dernière heure, *déclariez fausse la vraie religion* [1], nous vous avons massacrés, parce que nous avions à venger notre Yahyâ. Nous vous avons massacrés: Dieu le voulait! Fils d'esclaves, vous avez imprudemment irrité des braves qui n'ont jamais négligé de venger leurs morts; accoutumez-vous donc à endurer leur fureur, à recevoir dans vos reins leurs épées flamboyantes.

A la tête de ses guerriers qui ne souffrent aucune insulte et qui sont courageux comme des lions, un illustre chef a marché contre vous. Un illustre chef! Sa renommée surpasse celle de tout autre; il a hérité la générosité de ses incomparables ancêtres. C'est un lion; il est né du sang le plus pur de Nizâr; il est le soutien de sa tribu comme nul autre ne l'est. Il allait venger ses contribules, ces hommes magnanimes qui avaient cru pouvoir se fier à des serments réitérés. Il les a vengés! Il a passé les fils des blanches au fil de l'épée, et ceux d'entre eux qui vivent encore gémissent dans les fers dont il les a chargés. Nous avons tué des

---

1) Paroles que Mahomet adresse, dans le Coran, aux chrétiens et aux juifs.



milliers d'entre vous; mais la mort d'une foule d'esclaves n'est point un équivalent pour celle d'un seul noble.

Ah, oui! ils ont assassiné notre Yahyâ quand il était leur hôte! L'assassiner n'était pas une action sensée.... Ils l'ont égorgé, ces méchants et méprisables esclaves; tout ce que font les esclaves est vilain. En commettant leur crime, ils n'ont pas fait un action sensée; non, leur sort, qui n'a point été heureux, a dû les convaincre qu'ils avaient été mal inspirés. Vous l'avez assassiné en traîtres, infâmes, après bien des traités, après bien des serments!

Après l'éclatante victoire qu'il avait remportée, Sauwâr, qui venait de conclure des alliances avec les Arabes de Regio, de Jaën, et même de Calatrava, recommença ses déprédations et ses massacres. Les Espagnols, entièrement découragés, n'imaginaient plus d'autre voie de salut que de se jeter dans les bras du sultan. Ils implorèrent donc sa protection. Le sultan la leur eût volontiers accordée, s'il eût été en état de le faire. Tout ce qu'il pouvait dans les circonstances données, c'était de promettre son intervention amicale. Il fit donc dire à Sauwâr qu'il était prêt à lui donner une large part dans la direction des affaires de la province, mais qu'il attendait de lui en retour l'obéissance à ses ordres et la promesse de laisser les Espagnols en paix. Sauwâr accepta ces conditions; lui et les Espagnols jurèrent solennellement la paix, et l'ordre matériel fut rétabli dans la province; malheureusement c'était un calme trompeur, le trouble et la passion étaient au fond de toutes les

âmes. Ne trouvant plus dans son voisinage des ennemis à exterminer, Sauwâr attaqua les alliés et les vassaux d'Ibn-Hafçoun. Au bruit de ses exploits et de ses cruautés, aux cris de détresse de leurs compatriotes, le sentiment national se réveilla soudain chez les habitants d'Elvira. D'un commun élan, ils reprirent les armes, toute la province s'insurgea à leur exemple, le cri de guerre retentit dans toutes les familles, et les Arabes, partout attaqués, partout battus, allèrent chercher en toute hâte un asile dans l'Alhambra.

Pris par les Espagnols, repris par les Arabes, l'Alhambra n'était plus qu'une ruine majestueuse et presque hors de défense. Et pourtant c'était le seul refuge qui restât aux Arabes; s'ils se le laissaient prendre, ils pouvaient être certains d'être égorgés jusqu'au dernier. Aussi étaient-ils fermement résolus à le défendre à toute outrance. Tant que le soleil était à l'horizon, ils repoussaient vigoureusement les attaques sans cesse renouvelées des Espagnols, qui, la rage dans le cœur, comptaient bien en finir cette fois avec ceux qui avaient été si longtemps leurs oppresseurs impitoyables. La nuit venue, ils rebâtissaient, à la lumière des flambeaux, les murailles et les bastions de la forteresse; mais les fatigues, les veilles, la perspective d'une mort certaine au cas où ils faibliraient un seul instant, tout cela les jetait dans un état de surexcitation fébrile qui ne les dis-

posait que trop à se laisser gagner par des terreurs superstitieuses dont ils auraient rougi dans d'autres circonstances. Or, une nuit qu'ils travaillaient aux fortifications, il arriva qu'une pierre passa par-dessus les murs et vint tomber à leurs pieds. Un Arabe l'ayant ramassée, il y trouva attaché un morceau de papier qu'il déroula et sur lequel il vit écrits ces trois vers, qu'il lut à haute voix tandis que ses compagnons l'écoutaient dans le plus profond silence :

Leurs bourgades sont désertées, leurs champs sont en friche, les vents orageux y font tourbillonner le sable. Enfermés dans l'Alhambra, ils méditent à présent de nouveaux crimes ; mais là aussi ils auront à subir des défaites continuelles, de même que leurs pères y étaient toujours en butte à nos lances et à nos épées.

En entendant lire ces vers à la lueur incertaine, blafarde et lugubre des flambeaux, dont les clartés tremblottantes formaient, au milieu des ombres opaques de la nuit, une illumination mobile de l'effet le plus singulier, les Arabes, qui désespéraient déjà du triomphe de leur cause, se laissèrent gagner par les plus sinistres pressentiments. « Ces vers, disait plus tard un d'entre eux, nous parurent un avis du ciel; en les entendant lire, nous fûmes saisis d'une frayeur si grande, que toutes les armées de la terre, si elles eussent été là pour cerner notre forteresse, n'eussent pu l'augmenter. » Quelques-uns, moins impressionnables que les autres, essayèrent de rassurer leurs cama-

rades épouvantés, en leur disant que le caillou et le billet n'étaient pas tombés du ciel, comme ils semblaient disposés à le croire, mais qu'ils avaient été lancés parmi eux par une main ennemie et que les vers étaient probablement de la composition du poète espagnol Ablî. Cette idée ayant prévalu peu à peu, tous sommèrent leur poète Asadî de répondre, dans le même mètre et sur la même rime, au défi du poète ennemi. Pour Asadî une telle tâche n'était point nouvelle; souvent il avait engagé avec Ablî des duels poétiques de ce genre; mais il était d'un tempérament nerveux, d'une imagination infiniment impressionnable, et cette fois, ému et troublé plus qu'aucun autre, il chercha longtemps avant de trouver ces deux vers qui montraient assez qu'il n'était point en veine:

Nos bourgades sont habitées, nos champs ne sont pas en friche. Notre château nous protége contre toute insulte; nous y trouverons la gloire; il s'y prépare pour nous des triomphes, et pour vous, des défaites.

Pour compléter la réponse, il fallait un troisième vers; Asadî, qui était retombé sous l'empire de son émotion, ne put le trouver. Rougissant de honte et les yeux fixés à terre, il demeura interdit et muet, comme si de sa vie il n'eût composé un vers.

Cette circonstance n'était pas de nature à relever le courage abattu des Arabes. Déjà à demi rassurés, ils étaient prêts à ne voir rien de surnaturel dans ce qui était arrivé; mais quand ils s'aperçurent que,

contre toute attente, l'inspiration faisait faux bond à leur poète, leurs craintes superstitieuses se réveillèrent de plus belle.

Tout honteux, Asadî était rentré dans son appartement, lorsque tout à coup il entendit une voix prononcer ce vers:

Certes, bientôt, quand nous en sortirons [1], vous aurez à essuyer une défaite si terrible, qu'elle fera blanchir en un seul instant les cheveux de vos femmes et de vos enfants.

C'était le troisième vers, qu'il avait cherché en vain. Il regarda autour de lui, il ne vit personne. Fermement convaincu dès lors que ce vers avait été prononcé par un esprit invisible, il courut trouver le chef Adhhâ, son ami intime, lui raconta ce qui venait d'arriver et lui répéta le vers qu'il avait entendu. «Réjouissons-nous! s'écria Adhhâ. Certainement, je suis tout à fait de ton opinion; c'est un esprit qui a prononcé ce vers, et nous pouvons être certains que sa prédiction s'accomplira. Il doit en être ainsi, cette race impure doit périr, car Dieu a dit [2]: Celui qui, ayant exercé des représailles en rapport avec l'outrage reçu, en recevra un nouveau, sera assisté par Dieu lui-même.»

Convaincus désormais que l'Eternel les avait pris sous sa protection, les Arabes roulèrent le billet qui

1) Quand nous sortirons de l'Alhambra.

2) Voyez le Coran, sour. 22, vs. 59.

contenait les vers de leur poète autour d'un caillou et le lancèrent à leurs ennemis.

Sept jours plus tard, ils virent l'armée espagnole, forte de vingt mille hommes, se préparer à les attaquer du côté de l'est, et placer ses machines de guerre sur une colline. Au lieu d'exposer ses braves soldats à être égorgés dans une forteresse en ruine, Sauwâr aima mieux les conduire à la rencontre de l'ennemi. Le combat engagé, il quitta tout à coup le champ de bataille avec une troupe d'élite, sans que son départ fût aperçu par ses adversaires, fit un détour, et se précipita sur la division postée sur la colline avec une impétuosité telle qu'il la mit en déroute. La vue de ce qui se passait sur la hauteur inspira aux Espagnols qui combattaient dans la plaine une terreur panique, car ils s'imaginaient que les Arabes avaient reçu des renforts. Alors commença un horrible carnage: poursuivant leurs ennemis fugitifs jusqu'aux portes d'Elvira, les Arabes en tuèrent douze mille, selon les uns, dix-sept mille, selon les autres.

Voici de quelle manière Saîd ibn-Djoudî chanta cette seconde bataille, connue sous le nom de *bataille de la ville :*

Ils avaient dit, les fils des blanches : « Quand notre armée volera vers vous, elle tombera sur vous comme un ouragan. Vous ne pourrez lui résister, vous tremblerez de peur, et le plus fort château ne pourra pas vous offrir un asile ! »

Eh bien! Nous avons chassé cette armée, quand elle vola vers nous, avec autant de facilité que l'on chasse des mouches qui voltigent autour de la soupe, ou que l'on fait sortir une troupe de chameaux de leur étable. Certes, l'ouragan a été terrible; la pluie tombait à grosses gouttes, le tonnerre grondait et les éclairs sillonnaient les nuées; mais ce n'était pas sur nous, c'était sur vous que fondait la tempête. Vos bataillons tombaient sous nos bonnes épées, ainsi que les épis tombent sous la faucille du moissonneur.

Quand ils nous virent venir à eux au galop, nos épées leur causèrent une si grande frayeur, qu'ils tournèrent le dos et se mirent à courir; mais nous fondîmes sur eux en les perçant de coups de lance. Quelques-uns, devenus nos prisonniers, furent chargés de fers; d'autres, en proie à des angoisses mortelles, couraient à toutes jambes et trouvaient la terre trop étroite.

Vous avez trouvé en nous une troupe d'élite, qui sait à merveille comment il faut faire pour embraser les têtes des ennemis quand la pluie, dont vous parliez, tombe à grosses gouttes. Elle se compose de fils d'Adnân, qui excellent à faire des incursions, et de fils de Cahtân, qui fondent sur leur proie comme des vautours. Son chef, un grand guerrier, un vrai lion qu'on renomme en tous lieux, appartient à la meilleure branche de Cais; depuis de longues années, les hommes les plus généreux et les plus braves reconnaissent sa supériorité en courage et en générosité. C'est un homme loyal. Issu d'une race de preux dont le sang ne s'est jamais mêlé à celui d'une race étrangère, il attaque impétueusement ses ennemis, comme il sied à un Arabe, à un Caisite surtout, et il défend la vraie religion contre tout mécréant.

Certes, Sauwâr brandissait ce jour-là une excellente épée, avec laquelle il coupait des têtes comme on ne les coupe

qu'avec des lames de bonne trempe. C'était de son bras qu'Allâh se servait pour tuer les sectateurs d'une fausse religion, qui s'étaient réunis contre nous. Quand le moment fatal fut arrivé pour les fils des blanches, notre chef était à la tête de ses fiers guerriers, dont la fermeté ne s'ébranle pas plus qu'une montagne, et dont le nombre était si grand que la terre semblait trop étroite pour les porter. Tous ces braves galopaient à bride abattue, tandis que leurs coursiers hennissaient.

Vous avez voulu la guerre ; elle a été funeste pour vous, et Dieu vous a fait périr soudainement !

Dans la position critique où ils se trouvaient après cette bataille désastreuse, les Espagnols n'avaient pas le choix des partis; il ne leur en restait qu'un à prendre, c'était d'implorer l'appui et de reconnaître l'autorité du chef de leur race, d'Omar ibn-Hafçoun. Ils le firent, et bientôt après Ibn-Hafçoun, qui se trouvait alors dans le voisinage, entra dans Elvira avec son armée, réorganisa les milices de cette ville, réunit sous sa bannière une partie des garnisons des châteaux voisins et se mit en marche pour aller attaquer Sauwâr.

Ce chef avait profité de cet intervalle pour tirer à soi les Arabes de Jaën et de Regio, et son armée était maintenant assez nombreuse pour qu'il osât espérer de pouvoir combattre Ibn-Hafçoun avec succès. Son espoir ne fut pas trompé. Après avoir perdu plusieurs de ses meilleurs soldats et prodigué son propre sang, Ibn-Hafçoun fut forcé à la retraite. Ac-

coutumé à vaincre, il fut fort irrité de cet échec. L'imputant aux habitants d'Elvira, il leur reprocha de s'être mal conduits pendant la mêlée, et dans sa colère il leva sur eux une énorme contribution, en disant qu'ils devaient fournir eux-mêmes aux frais de cette guerre qu'il n'avait entreprise que dans leur intérêt. Puis il retourna vers Bobastro avec le gros de son armée, après avoir confié la défense d'Elvira à son lieutenant Hafç ibn-el-Moro.

Parmi les prisonniers qu'il emmenait avec lui, se trouvait le brave Saîd ibn-Djoudî. Voici une pièce de vers que cet excellent poète composa pendant sa captivité :

Du courage, de l'espoir, mes amis! Soyez sûrs que la joie succédera à la tristesse, et qu'échangeant l'infortune contre le bonheur, vous sortirez d'ici. D'autres que vous ont passé des années dans ce cachot, lesquels courent les champs à cette heure au grand soleil du jour.

Hélas, si nous sommes prisonniers, ce n'est pas que nous nous soyons rendus, mais c'est que nous nous sommes laissé surprendre. Si j'avais eu le moindre pressentiment de ce qui allait nous arriver, la pointe de ma lance m'aurait protégé; car les cavaliers connaissent ma bravoure et mon audace à l'heure du péril.

Et toi, voyageur, va porter mon salut à mon noble père et à ma tendre mère, qui t'écouteront avec transport dès que tu leur auras dit que tu m'as vu. Salue aussi mon épouse chérie et rapporte-lui ces paroles: « Toujours je penserai à toi, même au jour du dernier jugement; je me présenterai alors devant mon créateur, le cœur rempli de ton image.

Certes, la tristesse que tu éprouves maintenant m'afflige bien plus que la prison ou la perspective de la mort.»

Peut-être va-t-on me faire périr ici, et puis on m'enterrera.... Un brave tel que moi aime bien mieux tomber avec gloire sur le champ de bataille et servir de pâture aux vautours!

Après le départ d'Ibn-Hafçoun, Sauwâr, qui s'était laissé attirer dans une embuscade, fut tué par les habitants d'Elvira. Quand on porta son cadavre dans la ville, l'air retentit de cris d'allégresse. Altérées de la soif de la vengeance, les femmes jetaient les regards de la bête de proie sur le corps de celui qui les avait privées de leurs frères, de leurs maris, de leurs enfants, et, rugissantes de fureur, elles le coupèrent en morceaux, qu'elles avalèrent.... [1]

Les Arabes donnèrent le commandement à Saîd ibn-Djoudî, auquel Ibn-Hafçoun venait de rendre la liberté (890).

Bien que Saîd eût été l'ami de Sauwâr et le chantre de ses exploits, il ne lui ressemblait nullement. D'illustre naissance — son aïeul avait été successivement cadi d'Elvira et préfet de police de Cordoue,

1) Dans le siècle où nous sommes, ces Andalouses ont trouvé des filles dignes d'elles dans ces femmes qui, du temps de Napoléon Ier, se précipitaient avec d'horribles hurlements sur les blessés français, qu'elles se disputaient pour les faire mourir dans les tourments les plus cruels, et auxquels elles plantaient des couteaux et des ciseaux dans les yeux. — Voir de Rocca, p. 209.

sous le règne de Hacam Ier [1] —, il était en outre le modèle du chevalier arabe, et ses contemporains lui attribuaient les dix qualités qu'un parfait gentilhomme devait posséder toutes. C'étaient la générosité, la bravoure, la complète connaissance des règles de l'équitation, la beauté du corps, le talent poétique, l'éloquence, la force physique, l'art de manier la lance, celui de faire des armes et le talent de bien se servir de l'arc. C'était le seul Arabe qu'Ibn-Hafçoun craignît de rencontrer sur le champ de bataille. Un jour, avant que le combat commençât, Saîd appela Ibn-Hafçoun en duel; mais ce dernier, si brave qu'il fût, n'osa pas se mesurer avec lui. Une autre fois, pendant la mêlée, Saîd se trouva soudain face à face avec Ibn-Hafçoun. Celui-ci voulut l'éviter encore; mais Saîd le saisit à bras-le-corps et le jeta contre terre. Il l'aurait écrasé, si les soldats d'Ibn-Hafçoun, en se jetant sur lui, ne l'eussent forcé à lâcher prise.

Ce plus vaillant des chevaliers en était aussi le plus tendre et le plus galant. Nul ne s'enamourait aussi promptement d'un son de voix ou d'une chevelure, nul ne savait mieux quelle puissance de séduction il y a dans une belle main. Etant venu un jour à Cordoue lorsque le sultan Mohammed y régnait encore, il passait devant le palais du prince Abdallâh, quand le chant harmonieux d'une femme frappa son oreille.

1) Voyez Ibn-al-Abbâr, p. 83.

Ce chant venait d'un appartement au premier étage, dont la fenêtre donnait sur la rue, et la chanteuse était la belle Djéhâne. En ce moment elle était auprès du prince, son maître; tantôt elle lui versait à boire, tantôt elle chantait. Attiré par un charme indéfinissable, Saïd alla se placer dans une encognure, où il pouvait écouter à son aise sans attirer les regards des passants. Les yeux immuablement fixés sur la fenêtre, il écoutait, perdu dans le ravissement et l'extase, et mourant d'envie de voir la belle chanteuse. Après l'avoir guettée longtemps, il aperçut à la fin sa petite et blanche main au moment où elle présentait la coupe au prince. Il ne vit rien de plus; mais cette main d'une incomparable élégance et puis cette voix si suave et si expressive, c'était assez pour faire battre violemment son cœur de poète et mettre son cerveau en feu. Mais, hélas! une barrière infranchissable le séparait de l'objet de son amour! En désespoir de cause, il essaya alors de faire prendre le change à sa passion. Il paya une somme énorme pour la plus belle esclave qu'il pût trouver, et lui donna le nom de Djéhâne. Mais malgré les efforts que fit cette jeune fille pour plaire au beau chevalier, elle ne réussit pas à lui faire oublier son homonyme.

Le doux chant que j'ai entendu, disait-il, en m'enlevant mon âme, y a substitué une tristesse qui me consume lentement. C'est à Djéhâne, à celle dont je garderai un éternel souvenir, que j'ai donné mon cœur, et pourtant nous ne

nous sommes jamais vus .... O Djéhâne, objet de tous mes désirs, sois bonne et compatissante pour cette âme qui m'a quitté pour s'envoler vers toi! Ton nom chéri, je l'invoque, les yeux baignés de larmes, avec la dévotion et la ferveur d'un moine qui invoque celui de son saint, devant l'image duquel il se prosterne [1].

Mais Saïd ne retint pas longtemps le souvenir de la belle Djéhâne. Volage et inconstant, errant sans relâche de désir en désir, les grandes passions et les rêveries platoniques n'étaient point son fait, témoin ces vers de sa composition, que les écrivains arabes ne citent qu'en y ajoutant les paroles: «Que Dieu lui pardonne!»

Le plus doux moment dans la vie, c'est celui où l'on boit à la ronde; ou plutôt, c'est celui où, après une brouillerie, l'on se réconcilie avec son amante; ou plutôt encore, c'est quand l'amant et l'amante se lancent des regards enivrants; c'est celui, enfin, où l'on enlace dans ses bras celle que l'on adore.

Je parcours le cercle des plaisirs avec la fougue d'un coursier qui a pris le mors aux dents; quoi qu'il arrive, je contente tous mes désirs. Inébranlable le jour du combat, quand l'ange de la mort plane au-dessus de ma tête, je me laisse toujours ébranler par deux beaux yeux.

Il avait donc déjà oublié Djéhâne, lorsqu'une nouvelle beauté lui fut amenée de Cordoue. Quand elle

1) On dirait presque que ce dernier vers est d'un troubadour provençal, tant on y retrouve la délicatesse du chevalier chrétien et l'espèce de culte qu'il rendait à la dame de ses pensées.



entra dans son appartement, la pudeur lui fit baisser les yeux, et alors Saîd improvisa ces vers :

Quoi, ma belle amie, tu détournes de moi tes regards pour les fixer sur le plancher! Serait-ce parce que je t'inspire de la répulsion? Par Dieu, ce n'est pas ce sentiment-là que j'inspire d'ordinaire aux femmes, et j'ose t'assurer que ma figure mérite plus tes regards que le plancher.

Saîd était à coup sûr le représentant le plus brillant de l'aristocratie; mais il n'avait pas les qualités solides de Sauwâr. La mort de ce grand chef était donc une perte que Saîd ne pouvait réparer. Grâce aux soins de Sauwâr, qui avait fait rebâtir plusieurs forteresses romaines à demi ruinées, telles que Mentesa et Basti (Baza), les Arabes furent en état de se maintenir sous son successeur; mais quoiqu'ils n'eussent plus à combattre le sultan, car celui-ci avait reconnu Saîd, ils ne remportèrent plus d'avantages signalés sur les Espagnols. Les chroniqueurs musulmans, qui au reste ne disent presque rien sur les expéditions de Saîd, ce qui prouve déjà qu'en général elles n'étaient pas heureuses, nous apprennent seulement qu'il y eut un instant où Elvira se soumit à son autorité. Quand il eut fait son entrée dans la ville, Ablî, le poète espagnol, se présenta à lui et lui récita des vers qu'il avait composés à sa louange. Saîd le récompensa généreusement; mais quand le poète fut parti, un Arabe s'écria : « Quoi, émir, donnez-vous de l'argent à cet homme? Avez-vous donc

oublié qu'il était naguère le grand agitateur de sa nation, et qu'il a osé dire : — Depuis combien de temps leurs morts, que nous avons jetés dans ce puits, attendent-ils en vain un vengeur! » Chez Saîd une plaie mal fermée se rouvrit aussitôt, et, les yeux étincelants de colère : « Allez saisir cet homme, dit-il à un parent de Yahyâ ibn-Çocâla, tuez-le et jetez son cadavre dans un puits! » Cet ordre fut exécuté sur-le-champ [1].

---

1) Ibn-Haiyân, fol. 22 r. — 23 v.; 40 v. — 49 r.; 92 v. — 94 v.; Ibn-al-Abbâr, p. 80—87; Ibn-al-Khatîb, articles sur Sauwâr (man. E.) et sur Saîd ibn-Djoudî (dans mes *Notices*, p. 258). Je dois avertir que le manuscrit d'Ibn-Haiyân m'a souvent mis à même de corriger les vers que j'ai publiés, d'après d'autres manuscrits, dans mes *Notices*.

XIII [1].

Pendant que les Espagnols d'Elvira combattaient contre la noblesse arabe, des événements fort graves se passaient aussi à Séville.

Nulle part le parti national n'était aussi fort. Du temps des Visigoths, Séville avait été le siége de la science et de la civilisation romaines, et la résidence des familles les plus nobles et les plus opulentes [2]. La conquête arabe n'y avait apporté presque aucun changement dans l'ordre social. Peu d'Arabes s'étaient établis dans la ville; ils s'étaient fixés de préférence

---

1) Ibn-Haiyân, fol. 49 v. — 56 v.; 63 r. — 65 r.

2) *Akhbâr madjmoua*, fol. 56 v.; Maccarî, t. I, p. 89. Sous les Romains, Séville avait été la ville principale de l'Espagne, témoin ces vers d'Ausone :

> Iure mihi post has memorabere nomen Hiberum
> Hispalis, æquoreus quam præterlabitur amnis,
> Submittit cui tota suos Hispania fasces.

Quelques éditions portent ici *Emerita* au lieu de *Hispalis;* mais l'expression *æquoreus amnis*, qui convient fort bien au Guadalquivir près de Séville, puisque la marée s'y fait ressentir, ne convient pas au Guadiana près de Mérida.

dans les campagnes. Les descendants des Romains et des Goths formaient donc encore la partie la plus nombreuse des habitants. Grâce à l'agriculture et au commerce, ils étaient fort riches; de nombreux vaisseaux d'outre-mer venaient chercher à Séville, qui passait pour un des meilleurs ports de l'Espagne, des cargaisons de coton, d'olives et de figues, que la terre produisait en abondance [1]. La plupart des Sévillans avaient abjuré le christianisme; ils l'avaient fait de bonne heure, car déjà sous le règne d'Abdérame II on avait dû bâtir pour eux une grande mosquée [2]; mais leurs mœurs, leurs coutumes, leur caractère, tout enfin, jusqu'à leurs noms de famille, tels que Beni-Angelino, Beni-Sabarico [3] etc., rappelait encore leur origine espagnole.

En général ces renégats étaient pacifiques et nullement hostiles au sultan, qu'ils considéraient au contraire comme le soutien naturel de l'ordre; mais ils craignaient les Arabes, non pas ceux de la ville, car ceux-ci, accoutumés aux bienfaits de la civilisation, ne s'intéressaient plus aux rivalités de tribu ou de race, mais ceux de la campagne, qui avaient conservé intacts leurs mœurs agrestes, leurs vieilles préventions nationales, leur aversion pour toute race autre

1) Traduction espagnole de Râzî, p. 56.
2) Ibn-al-Coutîa, fol. 26 r.
3) On trouve souvent ce nom dans les chartes du nord de l'Espagne. Voyez, par exemple, *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 469.

que la leur, leur esprit belliqueux et leur attachement pour les anciennes familles auxquelles ils avaient obéi de père en fils depuis un temps immémorial. Remplis d'une haine jalouse contre les riches Espagnols, ils étaient prêts à marcher pour les aller piller et massacrer, dès que les circonstances le leur permettraient ou que leurs nobles les y convieraient. Ils étaient fort redoutables, ceux de l'Axarafe surtout; aussi les Espagnols, qui avaient une vieille prédiction selon laquelle la ville serait brûlée par le feu qui viendrait de l'Axarafe [1], avaient-ils concerté leurs mesures pour ne pas être pris au dépourvu par les fils des brigands du Désert. Ils s'étaient organisés en douze corps, dont chacun avait son chef, sa bannière et son arsenal, et ils avaient contracté des alliances avec les Arabes maäddites de la province de Séville et avec les Berbers-Botr de Moron.

Parmi les grandes familles arabes de la province il y en avait deux qui primaient toutes les autres: c'étaient celle des Beni-Haddjâdj et celle des Beni-Khaldoun. La première, quoique très-arabe dans ses idées, descendait cependant, par les femmes, de Witiza, l'avant-dernier roi goth. Une petite-fille de ce roi, Sara, avait épousé en secondes noces un certain Omair, de la tribu yéménite de Lakhm. De ce mariage étaient issus quatre enfants, qui furent la sou-

1) Traduction espagnole de Râzî, p. 56.

che d'autant de grandes familles parmi lesquelles celle des Beni-Haddjâdj était la plus riche. C'est à Sara qu'elle devait les grandes propriétés territoriales qu'elle possédait dans le Sened, car un historien arabe, qui, lui aussi, descendait de Witiza par Sara, remarque qu'Omair avait eu des enfants d'autres femmes, mais que les descendants de celles-ci ne pouvaient nullement rivaliser avec ceux de Sara [1]. L'autre famille, celle des Beni-Khaldoun, était aussi d'origine yéménite; elle appartenait à la tribu de Hadhramaut, et ses propriétés se trouvaient dans l'Axarafe. Agriculteurs et soldats, les membres de ces deux grandes maisons étaient aussi marchands et armateurs. Ils résidaient d'ordinaire à la campagne dans leurs châteaux, leurs *bordj* [2]; mais de temps en temps ils séjournaient dans la ville où ils avaient des palais.

Au commencement du règne d'Abdallâh, Coraib était le chef des Khaldoun. C'était un homme dissimulé et perfide, mais qui possédait tous les talents d'un chef de parti. Fidèle aux traditions de sa race, il détestait la monarchie; il voulait que la caste à la-

1) Voyez Ibn-al-Coutîa, fol. 3 r.

2) Le château des Beni-Khaldoun portait encore au XIII[e] siècle le nom de ses anciens seigneurs, car dans les chartes d'Alphonse X il est souvent question du *Borg Aben-Haldon* ou de la *Torre Aben-Haldon*. Voyez Espinosa, *Historia de Sevilla*, t. II, fol. 4, col. 1; fol. 16, col. 2; fol. 17, col. 1; cette dernière charte se trouve aussi dans le *Memorial histórico español*, t. I, p. 14.

quelle il appartenait ressaisît la domination que les Omaiyades lui avaient arrachée. D'abord il essaya de faire éclater une insurrection dans la ville même. Il s'adressa donc aux Arabes qui y demeuraient, et tâcha de ranimer chez eux l'amour de l'indépendance. Il n'y réussit pas. Ces Arabes, pour la plupart Coraichites ou clients de la famille régnante, étaient royalistes, ou pour mieux dire, ils n'étaient d'aucun parti, si ce n'est de celui qu'on appelle de nos jours le parti de l'ordre. Vivre en paix avec tout le monde et ne pas être troublés dans leurs affaires ou dans leurs plaisirs, c'était tout ce qu'ils demandaient. Ils n'avaient donc aucune sympathie pour Coraib; son humeur aventureuse et son ambition déréglée ne leur inspiraient qu'une profonde aversion mêlée de terreur. Quand il parlait d'indépendance, on lui répondait qu'on haïssait le désordre et l'anarchie, qu'on n'aimait pas à être l'instrument de l'ambition d'autrui, et qu'on n'avait que faire de ses mauvais conseils et de son mauvais esprit.

Voyant qu'il perdait son temps dans la ville, Coraib retourna dans l'Axarafe, où il n'eut point de peine à enflammer les cœurs de ses contribules; ils lui promirent presque tous de prendre les armes au premier signal qu'il leur donnerait. Ensuite il forma une ligue dans laquelle entrèrent les Haddjâdj, deux chefs yéménites (l'un de Niébla, l'autre de Sidona), et le chef des Berbers-Bornos de Carmona. Le but

que les alliés se proposaient était d'enlever Séville au sultan et de piller les Espagnols.

Les patriciens sévillans, qui, à cause de la distance, ne pouvaient plus épier Coraib comme au temps cù il se trouvait encore parmi eux, ignoraient le complot qu'il tramait; de temps à autre des bruits vagues en parvenaient bien à leurs oreilles, mais ils ne savaient rien de précis et ne se méfiaient pas encore assez du dangereux conspirateur.

Voulant d'abord se venger de ceux qui n'avaient pas voulu l'écouter et leur montrer en même temps que le souverain était incapable de les défendre, Coraib fit savoir secrètement aux Berbers de Mérida et de Médellin que la province de Séville était presque dégarnie de troupes, et que s'ils le voulaient, ils pourraient y faire facilement un riche butin. Toujours enclins à la rapine, ces hommes à demi sauvages se mirent aussitôt en marche, s'emparèrent de Talyâta [1], pillèrent ce village, y massacrèrent les hommes, et y mirent les femmes et les enfants en servitude. Le gouverneur de Séville appela aux armes tous ceux qui étaient en état d'en porter, et alla à la rencontre des Berbers. Ayant appris en route qu'ils étaient déjà maîtres de Talyâta, il établit son camp sur une hauteur qui s'appelait la montagne des oliviers. Une distance de trois milles seulement le séparait de l'enne-

1) A une demi-lieue O. de Séville; voyez mes *Recherches*, t. I, p. 317 et suiv.

mi, et des deux côtés on se tenait prêt à combattre le lendemain, lorsque Coraib, qui avait fourni son contingent, de même que les autres seigneurs, profita de la nuit pour faire dire aux Berbers que, le combat engagé, il leur faciliterait la victoire en prenant la fuite avec son régiment. Il tint sa promesse, et, en fuyant, il entraîna toute l'armée après lui. Poursuivi par les Berbers, le gouverneur ne fit halte que dans le village de Huebar (à cinq lieues de Séville), où il se retrancha. Les Berbers, sans faire le moindre effort pour le forcer dans cette position, retournèrent à Talyâta, où ils restèrent trois jours, pendant lesquels ils mirent à feu et à sang tous les endroits du voisinage. Puis, leurs grands sacs regorgeant de butin, ils retournèrent chez eux.

Cette terrible razzia avait déjà ruiné un grand nombre de propriétaires, lorsqu'un nouveau fléau vint frapper les Sévillans. Cette fois le perfide Coraib n'avait rien à se reprocher: un chef de race ennemie, un renégat, vint spontanément seconder ses projets. C'était Ibn-Merwân, le seigneur de Badajoz. Voyant ses voisins de Mérida revenir chargés de riches dépouilles, il en conclut qu'il n'avait qu'à se montrer pour obtenir sa part de la curée. Il ne se trompait pas. S'étant avancé jusqu'à trois parasanges de Séville, il pilla tout à la ronde pendant plusieurs jours consécutifs, et quand il retourna à Badajoz, il n'avait rien à envier aux Berbers de Mérida.

La conduite de leur gouverneur, qui était resté inactif pendant que des hordes sauvages ravageaient coup sur coup leurs terres, avait exaspéré les Sévillans contre lui et contre le souverain. Cédant à leurs plaintes, le sultan déposa, il est vrai, ce gouverneur malhabile; mais le successeur qu'il lui donna, bien qu'il fût au reste d'une réputation intacte, manquait également de l'énergie nécessaire pour maintenir l'ordre dans la province et réprimer l'audace des brigands qui s'y multipliaient d'une manière effrayante.

Le plus redoutable parmi ces bandits était un Berber-Bornos de Carmona, nommé Tamâchecca, qui dévalisait les voyageurs sur la grande route entre Séville et Cordoue. Le gouverneur de Séville n'osait ou ne pouvait rien entreprendre contre lui, lorsqu'un brave renégat d'Ecija, nommé Mohammed ibn-Ghâlib, promit au sultan de faire cesser ces brigandages, s'il lui permettait de bâtir une forteresse près du village de Siete Torres, sur les frontières de la province de Séville et de celle d'Ecija. Le sultan accepta son offre; la forteresse fut bâtie, Ibn-Ghâlib s'y installa avec un grand nombre de renégats, de clients omaiyades et de Berbers-Botr, et les brigands ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils avaient affaire à un ennemi bien autrement redoutable que ne l'était le gouverneur de Séville.

La sûreté commençait déjà à se rétablir, lorsqu'un matin, le soleil s'étant à peine levé, la nouvelle se

répandit dans Séville, que, pendant la nuit, une rencontre avait eu lieu entre la garnison du château d'Ibn-Ghâlib d'un côté, et les Khaldoun et les Haddjâdj de l'autre; qu'un des Haddjâdj avait été tué; que ses amis étaient arrivés avec son cadavre dans la ville; qu'ils s'étaient rendus directement auprès du gouverneur pour lui demander justice, et que ce dernier leur avait répondu qu'il n'osait prendre sur lui la responsabilité de prononcer en pareille matière, et que par conséquent ils devaient s'adresser au souverain.

Au moment où l'on s'entretenait à Séville de ces événements, les plaignants étaient déjà sur la route de Cordoue, suivis de près par quelques renégats sévillans, qui, informés par Ibn-Ghâlib de ce qui s'était passé, allaient plaider sa cause. A leur tête se trouvait un des hommes les plus considérés de la ville; c'était Mohammed [1], dont l'aïeul avait embrassé l'islamisme le premier de sa famille; son bisaïeul s'appelait Angelino, et le nom de Beni-Angelino avait été conservé à cette maison.

Quand les plaignants eurent été introduits auprès du sultan, un d'entre eux prit la parole et porta plainte en ces termes: «Voici ce qui est arrivé, émir. Nous passions paisiblement sur le grand chemin, lorsque tout à coup Ibn-Ghâlib nous attaque. Nous cherchons à nous défendre, et pendant cette action, un

1) Mohammed ibn-Omar ibn-Khattâb ibn-Angelino.

des nôtres tombe frappé à mort. Nous sommes prêts à jurer que c'est ainsi que les choses se sont passées, et nous exigeons par conséquent que vous punissiez ce traître, cet Ibn-Ghâlib. Et permettez-nous, émir, d'ajouter à ce propos que ceux qui vous ont engagé à accorder votre confiance à ce renégat, vous ont mal conseillé. Prenez des informations sur les hommes qui servent sous lui; vous apprendrez alors que ce sont des gens sans aveu, des repris de justice. Cet homme vous trahit, soyez-en convaincu; pour le moment il fait encore semblant de vous être fidèle; mais nous avons l'intime conviction qu'il entretient des intelligences secrètes avec Ibn-Hafçoun, et qu'un beau jour il lui livrera toute la province.»

Quand ils eurent fini de parler, Mohammed ibn-Angelino et ses compagnons furent introduits à leur tour. «Voici de quelle manière la chose s'est passée, émir, dit le patricien. Les Khaldoun et les Haddjâdj avaient formé le projet de surprendre le château pendant la nuit; mais contre leur attente, Ibn-Ghâlib se tenait sur ses gardes, et, voyant son château attaqué, il opposa la force à la force. Ce n'est donc pas sa faute, si un des assaillants a été tué; il ne faisait autre chose que se défendre, il était dans son droit. Nous vous prions donc de ne pas croire aux mensonges de ces Arabes turbulents. Ibn-Ghâlib mérite bien, d'ailleurs, que vous soyez juste envers lui; c'est un de vos serviteurs les plus fidèles et les plus dé-

voués, et il vous rend un grand service en purgeant la contrée de bandits.»

Soit que le sultan jugeât réellement l'affaire douteuse, soit qu'il craignît de mécontenter l'un des partis en donnant raison à l'autre, il déclara que, voulant prendre de plus amples informations, il enverrait son fils Mohammed à Séville, afin qu'il y examinât la cause.

Bientôt après ce jeune prince, l'héritier présomptif du trône, arriva à Séville. Il y fit venir Ibn-Ghâlib et l'interrogea, de même que les Haddjâdj; mais comme les deux partis continuaient à s'inculper réciproquement et qu'il n'y avait pas de témoins impartiaux, le prince ne savait à qui donner raison. Tandis qu'il hésitait encore, les passions s'échauffaient de plus en plus, et l'effervescence qui régnait parmi les patriciens se communiquait aussi au peuple. A la fin il déclara que, ne considérant pas l'affaire comme suffisamment éclaircie, il ne prononcerait que plus tard, mais que, pour le moment, il permettait à Ibn-Ghâlib de retourner à son château.

Les renégats criaient victoire. Ils disaient que le prince donnait évidemment raison à leur ami, et que s'il ne se déclarait pas ouvertement, c'était qu'il ne voulait pas se brouiller avec les Arabes. De leur côté, les Khaldoun et les Haddjâdj interprétaient la conduite du prince de la même manière, et ils en étaient piqués jusqu'au vif. Bien résolus à se venger et à

lever l'étendard de la révolte, ils quittèrent la ville, et tandis que Coraib faisait prendre les armes à ses Hadhramites de l'Axarafe, le chef des Haddjâdj, Abdallâh, rassemblait sous sa bannière les Lakhmites du Sened [1]. Ensuite ces deux chefs arrêtèrent un plan de conduite. Ils convinrent entre eux de faire, chacun de son côté, un coup de main. Abdallâh se rendrait maître de Carmona, et le même jour Coraib ferait surprendre la forteresse de Coria (sur la frontière orientale de l'Axarafe), après avoir fait enlever le troupeau qui appartenait à un oncle du sultan et qui pâturait dans l'une des deux îles que forme le Guadalquivir à son embouchure.

Coraib, qui était trop grand seigneur pour exécuter lui-même une entreprise de ce genre, en confia l'exécution à son cousin Mahdî, un débauché dont les déréglements scandalisaient tout Séville [2]. Mahdî se rendit d'abord à la forteresse de Lebrija, vis-à-vis de l'île. Solaimân, le seigneur de cette forteresse et l'allié de Coraib, l'y attendait. Ensuite on aborda dans l'île. Deux cents vaches et une centaine de chevaux y paissaient, gardés par un seul homme. Les Arabes tuèrent ce malheureux, et, s'étant emparés des animaux, ils s'acheminèrent vers Coria, surprirent cette forteresse et y mirent leur butin en sûreté.

---

1) On appelait ainsi la contrée qui s'étend entre Séville et Niébla.
2) Voyez Ibn-Haiyân, fol. 59 v.

De son côté, Abdallâh ibn-Haddjâdj, secondé p le Berber-Bornos Djonaid, attaqua Carmona à l'improviste et s'en rendit maître, après en avoir chassé le gouverneur qui alla chercher un refuge à Séville.

La hardiesse des Arabes et la promptitude avec laquelle ils avaient accompli leurs desseins, répandirent l'alarme dans la ville. Aussi le prince Mohammed se pressa-t-il d'écrire à son père pour lui demander des ordres et surtout des renforts.

Le sultan, quand il eut reçu la lettre de son fils, assembla son conseil. Les opinions sur le parti à prendre y étaient partagées. Alors un vizir pria le sultan de lui accorder un entretien secret. Ayant obtenu sa demande, il lui conseilla de se raccommoder avec les Arabes en faisant mettre à mort Ibn-Ghâlib. «Quand ce renégat, dit-il, aura cessé de vivre, les Arabes se tiendront pour satisfaits; ils vous rendront Carmona et Coria, restitueront à votre oncle ce qu'ils lui ont pris, et rentreront dans l'obéissance.»

Sacrifier aux Arabes un serviteur loyal et se brouiller avec les renégats, sans qu'on eût la certitude de gagner leurs adversaires, c'était à coup sûr une politique, non-seulement perfide, mais maladroite. Toutefois le sultan crut devoir se ranger à l'avis qu'on lui donnait, et, ayant ordonné à son client Djad (à qui Sauwâr venait de rendre la liberté) de marcher vers Carmona avec des troupes: «Tu donneras raison, lui dit-il, aux accusateurs d'Ibn-Ghâlib, et tu le feras

mettre à mort ; puis tu feras tout ce que tu pourras pour ramener par la douceur les Arabes à l'obéissance, et tu ne les combattras que quand tu auras épuisé tous les moyens de persuasion.»

Djad se mit en marche ; mais quoique le but de son expédition fût tenu secret, le bruit courait cependant que ce n'était pas aux Khaldoun, mais à Ibn-Ghâlib qu'on en voulait. Aussi le renégat se tenait-il sur ses gardes, et il s'était déjà mis sous la protection d'Ibn-Hafçoun, lorsqu'il reçut une lettre de Djad. «Rassurez-vous, lui écrivait ce général, le but de ma marche n'est nullement tel que vous semblez le croire. J'ai l'intention de punir les Arabes qui se sont portés à de si grands excès, et comme vous les haïssez, je crois pouvoir compter sur votre coopération.» Ibn-Ghâlib se laissa tromper par cette lettre perfide, et quand Djad fut arrivé près du château, il se joignit à lui avec une partie de ses soldats. Alors Djad fit semblant d'aller assiéger Carmona ; mais arrivé devant cette ville, il fit parvenir en secret au chef des Haddjâdj une autre lettre qui portait qu'il était prêt à faire périr Ibn-Ghâlib, pourvu que, de son côté, Ibn-Haddjâdj rentrât dans l'obéissance. Le marché fut bientôt conclu ; Djad fit couper la tête à Ibn-Ghâlib, et Ibn-Haddjâdj évacua Carmona.

Quand les renégats de Séville eurent appris la noire trahison dont leur allié avait été la victime, toute leur fureur se tourna contre le sultan. Ils tinrent conseil

sur ce qu'il convenait de faire. Quelques-uns proposèrent de venger le meurtre d'Ibn-Ghâlib sur Omaiya, le frère de Djad et l'un des plus vaillants guerriers de l'époque, qui était alors gouverneur de Séville. Cette proposition fut adoptée; mais comme on ne pouvait rien faire à moins qu'on ne fût maître de la ville, Ibn-Angelino prit sur lui d'aller parler au prince et de faire en sorte que celui-ci en confiât la défense aux renégats. Puis les patriciens résolurent de dépêcher des exprès à leurs alliés, les Arabes maäddites de la province de Séville et les Berbers-Botr de Moron, pour les prier de venir leur prêter main-forte.

Pendant que ces exprès étaient déjà en route, Ibn-Angelino, accompagné de quelques-uns de ses amis, alla trouver le prince Mohammed. « Seigneur, lui dit-il, il se peut que nous ayons été calomniés à la cour et accusés d'un crime dont nous sommes innocents; il se peut qu'un projet funeste ait été formé contre nous dans le conseil du sultan; il se peut enfin, que Djad, ce traître infâme, nous attaque à l'improviste avec des forces si nombreuses qu'il nous soit impossible de lui résister. Si vous voulez donc nous sauver du péril qui nous menace et nous attacher à vous par les liens de la gratitude, il faut nous confier les clefs de la ville et le soin de veiller à sa défense, jusqu'au moment où les choses se seront éclaircies. Ce n'est pas que nous nous méfions de vous; mais vous savez vous-même que, quand les

troupes seront entrées dans la ville, vous ne serez pas en état de nous protéger.»

Bon gré mal gré, Mohammed, déjà brouillé avec les Arabes et ne pouvant disposer que d'une chétive garnison, fut forcé d'accorder aux renégats ce qu'ils lui demandaient.

Maîtres de la ville, les renégats attendirent la venue des Maäddites et des Berbers-Botr. Ceux-ci arrivèrent dans la matinée du mardi 9 septembre de l'année 889 [1]. Alors une foule compacte se rua sur le palais d'Omaiya. L'insurrection fut si soudaine que le gouverneur n'eut pas même le temps de mettre ses bottes. Il se jeta sur un cheval et galopa, ventre à terre, vers le palais du prince. Désappointés, les insurgés pillèrent son palais; puis ils se rendirent vers celui du prince, qu'ils entourèrent en poussant des cris féroces. De minute en minute, la foule se grossissait de boutiquiers, d'artisans, d'ouvriers. Ne sachant que faire, le prince envoya en toute hâte des messagers à Ibn-Angelino, à Ibn-Sabarico et à d'autres patriciens, pour les conjurer de venir concerter avec lui les moyens propres à faire cesser le tumulte.

Ces patriciens, qui jusque-là s'étaient tenus à l'écart, délibérèrent entre eux sur ce qu'ils feraient. Leur embarras était grand. Ils craignaient de tom-

1) Voyez Ibn-Haiyân, fol. 63 r. La date qui se trouve fol. 55 v. est inexacte.



ber dans un piége, s'ils se rendaient à l'invitation du prince; mais ils savaient aussi que s'ils refusaient de le faire, ils seraient accusés de connivence avec les émeutiers, et c'est ce qu'ils ne voulaient pas non plus. Tout bien considéré, ils résolurent de se rendre auprès du prince; mais ils prirent leurs précautions; ils revêtirent des cuirasses sous leurs habits, et avant d'entrer dans le palais, ils placèrent des Sévillans bien armés et des soldats de Moron près de la porte. « Si nous ne sommes pas de retour au moment où le muëzzin annoncera la prière de midi, leur dirent-ils, vous assaillirez le palais et vous viendrez nous délivrer. » Cela dit, ils allèrent trouver le prince, qui les accueillit de la manière la plus gracieuse. Mais tandis qu'ils s'entretenaient encore avec lui, les hommes postés à la porte perdirent patience, prirent du soupçon, et se mirent à enfoncer la porte. Se précipitant d'abord dans les écuries, ils se rendirent maîtres des chevaux et des mulets; puis ils coururent vers la porte du *facîl* (avant-mur), qui se trouvait à l'autre bout de la cour, vis-à-vis de la porte d'entrée; mais là ils trouvèrent une résistance à laquelle ils ne s'attendaient nullement. Omaiya était là.

Dès que ce vaillant guerrier eut entendu les cris des insurgés dans les écuries, il avait fait arrêter Ibn-Angelino et ses compagnons; puis il avait posté ses propres serviteurs et ceux du prince sur la plate-forme de la porte du *facîl;* il y avait fait appor-

ter un amas de projectiles, et quand les renégats et leurs alliés s'approchèrent de cette porte, ils furent assaillis d'une grêle de traits, de pierres, de meubles. Quoiqu'ils eussent l'avantage du nombre, leurs adversaires avaient celui de la position. Excités par Omaiya, qui, la tête et la poitrine ensanglantées par de nombreuses blessures, les animait par son geste, son regard, son exemple, les défenseurs du palais étaient résolus à vendre chèrement leur vie, et le désespoir semblait leur prêter des forces surhumaines.

Le combat dura depuis midi jusqu'au coucher du soleil. La nuit venue, les assaillants bivouaquèrent dans la cour, et le lendemain matin ils recommencèrent l'attaque.

Que faisaient, pendant ce temps, les royalistes et tous ces amis de l'ordre, qui auraient dû voler, ce semble, au secours du gouverneur? Fidèles à leur devise: *chacun pour soi*, et subissant l'inévitable ascendant qu'exerce sur la faiblesse une résolution vigoureuse, ils attendaient, et, s'étant barricadés dans leurs hôtels, ils laissaient le gouverneur se tirer d'affaire comme il le pourrait. Ils lui voulaient du bien sans doute, tous leurs vœux étaient pour lui, mais risquer leur vie pour le sauver, leur dévoûment n'allait pas jusque-là.

Ils avaient fait quelque chose pourtant. Aussitôt que le tumulte avait commencé, ils avaient envoyé un courrier à Djad pour le prévenir du péril où se trou-

vaient son frère et le prince. Il est vrai que cela ne leur coûtait pas beaucoup, et il s'agissait de savoir, d'abord si Djad arriverait à temps, ensuite, s'il réussirait à dompter l'insurrection.

A peine informé de ce qui se passait à Séville, Djad s'était mis en route avec autant de cavaliers qu'il avait pu en rassembler à la hâte. Dans la matinée du 10 septembre, le combat ayant recommencé dans la cour du palais, il arrive du côté du midi. Un poste de renégats veut lui barrer le passage : il lui passe sur le corps. Il pénètre dans le faubourg où demeurait le Coraichite Abdallâh ibn-Achath. Ce royaliste lui apprend en peu de mots où les choses en sont. « Au galop et ventre à terre ! » crie le général. L'épée au poing, il fond sur la multitude. Les Sévillans soutiennent fermement le choc. Le cheval de Djad s'abat frappé à mort ; ses cavaliers reculent. Il tâche de les ramener à la charge, appelle chacun par son nom, les conjure de tenir ferme. Les plus vaillants se rallient, reviennent à la charge, et s'attaquent de préférence aux chefs. Le général lui-même se précipite sur un des plus braves Sévillans et le tue. Le désordre se met dans la multitude. On recule, on se heurte, on se presse. Les cavaliers redoublent de vigueur, et bientôt les Sévillans fuient de tous côtés.

Au comble de la joie, Djad s'élance dans le palais, serre son frère sur son cœur, et baise respectueusement la main du prince. « Dieu soit loué, s'écrie-t il,



j'ai pu vous sauver encore. — Il en était temps, lui répond son frère, une demi-heure plus tard et nous étions perdus. — Oui, ajoute le prince, tous nous n'attendions que la mort. Mais ne songeons à présent qu'à la vengeance! Que l'on punisse ces rebelles en mettant leurs maisons à sac; que l'on tire Ibn-Angelino et ses complices de la prison, que le bourreau leur coupe la tête, et que leurs biens soient confisqués! »

Pendant que ces infortunés marchaient à l'échafaud, Séville présentait un horrible spectacle. Altérés de la soif du carnage et avides de butin, les cavaliers de Djad massacraient les fuyards et pillaient leurs demeures. Heureusement pour les renégats, il existait entre eux et les clients omaiyades de Séville ce qu'on appelait une alliance de voisinage. En considération de cette alliance, ces clients demandèrent et obtinrent la grâce de leurs concitoyens, et peu de temps après, le sultan lui-même accorda une amnistie générale. Ce n'était qu'un répit; les renégats touchaient au moment de leur ruine entière.

Quand le prince Mohammed fut retourné à Cordoue avec Djad et ses troupes, des messagers d'Ibn-Hafçoun (qui était alors en paix avec le sultan) y arrivèrent pour demander la tête de Djad, puisque ce général avait fait périr Ibn-Ghâlib, l'allié de leur maître.

La puissance d'Ibn-Hafçoun et la crainte qu'il in-

spirait au sultan étaient alors si grandes, que Djad, bien qu'il n'eût fait que ce que son souverain lui avait ordonné, craignit non sans raison d'être sacrifié au chef des renégats. Ne voyant, pour se soustraire au péril qui le menaçait, d'autre moyen qu'une prompte fuite, il quitta la capitale nuitamment et secrètement, afin d'aller chercher un refuge auprès de son frère, le gouverneur de Séville. Il était accompagné de ses deux frères, Hâchim et Abd-al-ghâfir, de quelques-uns de ses amis, parmi lesquels se trouvaient deux Coraichites, de ses pages et de ses esclaves. Longeant le Guadalquivir qu'ils avaient à gauche, ces cavaliers arrivèrent, à la pointe du jour, près du château de Siete Filla. Ils demandèrent et obtinrent la permission de s'y arrêter quelques instants pour se reposer et se rafraîchir. Malheureusement pour eux, la bande du Berber Tamâchecca rôdait alors dans les alentours, et les frères d'Ibn-Ghâlib, qui servaient dans cette bande, avaient remarqué l'arrivée des cavaliers au château. Ils avaient reconnu Djad, et, brûlant du désir de venger sur lui le meurtre de leur frère, ils avertirent leur chef et lui dirent qu'il pourrait facilement s'emparer des montures que ces cavaliers avaient laissées en dehors du château. Tamâchecca et ses brigands se mirent aussitôt en route, et ils avaient déjà mis la main sur les chevaux, lorsque Djad et ses amis, attirés par les cris de leurs esclaves, fondirent sur eux l'épée

au poing. Loin de lâcher pied, les brigands se défendirent vigoureusement, et comme ils avaient la supériorité du nombre, ils tuèrent Djad, ses deux frères et un Coraichite.

Cet événement eut des suites funestes pour les Espagnols de Séville. C'était sur eux qu'Omaiya, dans l'impuissance où il était de punir les vrais coupables, voulait venger la mort de ses trois frères. Il les livra donc aux Khaldoun et aux Haddjâdj, qu'il avait déjà rappelés dans la ville, et auxquels il donna un plein pouvoir pour piller et exterminer les Espagnols, musulmans ou chrétiens, partout où ils les trouveraient, à Séville, à Carmona, dans les campagnes. Un horrible massacre commença alors. Dans leur aveugle fureur, les Yéménites égorgèrent les Espagnols par milliers. Les rues ruisselaient de sang. Ceux qui se jetèrent à la nage dans le Guadalquivir pour échapper au sabre, périrent presque tous dans les flots. Bien peu d'Espagnols survécurent à cette terrible catastrophe. Naguère opulents, ils étaient maintenant plongés dans la misère.

Les Yéménites gardèrent longtemps le souvenir de cette sanglante journée; chez eux, la rancune survécut à la ruine de leurs adversaires. Dans les manoirs seigneuriaux ou dans les villages de l'Axarafe et du Sened, les improvisateurs, aux veillées du soir, prenaient maintefois pour thème de leurs chants le sombre drame que nous venons de raconter, et alors les

Yéménites, le regard enflammé d'une haine sombre et farouche, ne se lassaient pas de prêter l'oreille à des vers tels que ceux-ci:

Le sabre au poing, nous avons exterminé ces fils d'esclaves. Vingt mille de leurs cadavres jonchaient le sol; les grosses ondes du fleuve en emportaient d'autres.

Leur nombre était prodigieux autrefois; — nous l'avons rendu minime.

Nous, fils de Cahtân, nous comptons parmi nos ancêtres les princes qui régnaient jadis dans le Yémen: eux, ces esclaves, ils n'ont que des esclaves pour aïeux.

Ces infâmes, ces chiens! Dans leur folle audace ils osaient venir braver les lions dans leur antre!:..

Nous nous sommes enrichis de leurs dépouilles, et nous les avons précipités dans les flammes éternelles, où ils sont allés rejoindre les Thémoudites [1].

1) C'était un peuple impie, qui ne voulait pas croire à un prophète que Dieu lui avait envoyé.

XIV.

Ce ne fut pas le sultan qui profita de la ruine des renégats de Séville, mais l'aristocratie arabe. Désormais les Khaldoun et les Haddjâdj étaient les maîtres de la province; le parti royaliste était trop faible et surtout trop lâche pour leur disputer le pouvoir, il ne le tenta même pas. Omaiya seul essaya encore de leur tenir tête. Il fit tout son possible pour semer la discorde entre le Berber Djonaid et Abdallâh ibn-Haddjâdj, qui avaient partagé Carmona entre eux; il tâcha de brouiller Coraib avec son propre parti et de le gagner par les promesses les plus brillantes; il prit même des mesures pour se débarrasser par un seul coup de tous ces turbulents Yéménites. Rien ne lui réussit. Il est vrai qu'il fit assassiner Abdallâh par Djonaid; mais au lieu d'y gagner, il y perdit, car après la mort d'Abdallâh, les Haddjâdj élurent pour leur chef son frère Ibrâhîm, un homme de grands talents, qui devint bien plus redoutable qu'Abdallâh ne l'avait été. Coraib, bien qu'il feignît de prêter l'oreille aux propositions qu'on lui faisait, était trop

rusé pour se laisser tromper, et le grand projet qu'Omaiya avait formé pour exterminer les Yéménites échoua complétement. Il avait ordonné à cet effet d'entourer d'une muraille cette partie de la ville qui comprenait le palais et la grande mosquée, et il avait annoncé que cette enceinte serait réservée exclusivement à la garnison. Les Arabes comprirent qu'un beau jour, quand ils entreraient dans la mosquée ou qu'ils en sortiraient, ils seraient égorgés par les satellites du gouverneur. Ils firent des remontrances. Omaiya n'en tint compte. Alors ils eurent recours à la force et empêchèrent les maçons de continuer leurs travaux. Omaiya comprima les séditieux et les contraignit à lui livrer des otages qui répondraient sur leur tête de la soumission de leurs parents. Il n'en fut pas plus avancé pour cela. Les Yéménites savaient que la peur d'attirer une terrible vendetta sur lui-même et sur sa famille l'empêcherait de faire périr ses otages, et un jour, la plupart des soldats étant sortis pour chercher des vivres, ils assaillirent le palais. Omaiya monta en toute hâte sur la plateforme avec le peu de soldats qui lui restaient, fit jeter des projectiles sur les assaillants, et fit placer les otages en évidence en menaçant de leur faire couper la tête. Les révoltés se moquèrent de lui. Ils lui dirent que, toutes les provinces ayant secoué le joug du sultan, il était tout naturel qu'ils ne voulussent pas que la leur restât en arrière. Nous sommes fort

traitables au reste, ajoutèrent-ils avec une amère ironie; nous nous engageons à être des sujets modèles aussitôt qu'une seule des provinces insurgées sera rentrée dans la sujétion.» Quant à Omaiya lui-même, il ne lui restait, disaient-ils, qu'un parti à prendre, celui de s'en aller; s'il pouvait se résoudre à le faire, ils ne lui feraient point de mal.

Malgré qu'il en eût, Omaiya plia aux circonstances son caractère orgueilleux et opiniâtre. Il promit de quitter la ville, à condition que les révoltés jureraient de ne pas attenter à sa vie. Alors Coraib, Ibrâhîm et trois autres chefs montèrent sur la terrasse de la porte orientale de la mosquée, et là chacun d'eux jura cinquante fois de ne faire aucun mal à Omaiya et de le conduire en un endroit où il serait en sûreté. Cela fait, Omaiya, qui, de la plate-forme où il se trouvait, avait pu les voir et les entendre, leur rendit leurs otages. Mais il ne se hâta pas de partir; honteux de sa faiblesse et croyant le péril passé, il tâcha au contraire de ressaisir le pouvoir. Les Arabes ne s'en aperçurent pas plutôt qu'ils recommencèrent les hostilités. Ne voulant pas céder pour la seconde fois, Omaiya prit une résolution désespérée. Il fit mourir ses femmes, couper les jarrets à ses chevaux et brûler tout ce qu'il possédait de précieux; puis il sortit du palais, se précipita sur ses ennemis, et combattit sans reculer jusqu'à ce qu'il succombât.

Désormais tout-puissants, mais jugeant que le moment de secouer tout à fait l'autorité du souverain n'était pas encore venu, les Yéménites lui écrivirent qu'ils avaient tué Omaiya parce qu'il avait manifesté l'intention de se révolter. Ne pouvant les punir, le sultan agréa leurs singulières explications et leur envoya un autre gouverneur. Ce pauvre homme ne fut qu'un mannequin dont Coraib et Ibrâhîm tenaient les fils. Il se laissait manier comme de la cire, et néanmoins ses tyrans le tourmentaient et le vexaient de toutes les manières. Leur lésine s'exerçait sur les moindres objets de sa dépense; à peine lui donnaient-ils sa ration de pain et de viande. Croyant bien à tort qu'il y gagnerait quelque chose, le sultan remplaça ce gouverneur par un autre, et envoya en même temps son oncle Hichâm à Séville. Mais il n'y envoya pas d'armée, et le pouvoir des Yéménites resta aussi illimité qu'il l'avait été jusque-là. Le gouverneur et Hichâm ne l'éprouvèrent que trop. Ce dernier avait un fils nommé Motarrif. Ce jeune débauché avait une intrigue avec une maîtresse de Mahdî. L'ayant appris, Mahdî guetta son rival pendant la nuit et le poignarda. Quand Hichâm eut reçu cette triste nouvelle, il attendit jusqu'au lever du soleil pour se rendre à l'endroit où gisait le cadavre de son fils, tant il craignait d'être poignardé lui-même s'il sortait de son palais pendant l'obscurité. Quant à punir le meurtrier, il n'en fut pas même question.

Quelque temps après, les Khaldoun interceptèrent une lettre que le gouverneur avait envoyée au sultan pour l'exciter à venger le meurtre de Motarrif et à mettre un terme à l'anarchie. Ils lui montrèrent cette lettre, l'accablèrent de reproches et de menaces, et, pour comble d'ignominie, ils le mirent aux arrêts pour quelques jours [1].

Telle était la situation de Séville dans l'année 891, la quatrième du règne d'Abdallâh. A cette époque presque tout le reste de l'Espagne musulmane s'était affranchi de la sujétion; chaque seigneur arabe, berber ou espagnol, s'était approprié sa part de l'héritage des Omaiyades. Celle des Arabes avait été la plus petite. Ils n'étaient puissants qu'à Séville; partout ailleurs ils avaient beaucoup de peine à se maintenir contre les deux autres races. Plusieurs d'entre eux, tels qu'Ibn-Attâf, seigneur de Mentesa, Ibn-Salîm, seigneur de Medina-Beni-Salîm dans le district de Sidona, Ibn-Waddhâh, seigneur de Lorca, et al-Ancar, gouverneur de Saragosse, n'exécutaient les ordres du sultan que quand cela leur convenait; mais ils n'avaient pas rompu ouvertement avec lui; ayant la conscience de leur faiblesse, ils s'étaient ménagé la possibilité d'une réconciliation.

Les Berbers, qui étaient retournés à leur gouvernement primitif, celui des chefs de tribu, étaient plus

1) Ibn-Haiyân, fol. 56 v. — 59 v.

puissants et plus intraitables. Mallâhî, un simple soldat, s'était emparé de la citadelle de Jaën. Dans le district d'Elvira les deux frères Khalîl et Saîd, qui appartenaient à une famille fort ancienne, possédaient deux châteaux. Les provinces qui portent à présent le nom d'Estramadure et d'Alentejo, étaient presque entièrement au pouvoir des Berbers. Les Beni-Ferânic régnaient sur la tribu de Nafza, établie aux environs de Truxillo [1]. Un autre Berber, Ibn-Tâkît, de la tribu de Maçmouda, qui s'était déjà soulevé dans l'Estramadure sous le règne de Mohammed, et qui s'était emparé de Mérida, d'où il avait chassé les Arabes et les Berbers de la tribu de Ketâma, était presque constamment en guerre contre Ibn-Merwân, le seigneur de Badajoz, auquel il ne pardonnait pas d'avoir aidé les troupes du sultan lorsqu'elles assiégeaient Mérida [2]. Mais la plus puissante famille parmi les Berbers était celle des Beni-Dhou-'n-noun. Mousâ en était le chef, un abominable pillard, un grand scélérat. Toujours debout et toujours à l'œuvre, il promenait partout l'épée et la torche. Ses trois fils lui ressemblaient par la vigueur physique et la brutalité des mœurs. C'étaient Yahyâ, le plus perfide et le plus cruel de sa race, Fath, le seigneur d'Uclès, et Motarrif, le seigneur d'Huete, qui était un peu moins

1) Voyez Ibn-Haiyân, fol. 17 r. et v., 99 r., 100 r.
2) Ibn-Khaldoun, fol. 10 r. et v.

méchant que ses frères. Chacun d'eux avait sa bande avec laquelle il pillait et massacrait partout.

Plus puissants encore que les Berbers, les renégats étaient aussi plus humains; plusieurs de leurs chefs étaient amis de l'ordre et de la civilisation; mais le caractère de cette civilisation était entièrement arabe; tout en combattant contre les conquérants, on reconnaissait cependant leur supériorité intellectuelle. Dans la province d'Ocsonoba (qu'on nomme aujourd'hui Algarve et qui est la plus méridionale du royaume de Portugal) régnait Becr, l'arrière-petit-fils d'un chrétien qui s'appelait Zadulpho. Son père Yahyâ s'était déclaré indépendant vers la fin du règne de Mohammed. D'abord il s'était rendu maître de Santa-Maria, ensuite de toute la province. Becr lui-même, qui résidait à Silves, déployait une pompe toute royale. Il avait un conseil, une chancellerie, des troupes nombreuses, bien armées et accoutumées à la discipline. On admirait les savantes fortifications de Santa-Maria, ses magnifiques portes de fer et sa superbe église [1], qui ne le cédait en réputation qu'à celle dite *du Corbeau*, un fameux pèlerinage [2]. Loin de considérer les voyageurs et les marchands comme sa proie, Becr avait au contraire prescrit à ses sujets de les

1) Voyez sur cette église, Cazwînî, t. II, p. 364.

2) L'église du Corbeau se trouvait sur le promontoire qui porte aujourd'hui le nom de cap Saint-Vincent. Voyez Edrisi, t. II, p. 22, et comparez *Esp. sagr.*, t. VIII, p. 187 et suiv.



protéger et de leur donner l'hospitalité. Ses ordres avaient été exécutés: dans la province d'Ocsonoba, disait-on, le voyageur trouve partout des amis, des parents. Fort des alliances qu'il avait contractées avec Ibn-Hafçoun, avec Ibn-Merwân de Badajoz et avec d'autres chefs de sa race, Becr était cependant pacifique. Le sultan lui ayant offert de le reconnaître comme gouverneur de la province, il avait accepté cette offre, qui au fond ne l'engageait à rien. Son voisin et son allié au nord était Abdalmélic ibn-abî-'l-Djawâd, qui comptait Béja et Mertola parmi ses villes principales. Plus à l'est, dans les montagnes de Priégo, régnait le vaillant Ibn-Mastana, l'allié le plus actif d'Ibn-Hafçoun. Ses nombreux châteaux, parmi lesquels se trouvait Carcaboulia (aujourd'hui Carabuey), passaient pour imprenables. Les seigneurs de la province de Jaën étaient tous alliés ou vassaux d'Ibn-Hafçoun. C'étaient Khair ibn-Châkir, le seigneur de Jodar, qui, peu de temps avant l'époque dont nous parlons, avait combattu Sauwâr, le chef des Arabes d'Elvira, et lui avait enlevé un grand nombre de châteaux; Saîd ibn-Hodhail, le seigneur de Monteléon; les Beni-Hâbil, quatre frères qui possédaient plusieurs forteresses telles que la Marguérite et San Estevan, et Ibn-Châlia, qui possédait entre autres châteaux, celui d'Ibn-Omar et celui de Cazlona. Ce dernier, qui avait amassé des richesses immenses, récompensait généreusement les poëtes et vivait somptueusement.

« Les palais de notre prince, disait le poète Obaidîs, son secrétaire, qui avait quitté la cour du sultan pour aller se mettre au service de ce seigneur [1], les palais de notre prince sont bâtis sur le modèle de ceux du paradis céleste et l'on y goûte toutes les délices. On y voit des salles qui ne reposent pas sur des piliers, des salles dont le marbre est bordé d'or. » Un autre chef, Daisam ibn-Ishâc, seigneur de Murcie, de Lorca et de presque toute la province de Todmîr, aimait aussi la poésie, et il disposait d'une armée dans laquelle on comptait cinq mille cavaliers [2]. Par sa générosité et sa douceur il s'était concilié l'amour de tous ses sujets [3].

Mais l'adversaire le plus redoutable du sultan était toujours Ibn-Hafçoun, et dans les deux dernières années il avait obtenu de grands avantages. Le sultan, il est vrai, s'était mis en marche, dans le printemps de 889, pour aller l'attaquer dans Bobastro. Chemin faisant il avait pris quelques bicoques et ravagé quelques champs de blé; mais cette promenade militaire, qui avait duré quarante jours, était demeurée sans résultat sérieux, et le sultan à peine de retour à Cordoue, Ibn-Hafçoun prit Estepa et Ossuna, et alors les habitants d'Ecija se hâtèrent de le reconnaître

1) Voyez Ibn-Haiyân, fol. 33 v.
2) Ibn-al-Coutîa, fol. 45 r.
3) Ibn-Haiyân, fol. 7 r. — 23 v.

pour leur souverain en le priant de venir dans leur ville avec ses troupes. «Ecija est une ville maudite où règnent l'iniquité et l'infamie, disait-on à Cordoue; les bons l'ont quittée et les méchants seuls y sont restés [1].» Effrayé des rapides succès de son adversaire, le sultan avait déjà fait marcher contre lui toutes les troupes dont il pouvait disposer, lorsqu'Ibn-Hafçoun, content des avantages qu'il avait remportés et croyant qu'il était bon de temporiser encore, lui proposa un accommodement. Il lui promit de le laisser en paix à la condition qu'il lui conférerait de nouveau le gouvernement du pays qu'il possédait. Trop heureux d'en être quitte à si bon marché, le sultan consentit à cette demande [2].

Mais Ibn-Hafçoun entendait la paix à sa manière. Peu de temps après l'avoir conclue, il attaqua le Berber-Bornos Abou-Harb, un des plus fidèles serviteurs du sultan, qui résidait dans une forteresse de la province d'Algéziras. Abou-Harb ayant été tué dans un combat, ses soldats capitulèrent et livrèrent leur forteresse au renégat.

Le sultan n'avait donc pas trop à se louer des dispositions pacifiques qu'affichait Ibn-Hafçoun; mais d'un autre côté, les plus fougueux parmi les partisans de ce dernier se plaignaient de ce qu'ils appelaient sa

1) *Tarîkh Ibn-Habîb*, p. 158.

2) Ibn-Haiyân, fol. 39 v. — 40 v.

faiblesse et son inaction. Ils n'y trouvaient pas leur compte; pour pouvoir subsister il leur fallait absolument des razzias et du butin. Aussi l'un d'entre eux, Ibn-Mastana, plutôt que de rester oisif, aima mieux encore conclure une alliance avec les Arabes de son voisinage, qui venaient de se fortifier dans Cala-Yahcib (Alcala la Real), et prendre part aux expéditions qu'ils faisaient pour piller les honnêtes gens qui ne s'étaient pas révoltés. Ceux-ci implorèrent le secours du sultan. Fort embarrassé, car il ne pouvait abandonner ses fidèles sujets à leur sort et cependant il n'avait pas assez de soldats à leur envoyer, Abdallâh prit le parti d'écrire à Ibn-Hafçoun pour le prier de vouloir bien se joindre avec ses troupes à celles qu'il enverrait contre Ibn-Mastana et ses alliés arabes. Ibn-Hafçoun, qui avait son plan, à lui, et qui était un peu inquiet de l'alliance qu'Ibn-Mastana venait de conclure avec les ennemis de sa race, accéda à la demande du sultan avec beaucoup plus d'empressement que celui-ci n'avait osé l'espérer; mais quand il se fut réuni au corps du général omaiyade Ibrâhîm ibn-Khamîr, il fit parvenir secrètement à Ibn-Mastana une lettre dans laquelle il lui reprochait son alliance avec les Arabes. «Toutefois, ajoutait-il, je compte sur vous comme sur un fidèle champion de la cause nationale. Pour le moment vous n'avez rien d'autre chose à faire que de persévérer dans la rébellion. Ne craignez rien; l'armée dans laquelle je

me trouve ne vous fera point de mal.» En s'attribuant ainsi une puissance illimitée sur l'armée, Ibn-Hafçoun n'exagérait rien. Il avait si bien éclipsé le général omaiyade, qu'il traitait les soldats du sultan comme il l'entendait; il les mettait aux arrêts sous différents prétextes; il leur ôtait leurs chevaux pour les donner à ses propres soldats, et quand Ibrâhîm ibn-Khamîr lui faisait des objections, il savait toujours les réfuter de la manière la plus plausible. Sa marche à travers le pays ennemi ne fut donc qu'une promenade militaire, comme il l'avait promis à Ibn-Mastana; mais il profita de l'occasion pour nouer des intelligences avec tous les Espagnols qui se trouvaient sur son passage, et pour aller secourir les habitants d'Elvira, qui venaient de perdre contre Sauwâr la bataille dite *de la ville.* Ainsi que nous l'avons déjà dit précédemment, il fut moins heureux qu'à l'ordinaire dans cette expédition; mais le léger échec qu'il venait de subir ne le découragea nullement. Fortifié par les alliances qu'il venait de conclure et s'étant aperçu peut-être que ses partisans s'impatientaient de ses temporisations et de sa conduite ambiguë, il crut que le moment de quitter le masque était venu, et, après avoir fait jeter en prison Ibrâhîm ibn-Khamîr et plusieurs autres officiers de l'armée omaiyade, il déclara au sultan qu'il avait rompu avec lui [1].

1) Ibn-Haiyân, fol. 68 r. — 69 v.

A peine eut-il fait cette déclaration qu'il trouva des alliés fort utiles dans les chrétiens de Cordoue. Ceux-ci n'étaient plus au temps où ils ne trouvaient, pour témoigner leur haine des conquérants et leur zèle religieux, d'autre moyen que celui de se livrer au martyre. Au milieu du bouleversement général, ils croyaient pouvoir contribuer, les armes à la main, à l'affranchissement de leur patrie. Ceux-là même qui, quelque temps auparavant, avaient été les instruments des Omaiyades, étaient à présent leurs ennemis les plus acharnés. De ce nombre était le comte Servando. Fils d'un serf de l'Eglise, il ne reculait auparavant devant aucune bassesse pour se rendre agréable au monarque. Sachant que pour arriver à ce but le meilleur moyen était de remplir le fisc, il écrasait d'impôts ses coreligionnaires, et les forçait ainsi à abjurer leur foi. Non content de tuer les vivants, dit un contemporain, il ne respectait pas même les morts, car afin d'augmenter la haine que les musulmans portaient aux chrétiens, il faisait exhumer les corps des martyrs de dessous les autels et les montrait aux ministres du sultan, en se plaignant de l'audace des fanatiques qui avaient osé donner une sépulture aussi honorable à des victimes de la justice musulmane. Dans ce temps-là les chrétiens le détestaient plus que qui que ce fût. Les prêtres épuisaient le vocabulaire pour y trouver des termes injurieux et les lui appliquer. Ils le nommaient insensé, insolent, orgueil-

leux, arrogant, avare, rapace, cruel, opiniâtre, présomptueux; ils disaient qu'il avait l'audace de s'opposer à la volonté de l'Eternel et qu'il était un fils du démon. Ils avaient d'excellentes raisons pour le haïr comme ils le faisaient. Servando ayant imposé toutes les églises de la capitale, celles-ci ne pouvaient plus salarier elles-mêmes leurs prêtres; elles devaient accepter comme tels les hommes peureux et rampants qu'il plaisait à Servando de leur donner et qui étaient payés par l'Etat. En outre, il était l'ennemi mortel des soi-disant martyrs et de leurs protecteurs, auxquels il tendait des piéges avec une adresse et une ruse vraiment diaboliques. Une fois il avait accusé l'abbé Samson et l'évêque de Cordoue, Valentius, d'avoir excité un de leurs disciples à blasphémer Mahomet, et à cette occasion il avait dit au sultan: «Que votre altesse fasse venir Valentius et Samson, et qu'on leur demande s'ils pensent que ce blasphémateur a dit la vérité. S'ils répondent que oui, ils devront être punis eux-mêmes comme blasphémateurs; si au contraire la crainte leur fait dire qu'il a menti, qu'alors votre altesse leur fasse donner des poignards et qu'elle leur ordonne de tuer cet homme. S'ils refusent de le faire, vous aurez obtenu la preuve que cet homme a été leur instrument. Qu'à mon tour on me donne alors une épée, et je les tuerai tous les trois [1].»

---

1) Samson, *Apologet.*, c. 5, 9.

Mais une vingtaine d'années s'étaient écoulées depuis qu'il avait parlé de cette manière. Les temps étaient bien changés depuis lors, et les hommes de la trempe de Servando changent avec eux. Doué d'une grande prévoyance, il s'était pris tout à coup d'une haine violente pour le sultan, qui tombait du trône, et d'une vive sympathie pour le chef du parti national, qui croyait y monter. Alors il se mit à caresser ses coreligionnaires qu'il avait persécutés autrefois, complota avec eux et fit tout son possible pour exciter une sédition. La cour découvrit quelque chose de ses projets et fit arrêter son frère; mais averti à temps, lui-même put encore se sauver avec ses autres complices. Une fois hors de la capitale, il était en sûreté, car le pouvoir du sultan ne s'étendait pas au delà. N'ayant donc plus rien à craindre, il forma le projet d'occuper l'importante forteresse de Polei (aujourd'hui Aguilar), à une journée au sud de Cordoue [1]. Comme elle n'était pas mieux gardée que les autres forteresses du sultan, il réussit dans son entreprise. Puis, s'étant installé dans Polei, il fit proposer une alliance à Ibn-Hafçoun. Celui-ci accepta joyeusement son offre, lui envoya quelques escadrons et lui recommanda de faire sans cesse des razzias dans la campagne de Cordoue. Nul n'aurait pu les diriger mieux que Servando, qui connaissait à

1) Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 316.

merveille toute cette contrée, et qui, les auteurs arabes en conviennent, était un chevalier intrépide. La nuit venue il sortait du château ; à la pointe du jour il y rentrait, et alors des moissons détruites, des villages incendiés, des cadavres qui gisaient sur le sol, indiquaient la route qu'il avait prise. Lui-même fut tué dans une rencontre ; mais ses compagnons poursuivirent l'œuvre sanglante qu'il avait commencée [1].

Ibn-Hafçoun, qui venait de prendre Baëna [2], était maintenant en possession des forteresses les plus importantes qui se trouvaient au sud du Guadalquivir. Presque toute l'Andalousie lui obéissait ; le sultan en était si bien convaincu qu'il ne décorait plus personne du vain titre de gouverneur d'Elvira ou de Jaën [3]. Fier de sa puissance actuelle, le chef des renégats voulut aussi la rendre durable. Cordoue, il s'en tenait convaincu, tomberait bientôt entre ses mains, et alors il serait le maître de l'Espagne ; mais il sentait que s'il restait ce qu'il avait été jusque-là, il aurait encore à lutter contre les Arabes, qui bien certainement ne se soumettraient pas à son autorité s'il se présentait à eux sous le titre de chef des Espagnols. Obtenir un autre titre du calife de Bagdad, être nom-

1) Ibn-Haiyân, fol. 70 r., 77 v.
2) Ibn-Haiyân, fol. 69 v.
3) Ibn-Haiyân, fol. 71 r.

mé par lui gouverneur de l'Espagne, telle était son ambition, tel était son projet. Son propre pouvoir n'en souffrirait aucunement; les califes n'exerçaient plus qu'une autorité nominale sur les provinces éloignées du centre de leur empire; et si le calife consentait à lui envoyer un diplôme de gouverneur, il pouvait espérer que les Arabes ne refuseraient plus de lui obéir, car alors il ne serait plus pour eux un Espagnol, mais le représentant d'une dynastie qu'ils respectaient comme la première de toutes.

Son projet arrêté, il ouvrit une négociation avec Ibn-Aghlab, le gouverneur de l'Afrique pour le calife de Bagdad, et, pour le gagner, il lui fit offrir en même temps des présents magnifiques. Ibn-Aghlab reçut fort bien ses ouvertures, lui envoya à son tour des présents, l'encouragea à persister dans son projet, et lui promit de faire en sorte que le calife lui envoyât le diplôme qu'il sollicitait [1].

Attendant donc le moment où il arborerait le drapeau abbâside, Ibn-Hafçoun se rapprocha de Cordoue et établit son quartier général à Ecija [2]. De là il se rendait de temps en temps à Polei pour presser l'achèvement des fortifications qu'il avait ordonné d'y faire et qui devaient le rendre inexpugnable, pour amener des renforts aux soldats de la garnison, pour stimu-

1) Ibn-Haiyân, fol. 71 r.
2) Ibn-Haiyân, fol. 78 r.

ler leur courage s'il en était besoin [1]. Encore quelques mois, quelques jours peut-être, et il entrerait en vainqueur dans la capitale.

Elle était en proie à une morne tristesse. Sans être assiégée encore, elle souffrait déjà tous les maux d'un siége. «Cordoue, disent les historiens arabes, était dans la position d'une ville frontière qui est exposée à tout instant aux attaques de l'ennemi.» A différentes reprises, les habitants furent réveillés en sursaut, au milieu de la nuit, par les cris de détresse que poussaient les malheureux paysans de l'autre côté de la rivière, alors que les cavaliers de Polei leur mettaient le sabre sur la gorge [2]. Une fois un de ces cavaliers poussa l'audace jusqu'à s'avancer sur le pont, et alors il lança son javelot contre la statue qui se trouvait au-dessus de la porte [3]. «L'Etat est menacé d'une entière dissolution, écrivait un contemporain; les calamités se succèdent sans relâche; l'on vole et l'on pille; nos femmes et nos enfants sont traînés en esclavage [4].» Tout le monde se plaignait de l'inaction du sultan, de sa faiblesse et de sa lâcheté [5]. Les

---

1) Ibn-Haiyân, fol. 70 r. et v., 77 v.

2) Ibn-Haiyân, fol. 70 r., 71 r., 77 v.

3) *Akhbâr madjmoua*, fol. 111 v.

4) *Tarîkh Ibn-Habîb*, p. 157. Ce livre a été composé à cette époque par un disciple d'Ibn-Habîb, nommé Ibn-abî-'r-ricâ. Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 32, 33.

5) Ibn-Haiyân, fol. 77 v.

soldats murmuraient parce qu'on ne les payait pas. Les provinces ayant cessé d'envoyer leurs contributions, le trésor était tout à fait à sec. Le sultan avait bien fait des emprunts, mais il employait le peu d'argent qu'il avait ramassé de cette manière à payer les Arabes dans les provinces qui tenaient encore pour lui [1]. Les marchés déserts n'attestaient que trop l'anéantissement du commerce. Le pain était devenu d'un prix exorbitant [2]. Personne ne croyait plus à l'avenir; le découragement s'était glissé dans tous les cœurs. «Bientôt, écrivait le contemporain que nous avons déjà cité, bientôt le vilain sera puissant, et le noble rampera dans l'abjection!» On se rappelait avec effroi que les Omaiyades avaient perdu leur palladium, le drapeau d'Abdérame Ier. Les faquis, qui regardaient toutes les calamités publiques comme un châtiment de Dieu et qui appelaient Ibn-Hafçoun le fléau de la colère céleste [3], troublaient la ville de leurs prédictions lamentables. «Malheur à toi, ô Cordoue, disaient-ils, malheur à toi, vile courtisane, cloaque d'impureté et de dissolution, demeure de calamités et d'angoisses, à toi qui n'as point d'amis, point d'alliés! Lorsque le capitaine au grand nez et à la physionomie sinistre, lui dont l'avant-

1) *Akhbâr madjmoua*, fol. 111 v.; cf. Nowairî, p. 466.
2) *Tarîkh Ibn-Habîb.*
3) Voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 117.

garde se compose de musulmans et l'arrière-garde de polythéistes [1], arrivera devant tes portes, alors ta funeste destinée s'accomplira. Tes habitants iront chercher un asile dans Carmona, mais ce sera un asile maudit [2]!» Dans les chaires on fulminait contre l'hôtel de l'iniquité, comme on appelait le palais; on y annonçait avec une grande précision le temps où Cordoue tomberait au pouvoir des mécréants. «Infâme Cordoue, disait un prédicateur, Allâh t'a prise en haine depuis que tu es devenue le rendez-vous des étrangers, des malfaiteurs et des prostituées; il te fera éprouver sa terrible colère!... Vous voyez, mes auditeurs, que la guerre civile ravage toute l'Andalousie. Songez donc à autre chose qu'aux vanités mondaines!... Le coup mortel viendra de ce côté-là où vous voyez les deux montagnes, la montagne brune et la montagne noire.... Le commencement sera dans le mois suivant, celui de Ramadhân; puis il y aura encore un mois, puis encore un autre, et alors il y aura une grande catastrophe sur la grande place de l'hôtel de l'iniquité. Gardez bien alors vos femmes et vos enfants, ô habitants de Cordoue! Faites en sorte que personne de ceux qui vous sont chers ne se trouve dans le voisinage de la place de l'hôtel de l'iniquité ou dans celui de la grande mosquée, car ce

1) On sait que les musulmans appellent ainsi les chrétiens.
2) *Tarîkh Ibn-Habîb*, p. 158.

jour-là on n'épargnera ni les enfants ni les femmes. Cette catastrophe aura lieu un vendredi, entre midi et quatre heures, et elle durera jusqu'au coucher du soleil. L'endroit le plus sûr sera alors la colline d'Abou-Abda, là où se trouvait autrefois l'église [1]....»

Le sultan était peut-être le plus découragé de tous. Son trône, ce trône si ardemment convoité et qu'il ne devait qu'à un fratricide, était devenu pour lui un lit d'épines. Il était à bout de moyens. Il avait essayé d'une politique qu'il croyait sensée et habile, et il y avait échoué. Que ferait-il maintenant? Reviendrait-il à la vigoureuse politique de son frère? L'eût-il voulu, il ne le pouvait plus; il n'avait point d'argent, point d'armée. D'ailleurs la guerre lui répugnait. Abdallâh était un prince casanier et dévot, qui faisait une assez piètre figure dans un camp ou sur un champ de bataille. Force lui fut donc de persévérer dans la politique de la paix, au risque d'être trompé de nouveau par le rusé renégat qui l'avait déjà trompé tant de fois. Mais Ibn-Hafçoun, sûr de la victoire, ne voulait plus d'accommodements. En vain Abdallâh le suppliait-il de lui accorder la paix; en vain lui offrait-il les conditions les plus avantageuses:

---

1) *Tarîkh Ibn-Habîb*, p. 159, 160. Les dernières paroles signifient évidemment que les chrétiens d'Ibn-Hafçoun respecteraient trop l'endroit où se trouvait autrefois leur église pour oser y commettre des meurtres.

Ibn-Hafçoun repoussait toutes ses offres avec dédain [1]. Chaque fois qu'il avait essuyé un refus, le sultan, n'espérant plus rien des hommes, se tournait vers Dieu [2], s'enfermait dans son cabinet avec un ermite [3], ou composait de tristes vers tels que ceux-ci:

Toutes les choses de ce monde sont transitoires; rien ici-bas n'est durable. Hâte-toi donc, pécheur, de dire adieu à toutes les vanités mondaines et convertis-toi. Sous peu tu seras dans le cercueil et la terre humide sera jetée sur ton visage naguère si beau. Applique-toi uniquement à tes devoirs religieux, adonne-toi à la dévotion, et tâche de te rendre propice le maître des cieux! [4]

Une fois cependant il reprit courage: ce fut vers la fin de l'année 890, lorsqu'on lui vint offrir, de la part d'Ibn-Hafçoun, la tête de Khair ibn-Châkir, le seigneur de Jodar. Il voyait dans cet acte un rayon d'espoir; il se figurait que son terrible adversaire allait enfin lui concéder la paix qu'il sollicitait depuis si longtemps; la tête de Khair était pour lui le gage d'une réconciliation prochaine; Ibn-Hafçoun, pensait-il, lui montrait de la reconnaissance pour les conseils qu'il lui avait donnés, car lui-même l'avait averti que Khair jouait double jeu et qu'il reconnaissait, à côté d'Ibn-

1) Ibn-Haiyân, fol. 70 r.

2) *Akhbâr madjmoua*, fol. 111 v.

3) Voyez sur le respect qu'Abdallâh avait pour les ermites, Khochanî, p. 322.

4) Ibn-Adhârî, t. II, p. 160.

Hafçoun, un autre souverain, Daisam, le prince de Todmîr. Extrêmement jaloux de son autorité, Ibn-Hafçoun avait fait prompte et terrible justice. Khair lui ayant demandé un renfort, il le lui avait envoyé, mais en même temps il avait donné à son lieutenant, qui s'appelait el Royol en espagnol et al-Obaimir en arabe (*le petit rougeaud*), l'ordre secret de couper la tête au traître [1]. Au reste Ibn-Hafçoun tira bientôt le sultan de son illusion. Loin de négocier, il alla assiéger les forteresses de la province de Cabra qui tenaient encore pour le sultan [2].

La situation ne pouvait empirer. Abdallâh comprit enfin qu'il fallait risquer le tout pour le tout. Il annonça à ses vizirs qu'il avait résolu d'aller attaquer l'ennemi. Les vizirs stupéfaits lui représentèrent les périls auxquels il allait s'exposer. « Les troupes d'Ibn-Hafçoun, lui disaient-ils, sont bien plus nombreuses que les nôtres, et nous aurons affaire à des ennemis qui ne donnent point de quartier. » Il n'en persista pas moins dans son projet [3], et certes, pour peu qu'il eût le sentiment de sa naissance et de sa dignité, il devait préférer à sa honte actuelle une mort honorable sur le champ de bataille.

1) Ibn-Haiyân, fol. 18 v., 70 v.
2) Ibn-Haiyân, fol. 70 v., 71 r.
3) Ibn-Haiyân, fol. 71 v.

XV[1].

Ibn-Hafçoun apprit avec un mélange de joie et d'étonnement, la résolution hardie que le sultan avait prise. «Nous le tenons, le troupeau de bœufs! dit-il en espagnol à Ibn-Mastana. Qu'il vienne, ce sultan! Je donne cinq cents ducats à celui qui viendra m'annoncer qu'il s'est mis en marche!» Peu de temps après, il reçut à Ecija la nouvelle que la grande tente du sultan venait d'être transportée dans la plaine de Secunda. Aussitôt il forme le projet d'aller l'incendier. Ce coup de main, s'il réussissait, allait couvrir le sultan de ridicule. Accompagné de quelques escadrons, Ibn-Hafçoun arrive dans la plaine de Secunda au commencement de la nuit. Soudain il fond sur les esclaves et les archers qui étaient de garde auprès du pavillon; mais bien qu'en petit nombre, ceux-ci se défendent bravement, et, attirés par leurs cris, les soldats se précipitent hors de la ville pour leur venir en aide. Comme il ne s'agissait au fond que de jouer

1) Ibn-Haiyân, fol. 71 v. — 80 r.

un tour au sultan, Ibn-Hafçoun ne vit pas plutôt que l'entreprise allait finir mal, qu'il ordonna à ses cavaliers de tourner bride et de se retirer au galop sur Polei. Les cavaliers du sultan les poursuivirent et en tuèrent quelques-uns.

Tout insignifiante qu'elle était, cette rencontre nocturne prit aux yeux des Cordouans des proportions gigantesques. Quand à la pointe du jour toute la population de la capitale alla au devant des cavaliers du sultan, qui revenaient de leur poursuite avec quelques chevaux qu'ils avaient saisis et quelques têtes qu'ils avaient coupées, elle ne se lassa pas d'admirer ces trophées, et l'on se racontait, avec joie et avec orgueil, qu'en fuyant Ibn-Hafçoun s'était égaré de la grande route, et qu'en arrivant à Polei, il n'avait avec lui qu'un seul cavalier.

Bientôt, cependant, un combat plus sérieux allait se livrer, et comme on savait qu'on se battrait un contre deux, on n'était nullement rassuré sur son issue. Dans l'armée du sultan on ne comptait que quatorze mille hommes, dont quatre mille seulement étaient des troupes régulières; Ibn-Hafçoun, au contraire, avait trente mille hommes. Cependant le sultan donna l'ordre de se mettre en marche et de prendre la route de Polei.

Le jeudi 15 avril de l'année 891, l'armée arriva auprès de la petite rivière qui coule à une demi-lieue du château, et selon l'usage, on convint des deux

côtés, que le combat aurait lieu le lendemain.

Ce jour-là, qui était pour les chrétiens le vendredi de la semaine sainte [1], l'armée du sultan se mit en marche à la pointe du jour, tandis qu'Ibn-Hafçoun rangeait ses soldats en bataille au pied de la colline sur laquelle le château était assis. Ils étaient remplis d'enthousiasme, et dans leur ivresse guerrière, ils se croyaient sûrs de la victoire. Il en était autrement du côté d'Abdallâh. Son armée était sa dernière ressource; elle portait avec elle toute la fortune des Omaiyades; si elle venait à s'abîmer dans un grand désastre, tout serait perdu. Pour comble de malheur, elle était mal commandée, et peu s'en fallut que le général en chef, Abdalmélic ibn-Omaiya, ne la livrât à l'ennemi par une manœuvre maladroite. Il l'avait déjà conduite en avant, lorsque, désapprouvant la position qu'il avait prise, il lui ordonna de rétrograder jusqu'à une montagne qui se trouvait au nord de la forteresse. Cet ordre s'exécutait, lorsque le général de l'avant-garde —un brave client omaiyade, nommé Obaidallâh, de la famille des Beni-Abî-Abda — vole vers le sultan en criant: «Mon Dieu, mon Dieu, aie pitié de nous! Où vous conduit-on, émir? Nous étions en face de l'ennemi; devons-nous maintenant lui tourner le dos? Mais alors il croira que nous avons peur, et il viendra nous tailler en pièces!» Il

1) Voyez la note C, à la fin de ce volume.

disait vrai : Ibn-Hafçoun s'était aperçu de la faute de son adversaire, et il s'apprêtait à en profiter. Aussi le sultan ne contesta nullement la justesse de l'observation d'Obaidallâh, mais il lui demanda ce qu'il y avait à faire. « Marcher en avant, répondit le général, attaquer l'ennemi avec vigueur, et qu'alors la volonté de Dieu s'accomplisse! — Fais comme tu voudras, » répliqua le sultan.

Sans perdre un instant, Obaidallâh retourna aussitôt auprès de sa division et lui ordonna de fondre sur l'ennemi. Les troupes s'ébranlèrent; mais elles désespéraient presque du succès. « Que pensez-vous de l'issue de cette bataille? demanda un officier au théologien Abou-Merwân, un fils du célèbre Yahyâ ibn-Yahyâ et renommé lui-même par son savoir et sa piété au point qu'on l'appelait *le chaikh des musulmans*. — Que vous dirai-je, mon cousin? répliqua le docteur; je ne puis vous donner pour réponse que ces paroles du Tout-Puissant: — Si Dieu vient à votre secours, qui est-ce qui pourra vous vaincre? S'il vous abandonne, qui est-ce qui pourra vous secourir [1]? » Le reste de l'armée n'était pas plus rassuré que l'avant-garde. Les soldats avaient reçu l'ordre de déposer leur bagage, de dresser les tentes et de se ranger en bataille; mais au moment où ils étaient occupés à tendre un dais pour le sultan, un pieu,

1) Texte du Coran, Sour. III, vs. 154.

destiné à le soutenir, se rompit, de sorte que le dais tomba par terre. «Mauvais signe!» murmura-t-on de tous côtés. «Rassurez-vous, dit alors un officier supérieur; ceci n'annonce rien de fâcheux; la même chose est arrivée au moment où une autre bataille allait se livrer, et pourtant on a remporté alors une victoire éclatante.» En parlant ainsi, il redressa le dais avec un pieu qu'il avait pris dans les bagages.

A l'avant-garde aussi, où le combat avait déjà commencé, il fallait que les officiers et les docteurs de la religion effaçassent l'effet produit par plusieurs mauvais présages. Doués d'une heureuse mémoire, et peut-être d'une fertile imagination, ils ne se lassaient pas de citer des précédents chaque fois qu'il en était besoin. Au premier rang combattait Rahîcî, un brave guerrier vieilli sous le casque et la cuirasse, et en même temps un poète fort distingué. Chaque fois qu'il frappait de la lance ou de l'épée, il improvisait des vers. Tout à coup il tombe blessé à mort. «Fâcheux présage, crient les soldats consternés; le premier qui tombe est un des nôtres! — Non, répondent les docteurs, c'est au contraire un présage très-heureux, car dans la bataille du Guadacelete, où nous avons battu les Tolédans, le premier qui tomba fut aussi un des nôtres.»

Bientôt le combat devint général sur toute la ligne. Ce fut un tapage effroyable: au bruit des fanfares se mêlait la voix des docteurs musulmans et des prêtres

chrétiens, qui récitaient des prières ou des passages du Coran et de la Bible. Contre toute attente, les royalistes de l'aile gauche obtinrent de plus en plus l'avantage sur l'aile droite d'Ibn-Hafçoun. Après l'avoir fait reculer, ils coupaient des têtes l'un à l'envi de l'autre, et ils les apportaient au sultan qui avait promis une récompense à chaque soldat qui lui en présenterait une. Lui-même ne prenait pas de part au combat. Assis sous son dais, il regardait les autres se battre pour lui, et avec son hypocrisie ordinaire, il récitait des vers tels que ceux-ci:

Que d'autres mettent leur confiance dans le grand nombre de leurs soldats, dans leurs machines de guerre, dans leur courage : je ne mets la mienne qu'en Dieu, l'unique, l'éternel!

L'aile droite des Andalous ayant été mise en pleine déroute, toute l'armée royaliste se jeta sur l'aile gauche. Ibn-Hafçoun y commandait en personne; mais malgré ses efforts et quoique, selon sa coutume, il fit preuve d'un grand courage, il ne réussit pas à retenir ses soldats à leur poste. Plus ardents que fermes, aussi prompts à se décourager qu'à s'enflammer, ils désespérèrent trop tôt de l'événement, et, cédant le champ de bataille, ils tournèrent le dos à l'ennemi. Les uns prirent la fuite dans la direction d'Ecija, poursuivis par les cavaliers royalistes qui les sabraient par centaines; les autres, parmi lesquels se trouvait Ibn-Hafçoun lui-même, allèrent chercher un

refuge dans le château; mais comme la porte était encombrée par les fuyards de l'aile droite, les nouveaux venus tâchèrent en vain de se frayer un passage, et pour sauver leur chef, les soldats postés sur les remparts durent le prendre à bras-le-corps, et, le tenant ainsi, l'enlever de son cheval; après quoi ils le portèrent dans l'enceinte.

Pendant que la foule se pressait encore à la porte du château, les soldats du sultan pillaient le camp ennemi. Remplis d'une joie d'autant plus grande qu'elle était inattendue, ils s'amusaient à lancer des sarcasmes contre leurs adversaires, tous chrétiens à leurs yeux, qui venaient de perdre une bataille aussi importante justement l'avant-veille de Pâques. «Le jeu était bien amusant, dit un soldat; quelle belle fête pour eux! La plupart ne verront pas le jour de Pâques, et c'est vraiment dommage! — Fête magnifique en vérité, répliqua un autre, avec force victimes; toute fête religieuse doit en avoir. — Voyez donc à quoi sert un bon coup d'épée, ajouta un troisième interlocuteur; à la communion ils avaient bu à tire-larigot, et si nous ne les avions pas dégrisés, ils seraient encore ivres à l'heure qu'il est! — Savez-vous bien, observa un quatrième qui avait quelque teinture d'histoire, savez-vous bien que cette bataille ressemble exactement à celle de la Prairie de Râhit? C'était aussi un vendredi qui tombait un jour de fête, et notre victoire n'est pas moins éclatante que celle que

les Omaiyades ont remportée alors. Voyez donc ces pourceaux, comme ils gisent démembrés au pied de la colline! Vraiment, je plains le sol qui est condamné à porter leurs cadavres; s'il pouvait s'en plaindre, il n'y manquerait pas.» — Plus tard, le poète de la cour, Ibn-Abd-rabbihi, reproduisit ces grossières et brutales plaisanteries, ces mots de corps de garde, dans un long poème, où le mauvais goût et les jeux de mots tiennent une large place, mais qui a du moins le mérite d'exprimer vigoureusement la haine et le mépris que les royalistes avaient pour les Andalous.

Les soldats du sultan allaient se réjouir encore davantage. Ibn-Hafçoun voulait rester dans le château et y soutenir un siége; mais les soldats d'Ecija lui déclarèrent que leur devoir les rappelait dans leur ville, qui, selon toute apparence, allait être assiégée par le sultan. Ibn-Hafçoun s'opposa énergiquement à leur départ; il voulut même les retenir de force dans le château; mais ils percèrent la muraille du côté du nord et s'enfuirent vers leur ville natale. Abandonnés ainsi à eux-mêmes, les autres soldats prétendirent qu'ils n'étaient plus en nombre pour défendre le château, et que par conséquent il fallait l'évacuer. Après une longue résistance, Ibn-Hafçoun céda enfin à leur désir. Au milieu de la nuit on sortit donc de la forteresse; mais ce ne fut pas une retraite, ce fut une fuite précipitée, un sauve qui peut général. Au mi-

lieu du désordre effroyable et de l'obscurité, Ibn-Hafçoun lui-même chercha longtemps avant de trouver une monture; à la fin il mit la main sur une misérable haridelle qui appartenait à un soldat chrétien, et, l'ayant enfourchée, il ne cessait de piquer des deux, en tâchant de faire prendre le galop à cette détestable monture qui, depuis de longues années, avait pris l'habitude de ne marcher que pas à pas. Il fallait se hâter, en effet. S'étant aperçus de la fuite des ennemis, les royalistes s'étaient mis à leur poursuite. «Eh bien, dit alors Ibn-Mastana qui galopait à côté d'Ibn-Hafçoun, et qui, malgré la gravité du péril, conservait une parfaite gaîté, une véritable insouciance d'Andalous; eh bien, mon camarade, tu avais promis cinq cents ducats à celui qui viendrait t'annoncer que le sultan s'était mis en campagne. Il me paraît que le bon Dieu t'a rendu cette somme avec usure. Ce n'est pourtant pas chose si aisée que de vaincre les Omaiyades; qu'en penses-tu? — Ce que j'en pense? lui répondit Ibn-Hafçoun, qui, la rage dans le cœur, n'était pas en humeur de plaisanter; je pense que nous devons imputer le malheur qui nous frappe à ta lâcheté et à la lâcheté de ceux qui te ressemblent. Vous n'êtes pas des hommes, vous autres!»

A la pointe du jour, Ibn-Hafçoun arriva lui cinquième à la ville d'Archidona; mais il ne s'y arrêta qu'un moment, et ayant ordonné aux habitants de se rendre à Bobastro le plus tôt possible, il continua

son chemin vers cette forteresse.

De son côté, le sultan, après avoir pris possession du château de Polei, où il trouva quantité d'argent, de provisions et de machines de guerre, se fit donner le registre où les noms de tous ses sujets musulmans étaient inscrits. Ensuite il se fit amener les prisonniers et leur annonça que tous ceux qui étaient inscrits comme musulmans auraient la vie sauve, pourvu qu'ils jurassent qu'ils l'étaient encore ; quant aux chrétiens, ils devraient périr tous par le glaive du bourreau, à moins qu'ils n'embrassassent l'islamisme. Tous les chrétiens, au nombre de mille environ, aimèrent mieux mourir que d'abjurer leur foi. Un seul d'entre eux faiblit au moment même où le bourreau allait le frapper, et sauva sa vie en prononçant la profession de foi musulmane. Tous les autres subirent la mort avec un véritable héroïsme, et peut-être jugera-t-on que ces obscurs soldats ont bien plus de droit au titre de martyr, que les fanatiques de Cordoue, qui, quarante ans auparavant, en avaient été décorés.

Ayant laissé une garnison suffisante dans le château de Polei, le sultan alla mettre le siége devant Ecija. Comme cette ville avait une garnison fort considérable, grâce au grand nombre de fuyards qui y avaient cherché un asile, elle fit une résistance opiniâtre. Malheureusement elle ne renfermait pas assez de provisions pour nourrir tous ses défenseurs. Au

bout de quelques semaines, la disette se fit sentir, et comme elle s'aggravait de jour en jour, il fallait bien songer à capituler. Les Andalous entrèrent donc en pourparlers; mais le sultan exigeait qu'ils se rendissent à discrétion. Ils s'y refusèrent, quoique la famine exerçât dans la ville des ravages terribles, de sorte que les habitants, réduits au désespoir, montraient, du haut des remparts, leurs femmes et leurs enfants affamés aux assiégeants, en implorant à grands cris leur pitié. A la fin le sultan se laissa fléchir. Il accorda aux assiégés une amnistie générale; puis, quand il eut reçu d'eux des otages et qu'il leur eut donné un gouverneur, il prit la route de Bobastro et posa son camp dans le voisinage de cette forteresse.

Mais dans Bobastro et sur un terrain dont il connaissait chaque monticule, chaque vallon, chaque défilé, Ibn-Hafçoun était réellement invincible. Les soldats cordouans ne le savaient que trop. Aussi commencèrent-ils bientôt à murmurer. Ils disaient que la campagne avait déjà été assez longue; qu'ils ne voulaient pas user le peu de forces qui leur restaient, dans une opération sans issue, et que leurs adversaires sortiraient plutôt agrandis que diminués d'une lutte dans laquelle leur supériorité dès qu'il s'agissait de se tenir sur la défensive aurait été une fois de plus démontrée. Forcé de céder à leur volonté, le sultan donna l'ordre que l'on se retirât en se dirigeant sur Archidona. Avant d'y

arriver, les Cordouans eurent à passer un défilé très-étroit, où ils furent attaqués par Ibn-Hafçoun; mais grâce aux talents et à la valeur d'Obaidallâh, ils se tirèrent avec honneur de cette rencontre. Etant allé ensuite à Elvira, dont les habitants lui donnèrent des otages, le sultan reconduisit son armée à Cordoue.



XVI.

La victoire remportée près de Polei avait sauvé le sultan au moment même où il semblait perdu. Polei, Ecija et Archidona, ces avant-postes du parti national, étaient prises; Elvira était rentrée dans l'obéissance; Jaën, d'où Ibn-Hafçoun avait retiré ses troupes, avait suivi l'exemple d'Elvira [1]. C'étaient à coup sûr de beaux succès; ils firent une grande impression sur l'opinion publique, d'autant plus que celle-ci n'avait nullement prévu de tels résultats. Ibn-Hafçoun avait perdu beaucoup de son prestige, lui-même ne s'en apercevait que trop. Ses ambassadeurs auprès d'Ibn-Aghlab, naguère accablés de caresses, furent désormais reçus avec froideur. On leur disait qu'on avait soi-même des révoltes à dompter et que par conséquent on n'avait pas le loisir de se mêler aux affaires de l'Espagne [2]. Naturellement on ne se souciait pas en Afrique d'appuyer un prétendant qui se

1) Ibn-Haiyân, fol. 77 v.
2) Nowairî, p. 466; Ibn-Khaldoun, fol. 11 r.

laissait battre, et il n'y fut plus question de le faire nommer gouverneur de l'Espagne par le calife de Bagdad. Le sultan, au contraire, s'était réhabilité dans l'esprit de bien des gens. Les citoyens paisibles, qui, las du désordre et de l'anarchie, voyaient dans le rétablissement du pouvoir royal le seul moyen de salut, prenaient une attitude plus ferme et plus décidée. Mais si l'on aurait tort de méconnaître les avantages que le sultan avait obtenus, il ne faut pas se les exagérer cependant. La puissance d'Ibn-Hafçoun avait sans doute subi un rude échec, mais elle était loin d'être anéantie. Aussi ne désespérait-il nullement de la rétablir. Pour le moment il avait besoin de la paix, et il la demanda. Le sultan se déclara prêt à la lui accorder, pourvu qu'il lui donnât un de ses fils comme otage. Ibn-Hafçoun promit de le faire; mais comme il avait l'intention de recommencer les hostilités aussitôt que cela lui conviendrait, il trompa le sultan en lui faisant remettre, non pas un de ses propres fils, mais celui d'un de ses trésoriers qu'il avait adopté. Sa fraude ne fut pas découverte tout d'abord; mais dans la suite on conçut des soupçons, on s'informa, et, la vérité ayant été dévoilée, le sultan lui reprocha sa mauvaise foi et exigea un otage qui fût vraiment son fils; puis, comme Ibn-Hafçoun ne voulait pas satisfaire à cette demande, la guerre recommença [1].

1) Ibn-Haiyân, fol. 82 r. et v.

Le chef andalous regagna avec une surprenante rapidité le terrain qu'il avait perdu. Sachant qu'il pouvait compter sur les habitants d'Archidona, il envoya dans cette ville des hommes à sa dévotion, qui firent si bien que la population s'insurgea. Les deux employés auxquels le sultan avait confié le gouvernement de la ville, furent arrêtés pendant la nuit et livrés à Ibn-Hafçoun au moment où celui-ci entrait dans la ville avec ses troupes (892). Bientôt après, des députés d'Elvira vinrent lui annoncer que leur ville avait aussi secoué le joug, et qu'on y comptait sur son concours. Il s'y rendit et installa une garnison dans la citadelle. Mais le parti royaliste, qui était fort nombreux à Elvira, ne se tint pas pour battu. Secondé par le gouverneur d'Ubeda, il prit les armes, chassa les soldats d'Ibn-Hafçoun, élut un conseil municipal, et introduisit dans la ville le gouverneur que le sultan lui avait donné. Les partisans de l'indépendance, intimidés par le voisinage de l'armée du sultan, qui assiégeait alors Carabuey, une des forteresses d'Ibn-Mastana, ne s'étaient pas opposés à cette révolution; mais aussitôt que l'armée fut retournée à Cordoue, ils relevèrent la tête, et, s'étant mis en rapport avec Ibn-Hafçoun à l'insu du conseil, ils profitèrent de l'obscurité de la nuit pour faire entrer quelques-uns de ses soldats dans la citadelle. Bientôt après, Ibn-Hafçoun, averti du succès de l'entreprise par des fanaux que ses partisans avaient allumés, y

entra aussi avec le gros de ses troupes, tandis que les royalistes, soudainement réveillés par les cris d'allégresse que poussaient leurs adversaires, étaient frappés de stupeur au point qu'ils ne songèrent pas même à résister. Ils furent punis sévèrement: tous leurs biens furent confisqués. Le gouverneur nommé par le sultan eut la tête coupée.

Maître d'Elvira, Ibn-Hafçoun tourna ses armes contre Ibn-Djoudî et les Arabes de Grenade. Sentant que la bataille qui allait se livrer serait décisive, Ibn-Djoudî avait appelé tous ses alliés à son secours. Il n'en essuya pas moins une terrible défaite, et comme il avait eu l'imprudence de s'éloigner de Grenade, son point d'appui, ses soldats, qui avaient à parcourir toute la Véga avant qu'ils pussent rentrer dans leur forteresse, furent sabrés en grand nombre. De l'avis des habitants d'Elvira, cette victoire était une ample compensation pour toutes les défaites qu'ils avaient subies auparavant. En effet, les Arabes avaient été si bien battus, qu'ils ne purent jamais se relever.

Fier de sa victoire, Ibn-Hafçoun marcha contre Jaën. Là il fut aussi heureux qu'il l'avait été à Elvira. Il s'empara de la ville, lui donna un gouverneur et y mit des troupes. Cela fait, il retourna à Bobastro [1].

A l'exception de Polei et d'Ecija, l'année 892 lui

1) Ibn-Haiyan, fol. 80 v. — 82 r.

avait donc rendu ce que l'année précédente lui avait ôté. Pendant cinq années sa puissance resta à peu près la même, excepté qu'il perdit Elvira. Il avait surpris les royalistes de cette ville, mais il ne les avait pas vaincus, et sa conduite envers eux les avait exaspérés contre lui. Aussi saisirent-ils la première occasion pour secouer le joug qu'il leur avait imposé. Elle se présenta en 893, lorsque l'armée du sultan, après avoir fait une razzia dans les environs de Bobastro, parut devant les portes de la ville. Le prince Motarrif, qui la commandait, offrit alors aux habitants une amnistie générale, pourvu qu'ils lui livrassent le lieutenant et les soldats d'Ibn-Hafçoun. L'influence des royalistes fut si grande que les habitants consentirent à le faire, et à partir de cette époque, Elvira demeura dans la sujétion. Le patriotisme et l'amour de la liberté s'y étaient refroidis; d'ailleurs on y avait combattu contre les Arabes de Grenade plutôt que contre le sultan; c'est contre les Arabes qu'on avait appelé Ibn-Hafçoun, et depuis qu'ils avaient perdu la bataille de Grenade, les Arabes avaient cessé d'être redoutables. Fort affaiblis par leur défaite, ils le furent bien plus encore par la discorde qui se glissa parmi eux. Ils étaient maintenant partagés en deux factions, dont l'une s'était attachée à Saîd ibn-Djoudî, l'autre à Mohammed ibn-Adhhâ, le puissant seigneur d'Alhama, contre lequel Saîd nourrissait une haine si violente, qu'il avait mis sa tête à prix. L'im-

prudence de Saîd et la légèreté de sa conduite aggravaient encore la situation. Par son orgueil, sa fatuité et ses nombreuses galanteries, il s'était attiré la haine de plusieurs chefs, et à la fin l'un de ceux dont il avait détruit le bonheur domestique, Abou-Omar Othmân, résolut de laver sa honte dans le sang du séducteur. Averti que sa femme avait assigné un rendez-vous à l'émir dans la maison d'une juive, il alla s'y cacher avec un de ses amis, et quand Saîd y fut arrivé, il se rua sur lui et le tua (décembre 897).

Ce meurtre mit le comble à la discorde. Le meurtrier et ses amis eurent le temps d'aller se mettre en sûreté dans la forteresse de Noalexo, au nord de Grenade, où ils proclamèrent émir Ibn-Adhhâ. Ne voulant pas se brouiller avec le sultan, ils le prièrent de confirmer leur choix, et ils essayèrent aussi de lui persuader qu'ils avaient tué Saîd dans l'intérêt de l'Etat, en disant qu'il avait formé le projet de se mettre en révolte et qu'il avait composé ces vers : «Va, mon messager, va dire à Abdallâh qu'une prompte fuite peut seule le sauver, car un guerrier redoutable a levé l'étendard de la révolte sur les bords du fleuve aux roseaux. Fils de Merwân, rendez-nous le pouvoir; c'est à nous, aux fils des Bédouins, qu'il appartient de droit! Vite, que l'on m'amène mon alezan avec sa housse brodée d'or, car mon étoile l'emporte sur la leur!» Peut-être ces vers étaient-ils réel-

lement de Saîd; ils ne sont pas du moins indignes de lui. Quoi qu'il en soit, le sultan, qui s'estimait heureux de ce que ces Arabes voulaient bien condescendre à lui présenter une justification de leur conduite, donna sa sanction à tout ce qu'ils avaient fait. Mais les anciens amis de Saîd ne reconnurent point Ibn-Adhhâ. Le meurtre de leur chef les avait remplis d'indignation et de colère. Inconsolables de sa perte, ils oubliaient toutes ses fautes et tous les griefs qu'ils avaient eus contre lui, pour ne se souvenir que de ses vertus. Un d'entre eux, Micdam ibn-Moâfâ, que Saîd avait fait fouetter sans qu'il eût mérité ce châtiment, composa cependant sur lui ce poème:

Qui nourrira et vêtira les pauvres, à présent que celui qui était la générosité même, gît dans le tombeau? Ah, que les prés ne soient plus couverts de verdure, que les arbres soient sans feuillage, que le soleil ne se lève plus, maintenant qu'Ibn-Djoudî est mort, lui dont hommes ni génies ne verront jamais l'égal!

«Quoi, s'écria un Arabe quand il l'entendit réciter ces vers, vous faites l'éloge de celui qui vous a fait donner le fouet? — Par Dieu, lui répondit Micdam, il m'a fait du bien même par son arrêt inique, car le souvenir du châtiment qu'il m'a fait subir m'a détourné d'une foule de péchés que je commettais auparavant. Ne lui dois-je pas de la reconnaissance pour cela? D'ailleurs, après qu'il m'eut fait fouetter, j'ai toujours été injuste envers lui; croyez-vous que je

voudrais continuer à l'être, maintenant qu'il n'est plus? [1] »

D'autres, qui avaient été les amis intimes de Saîd, étaient altérés de la soif de la vengeance. « Le vin, disait Asadî dans un long poème, le vin que l'échanson me présente ne recouvrera pour moi sa saveur, qu'au moment où mon âme obtiendra ce qu'elle désire, au moment où je verrai les cavaliers galoper à bride abattue, pour aller venger celui qui naguère était leur joie et leur orgueil! »

Saîd fut vengé en effet par ses amis; mais les Arabes continuèrent à se combattre sans relâche. Le sultan et les Andalous n'avaient pas autre chose à faire que de les laisser s'entr'égorger [2].

La soumission d'Elvira fut un grand avantage pour le sultan. Il en obtint encore d'autres. Persuadé qu'il ne gagnerait rien à faire la guerre contre Ibn-Hafçoun, il tournait de préférence ses armes contre des rebelles moins puissants. Son intention n'était pas de les réduire; il n'essayait pas de leur arracher leurs villes et leurs châteaux; il voulait seulement les forcer à lui payer tribut [3]. A cet effet il faisait faire à son armée une ou deux expéditions par an. Alors

1) Maccarî, t. II, p. 361.

2) Ibn-Haiyân, fol. 83 r., 22 r. et v., 23 r., 47 v., 48 r., 92 v.; Ibn-al-Khatîb, dans mes *Notices*, p. 259.

3) Voyez les vers d'Ibn-Colzom (c'est ainsi que Khochanî, p. 308, prononce ce nom) chez Ibn-Adhârî, t. II, p. 143.



on ravageait des champs de blé, on brûlait des villages, on assiégeait des forteresses, et quand le rebelle avait consenti à payer tribut et à donner des otages, on le laissait en paix pour en aller attaquer un autre. Des expéditions de ce genre ne pouvaient pas amener des résultats prompts, décisifs ou brillants; mais elles produisaient néanmoins des résultats fort avantageux. Le trésor était à sec, et le gouvernement comprenait fort bien qu'avant de faire la grande guerre, il fallait se pourvoir du nerf de la guerre, c'est-à-dire d'argent. Grâce à ces razzias on s'en procurait. Celle de 895 fut fort heureuse. Elle fnt dirigée contre Séville. Cette cité était encore toujours dans la même situation: le sultan y avait un gouverneur; son oncle Hichâm y résidait aussi; mais les Khaldoun et les Haddjâdj y régnaient de fait. Ces chefs étaient fort contents de leur position, qui leur donnait tous les avantages de l'indépendance, sans les périls qui y étaient ordinairement attachés; ils faisaient tout ce qu'ils voulaient, ils ne payaient point de tribut, et cependant ils n'étaient pas en guerre contre le monarque. Ils croyaient qu'ils ne pouvaient mieux servir leurs intérêts, qu'en perpétuant cet état de choses, et lorsque, dans l'année 895, un employé du sultan vint convoquer le ban, Ibrâhîm ibn-Haddjâdj et Khâlid ibn-Khaldoun, le frère de Coraib, s'empressèrent de répondre à l'appel et de se rendre à Cordoue avec leurs contingents. Leur allié Solaimân, de

Sidona, et son frère Maslama suivirent leur exemple.

Tout le monde était dans l'idée qu'on allait faire une expédition contre les renégats de Todmîr. Qu'on se figure donc l'étonnement et l'épouvante de Coraib, lorsqu'il apprit qu'au lieu de faire marcher l'armée vers l'est, on l'avait fait marcher contre Séville; que Solaimân avait trouvé le moyen de s'évader, mais que tous les autres officiers et soldats de Séville et de Sidona avaient été mis aux arrêts sur l'ordre du prince Motarrif.

Il fallait prendre des mesures promptes et décisives. Coraib les prit. Ayant fait occuper par ses gens toutes les portes du palais, il vola vers la salle où se trouvait le prince Hichâm. «Belle nouvelle, lui cria-t-il, l'œil enflammé de colère: je viens d'apprendre que Motarrif a mis aux arrêts mon frère et tous mes autres parents qui se trouvent dans l'armée! Eh bien, je le jure par tout ce qu'il y a de plus sacré: si le prince ose attenter à la vie d'un seul d'entre eux, je te coupe la tête. Nous verrons jusqu'où ira son audace. En attendant, toi et tous les tiens, vous serez mes prisonniers. Aucun de tes serviteurs ne sortira du palais sous quelque prétexte que ce soit, pas même pour aller acheter des vivres. Je sais bien qu'il n'y en a pas ici, mais cela ne me regarde pas. Décide toi-même si tu veux voir suspendu le glaive mortel au-dessus de ta tête, et si la perspective de mourir de faim est de nature à te rassurer. Pour

sauver ta vie, il ne te reste qu'un moyen: écris au prince, dis-lui que ta tête me répondra de la vie de mes parents, et fais en sorte qu'il me les rende!»

Sachant que Coraib n'était pas homme à s'arrêter à des menaces, Hichâm s'empressa de lui obéir; mais la lettre qu'il écrivit à Motarrif n'eut pas le résultat qu'il s'en était promis: le prince, au lieu de rendre la liberté à ses prisonniers, continua sa marche vers Séville et somma Coraib de lui en ouvrir les portes. Craignant pour la vie de ses parents et ne voulant rien entreprendre avant que les troupes auxiliaires de Niébla et de Sidona, qu'il attendait, fussent arrivées, Coraib jugea prudent de se montrer modéré et traitable. Il permit donc aux soldats du sultan d'entrer par pelotons dans la ville et d'y acheter des vivres; en outre, il promit de payer le tribut et rendit la liberté au prince Hichâm, qui n'eut rien de plus pressé que de quitter la ville.

Tournant alors ses armes contre le Maäddite Tâlib ibn-Mauloud [1], Motarrif attaqua ses deux forteresses, Montefique (sur le Guadayra) et Monteagudo [2]. Après s'être défendu vigoureusement, Tâlib promit de payer le tribut et donna des otages. Medina-ibn-as-Salîm et

1) On a vu plus haut que ce seigneur avait été l'allié des renégats de Séville.

2) Monteagudo se trouvait près de Xerez. Voyez Maldonado, *Illustraciones de la Casa de Niebla* (dans le *Memorial histórico*, t. IX), p. 96.

Vejer suivirent son exemple. Lebrija fut prise d'assaut, et Motarrif y installa une garnison; mais Solaimân, à qui appartenait cette forteresse et qui était alors à Arcos, attaqua l'armée du sultan avant qu'elle fût arrivée à Mairena, et lui fit subir une grande perte. Furieux de cet échec, Motarrif s'en vengea en faisant couper la tête à trois parents ou amis de Solaimân, qui se trouvaient parmi ses prisonniers.

Vers la fin d'août, l'armée se trouva de nouveau devant Séville. Motarrif croyait que Coraib se montrerait aussi soumis que la première fois. Il se trompait. Coraib avait profité du répit qu'on lui avait laissé pour se mettre en état de défense, et ses alliés étant arrivés dans la ville, il était résolu à ne point céder. Motarrif trouva donc les portes fermées. Alors il fit charger de fers Khâlid ibn-Khaldoun, Ibrâhîm ibn-Haddjâdj et d'autres prisonniers. Cela ne lui servit de rien. Loin de se laisser intimider, Coraib sortit de la ville et attaqua brusquement l'avant-garde. Il y eut un instant où l'on craignit un désastre; mais les officiers ayant réussi à rallier leurs soldats, les Sévillans furent repoussés. Alors Motarrif fit torturer Khâlid et Ibrâhîm, et attaqua Séville pendant trois jours consécutifs. Il ne remporta aucun avantage; mais voulant se venger autant que possible des Khaldoun et des Haddjâdj, il s'empara d'un château situé sur le Guadalquivir et qui appartenait à Ibrâhîm; puis, ayant brûlé les vaisseaux qu'il trouva dans le

bassin, il ordonna de raser le bâtiment, et, ayant fait donner une hache à Ibrâhîm, il le força de travailler, les fers aux mains et aux pieds, à la destruction de sa propre forteresse. Ayant ensuite démoli un autre château, qui appartenait à Coraib, il reprit la route de Cordoue [1].

L'armée étant rentrée dans la capitale et le tribut de Séville étant arrivé, un vizir conseilla à son maître, qui avait bien essayé de gagner Ibn-Hafçoun, mais qui jusque-là n'avait fait aucune tentative pour se réconcilier avec l'aristocratie arabe, de rendre la liberté aux prisonniers après qu'ils se seraient obligés par serment à lui obéir dans la suite. «Si vous retenez ces nobles en prison, lui dit-il, vous servirez les intérêts d'Ibn-Hafçoun, qui ne manquera pas de s'emparer de leurs châteaux. Essayez plutôt de vous les attacher par les liens de la reconnaissance; ils vous aideront alors à combattre le chef des renégats.» Le sultan se laissa persuader. Il annonça aux prisonniers qu'il les remettrait en liberté, à condition qu'ils lui donneraient des otages et qu'ils jureraient cinquante fois, dans la grande mosquée, de lui rester fidèles. Ils prêtèrent les serments exigés et donnèrent des otages, parmi lesquels se trouvait le fils aîné d'Ibrâhîm, nommé Abdérame; mais à peine de retour à Séville, ils violèrent leurs serments, refusèrent le

1) Ibn-Haiyân, fol. 59 v. — 62 r.; 84 r. — 87 r.

tribut et se mirent en révolte ouverte [1]. Ibrâhîm et Coraib divisèrent la province entre eux, de sorte que chacun en eut la moitié [2].

Les choses demeurèrent sur ce pied jusqu'à l'année 899; mais la discorde devait inévitablement éclater entre les deux chefs, leur puissance étant trop égale pour qu'ils pussent rester amis. Aussi ne tardèrent-ils pas à se quereller, et alors le sultan attisa le feu autant que possible. Il rapportait à Coraib les termes injurieux dans lesquels Ibrâhîm parlait de lui, et il avertissait Ibrâhîm des mauvais propos que Coraib tenait sur son compte. Un jour qu'il avait reçu de Khâlid une lettre fort blessante pour Ibrâhîm, et qu'il avait écrit sa réponse au bas, il la donna parmi d'autres à un de ses serviteurs, en le chargeant de l'expédier. Le serviteur eut la négligence de la laisser tomber. Un eunuque la ramassa, la lut, et, comptant sur une bonne récompense, il la donna à un envoyé d'Ibrâhîm, en lui enjoignant d'aller la remettre à son seigneur.

Quand Ibrâhîm eut jeté les yeux sur cet écrit, il ne douta plus que les Khaldoun n'attentassent à son pouvoir, à sa liberté, à sa vie peut-être; mais comprenant en même temps que, pour se venger d'eux, il devait avoir recours à la ruse, il se montra fort

1) Ibn-Haiyân, fol. 62 r. et v.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 128.

aimable envers eux et les invita à dîner. Ils se rendirent à son invitation. Pendant le repas Ibrâhîm leur montra la lettre de Khâlid et les accabla de reproches. Khâlid se leva alors, et, tirant un poignard de sa manche, il en frappa Ibrâhîm à la tête. Ibrâhîm eut sa coiffure déchirée et reçut une blessure au visage; mais il appela aussitôt ses soldats, qui se ruèrent sur les deux Khaldoun et les massacrèrent. Ibrâhîm fit couper leurs têtes, et, les ayant jetées dans la cour, il attaqua leurs gardes qui s'y trouvaient, en tua quelques-uns et dispersa les autres.

Dès lors il était le seul maître de la province; mais sentant qu'il lui fallait justifier sa conduite auprès du monarque, qui avait encore son fils en son pouvoir, il lui écrivit pour lui dire qu'il n'avait pas pu agir autrement qu'il ne l'avait fait; que d'ailleurs les Khaldoun l'avaient toujours poussé à la rébellion; qu'au fond du cœur il n'avait jamais partagé leur manière de voir, et que si le sultan voulait le nommer gouverneur, il pourvoirait à toutes les dépenses exigées par le service public et lui donnerait en outre sept mille ducats par an. Le sultan accepta son offre, mais il envoya en même temps un certain Câsim à Séville, afin qu'il gouvernât la province conjointement avec Ibrâhîm. Ce dernier ne se souciait pas d'avoir un collègue; aussi annonça-t-il à Câsim, au bout de quelques mois, qu'il pouvait fort bien se passer de ses services.

S'étant ainsi débarrassé assez cavalièrement de Câsim, il voulut aussi que le sultan lui rendît son fils. Il le lui redemanda à différentes reprises, mais toujours en vain; le sultan refusait opiniâtrement de se dessaisir de cet otage. Espérant alors qu'il réussirait à intimider le monarque, il refusa le tribut et fit proposer une alliance à Ibn-Hafçoun (900) [1].

Cette offre plut extrêmement au chef andalous, qui, trois années auparavant, s'était remis en possession d'Ecija [2]. L'année précédente il avait enfin franchi le pas, après avoir balancé souvent: il avait embrassé le christianisme avec toute sa famille. Au fond de l'âme il était chrétien depuis longtemps; la crainte seule de perdre ses alliés musulmans lui avait imposé jusque-là une sorte de contrainte, et l'avait empêché de suivre l'exemple de son père qui était déjà revenu au giron de l'Eglise plusieurs années auparavant [3]. L'événement avait montré que ses appréhensions n'avaient pas été tout à fait mal fondées. Yahyâ, fils d'Anatole, l'un de ses lieutenants les plus distingués, l'avait quitté; il avait bien voulu servir sous le musulman Omar ibn-Hafçoun, mais sa conscience lui défendait de servir sous le chrétien Samuel (c'était le nom qu'Omar s'était fait donner lorsqu'il reçut le baptême [4]). Ibn-

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 128, 129; Ibn-Haiyân, fol. 62 v.
2) Ibn-Haiyân, fol. 90 v.
3) Voyez Ibn-Haiyân, fol. 82 v.
4) *Vita Beatae Virginis Argenteae*, c. 2.

al-Khalî, le seigneur berber de Cañete, qui jusque-là avait été son allié, lui avait déclaré la guerre et cherchait à se rapprocher du sultan. Partout la démarche qu'il avait faite avait produit une sensation profonde. Les musulmans se racontaient avec horreur que dans les domaines du *maudit* les plus hautes dignités étaient remplies par des chrétiens; que les vrais croyants n'y avaient plus rien à espérer et qu'on les y traitait avec une méfiance très-marquée. Secondée par les faquis, la cour exploitait habilement ces rumeurs plus ou moins fondées, et elle tâchait de persuader aux fidèles que leur salut éternel était en péril, s'ils ne se levaient pas comme un seul homme pour aller écraser *l'infâme* [1].

Dans ces circonstances, rien ne pouvait être plus agréable à Ibn-Hafçoun que les propositions qu'il reçut de la part du seigneur de Séville. Il cherchait partout des alliés; il était entré en négociations avec Ibrâhîm ibn-Câsim, le seigneur d'Acîla (en Afrique) [2], avec les Beni-Casî [3], avec le roi de Léon [4]; mais une alliance avec Ibn-Haddjâdj était à coup sûr bien préférable pour lui, car elle le réhabiliterait, il l'espérait du moins, dans l'esprit des musulmans. Il s'empressa

---

1) Le *khabîth*, comme disaient les Arabes. Ibn-Haiyân, fol. 95 r. et v.

2) Ibn-Adhârî, t. I, p. 241.

3) Ibn-Haiyân, fol. 94 v., 95 r.

4) Ibn-Khaldoun, fol. 11 v.

donc de la conclure, et Ibrâhîm lui ayant envoyé de l'argent et de la cavalerie, sa puissance redevint aussi formidable que jamais [1].

Le sultan jouait de malheur. Quoi qu'il fît, sa politique tournait toujours contre lui. La tentative qu'il avait faite pour se concilier le plus puissant seigneur arabe avait échoué aussi bien que les efforts qu'il avait tentés auparavant pour gagner le chef du parti espagnol. Sa position était maintenant déplorable. Pour être en état de résister à la ligue qui s'était formée contre lui, il devrait lui opposer toutes ses troupes, et renoncer par conséquent aux expéditions qu'il faisait faire chaque année, afin de forcer les autres rebelles à lui payer tribut; il courait donc le risque de succomber faute d'argent. Evidemment il n'avait pas le choix des partis; il ne lui en restait qu'un à prendre: c'était de s'humilier devant Ibn-Hafçoun et de lui faire des propositions de paix assez avantageuses pour qu'il pût les accepter. Nous ignorons quelles étaient celles qu'il lui fit; nous savons seulement que les négociations furent fort longues; que la paix fut conclue en 901, et qu'Ibn-Hafçoun envoya à Cordoue quatre otages, parmi lesquels se trouvaient un de ses trésoriers, nommé Khalaf, et Ibn-Mastana [2].

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 45 v.; Ibn-Haiyân, fol. 62 v., 63 r.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 129.

2) Ibn-Haiyân, fol. 98 v., 102 v. Ce chroniqueur veut faire croire que les premières propositions vinrent du côté d'Ibn-Hafçoun; mais

Mais cette paix fut de courte durée. Soit qu'Ibn-Hafçoun n'y trouvât pas son compte, soit que le sultan ne remplît pas les clauses du traité, toujours est-il que la guerre recommença en 902. Dans cette année, Ibn-Hafçoun eut une entrevue avec Ibn-Haddjâdj à Carmona. « Envoyez-moi, lui dit-il, vos meilleurs cavaliers sous le *noble arabe* (il voulait désigner par ce terme Fadjîl ibn-abî-Moslim, le général de la cavalerie sévillane), car j'ai l'intention d'aller me mesurer sur mes frontières contre Ibn-abî-Abda; j'espère le battre, et le jour d'après nous pillerons Cordoue.» Fadjîl, qui assistait à cet entretien, et qui, en véritable Arabe qu'il était, avait bien plus de sympathie pour la cause du sultan que pour celle des Espagnols, fut blessé du ton leste et dédaigneux dont Ibn-Hafçoun avait prononcé ces paroles. « Abou-Hafç, lui dit-il, ne méprisez pas l'armée d'Ibn-abî-Abda. Elle est à la fois petite et grande, et lors même que toute l'Espagne serait réunie contre elle, elle ne tournerait pas encore le dos. — Noble seigneur, lui répondit Ibn-Hafçoun, vous essayeriez en vain de me faire changer d'avis. Que peut-il, cet Ibn-abî-Abda? Combien de soldats a-t-il? Quant à moi, j'ai mille six cents cavaliers; ajoutez-y les cinq cents d'Ibn-Mastana et les vôtres qui peut-être seront aussi au nombre de

---

la situation dans laquelle se trouvaient les deux partis prouve suffisamment que les premières démarches ont été faites par le sultan.

cinq cents. Quand toutes ces troupes seront réunies, nous mangerons l'armée de Cordoue. — On peut être repoussé, reprit Fadjîl, on peut être battu.... Au reste, vous ne pouvez m'en vouloir si je ne vous encourage pas dans votre projet, car vous connaissez les soldats d'Ibn-abî-Abda aussi bien que moi.»

Malgré l'opposition de Fadjîl, Ibn-Haddjâdj approuva le plan de son allié, et il ordonna à son général d'aller se réunir à lui.

Informé par ses espions que le général omaiyade venait de quitter le Genil et qu'il avait établi son camp dans le district d'Estepa, Ibn-Hafçoun vint l'attaquer. Quoiqu'il n'eût encore que sa cavalerie, il remporta un succès éclatant et tua plus de cinq cents hommes à l'ennemi. Vers le soir son infanterie, au nombre de quinze mille hommes, arriva dans le camp. Sans lui laisser le temps de se reposer, il lui donna l'ordre de se tenir prête à se remettre en marche; puis, étant entré dans la tente de Fadjîl:

— Allons, noble seigneur, lui dit-il, mettons-nous en campagne!

— Contre qui? lui demanda Fadjîl.

— Contre Ibn-abî-Abda.

— O Abou-Hafç, vouloir obtenir deux succès en un seul jour, ce serait tenter l'Eternel, ce serait se montrer ingrat envers lui! Vous avez couvert de honte le général ennemi; vous lui avez porté un coup si terrible, qu'il en aura assez pour longtemps. Dix

années devront se passer avant qu'il puisse vous rendre la pareille. Gardez-vous bien à présent de le porter à une résolution désespérée.

— Nous allons l'accabler avec des forces tellement supérieures, qu'il devra remercier le ciel s'il a encore le temps de se jeter à cheval et de chercher son salut dans la fuite.

Fadjîl se leva alors et se fit donner ses armes; mais tandis qu'il bouclait sa cuirasse: «Dieu m'est témoin, s'écria-t-il, que je n'ai point de part à ce projet téméraire!»

Pendant que les coalisés, dans l'espoir de surprendre l'ennemi, se mettaient en marche en observant le plus profond silence, Ibn-abî-Abda, encore tout honteux de sa défaite, était à table avec ses officiers. Tout à coup une nuée de poussière, qui s'élevait dans le lointain, attira son attention. Un de ses meilleurs officiers, Abd-al-wâhid Routî, sortit aussitôt de la tente pour aller voir ce que c'était. «Mes amis, dit-il en revenant, l'obscurité m'empêche de bien distinguer les objets, mais il me semble qu'Ibn-Hafçoun marche contre nous avec sa cavalerie et son infanterie, et qu'il compte nous surprendre.» En un clin d'œil tous les officiers prirent leurs armes, coururent à leurs chevaux, sautèrent dessus, et conduisirent leurs hommes à la rencontre des ennemis. Quand on se trouva en présence, plusieurs officiers se mirent à crier: «Jetez les lances et combattez à l'arme blan-

che!» Cet ordre fut exécuté sur-le-champ, et alors les royalistes attaquèrent leurs adversaires avec tant d'impétuosité qu'ils leur tuèrent mille cinq cents hommes et qu'ils les forcèrent d'aller chercher un refuge dans leur camp.

Le lendemain matin le sultan reçut la nouvelle que son armée avait d'abord essuyé un échec et qu'ensuite elle avait remporté une victoire. Fort irrité contre les coalisés, il donna l'ordre de mettre à mort leurs otages. On coupa la tête à trois des otages d'Ibn-Hafçoun; le quatrième, Ibn-Mastana, sauva sa vie en promettant d'être désormais fidèle au sultan [1]. Ce fut alors le tour d'Abdérame, le fils d'Ibn-Haddjâdj; mais son père n'avait épargné ni l'argent ni les promesses pour se faire des amis à la cour, et il n'avait pas cessé de dire qu'aussitôt que le sultan lui aurait rendu son fils, il rentrerait dans l'obéissance [2]. Parmi ses amis se trouvait le Slave Badr, et ce Badr s'enhardit à prendre la parole au moment même où l'on allait couper la tête à Abdérame. «Seigneur, dit-il au sultan, excusez mon audace et veuillez m'écouter: les otages d'Ibn-Hafçoun ont cessé de vivre, mais si à présent vous faites aussi mettre à mort le fils d'Ibn-Haddjâdj, vous ferez en sorte que ces deux hommes resteront unis contre vous jusqu'à leur der-

1) Voyez Ibn-Haiyân, fol. 102 v.
2) Voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 129.

nier soupir. Il est impossible de gagner Ibn-Hafçoun, c'est un Espagnol; mais il n'est pas impossible de gagner Ibn-Haddjâdj, car il est Arabe, lui.»

Le sultan fit appeler ses vizirs [1] et leur demanda leur avis. Tous approuvèrent le conseil que Badr venait de donner. Quand ils furent partis, Badr parla de nouveau au sultan et l'assura que s'il rendait la liberté au fils d'Ibn-Haddjâdj, il pourrait compter à l'avenir sur la fidélité du chef sévillan. Puis, voyant que le monarque hésitait encore, il alla prier un de ses amis les plus influents, le trésorier Todjîbî, d'adresser au sultan un mémoire dans lequel il l'engagerait à suivre le conseil que Badr lui avait donné. La lecture de cet écrit vainquit les hésitations d'Abdallâh, qui chargea alors Todjîbî d'aller remettre Abdérame entre les mains de son père [2].

Nous renonçons à décrire la joie qu'éprouva Ibn-Haddjâdj quand il lui fut enfin permis de serrer sur son cœur son fils bien-aimé, qu'il avait redemandé en vain pendant six longues années. Cette fois il sut se montrer plus reconnaissant que par le passé. Quand il disait dans la lettre qu'il avait adressée au sultan

1) Aucun sultan n'avait eu tant de vizirs à la fois. Quelquefois il en avait treize. Ibn-Haiyân, fol. 5 r.

2) Ibn-al-Coutîa, fol. 45 v. — 47 r. Ibn-Haiyân (fol. 96 et suiv.) a copié ce récit, mais d'après une rédaction un peu différente, et au lieu de le placer sous l'année 289 de l'Hégire, il l'a placé par erreur sous l'année 287.



après la mort des Khaldoun, que ceux-ci l'avaient toujours poussé à la révolte, il disait vrai, ce semble. Coraib avait été son mauvais génie, et maintenant que cet homme perfide et ambitieux n'était plus là, il se conduisit tout autrement. Sans rompre avec Ibn-Hafçoun, auquel il continua d'envoyer des présents [1], il cessa cependant d'être son allié, et, au lieu de se montrer hostile au sultan, il lui fit parvenir régulièrement son tribut et son contingent en hommes. Sa position à l'égard du souverain était dorénavant celle d'un prince tributaire; mais dans ses domaines il exerçait un pouvoir illimité. Il avait son armée, à lui, qu'il payait comme le sultan payait la sienne; c'était lui qui nommait tous les employés à Séville, depuis le cadi et le préfet de police, jusqu'au moindre huissier ou au moindre sergent de ville. Rien ne lui manquait de la pompe royale, ni un conseil aulique, ni une garde de cinq cents cavaliers, ni un manteau de brocart sur lequel ses noms et ses titres étaient brodés en lettres d'or. Au reste, il exerçait noblement le pouvoir. Juste mais sévère, il était sans pitié pour les malfaiteurs et maintenait l'ordre avec la plus grande fermeté. Prince et marchand, homme de lettres et ami des arts, il recevait par les mêmes vaisseaux les présents des princes d'outre-mer, les tissus des villes manufacturières de l'Egypte, les

1) Ibn-al-Coutia, fol. 47 r.

savants de l'Arabie et les chanteuses de Bagdad. La belle Camar, dont il avait tant entendu vanter les talents qu'il l'avait fait acheter pour une somme énorme, et le Bédouin Abou-Mohammed Odhrî, un philologue du Hidjâz, étaient les plus beaux ornements de sa cour. Ce dernier, qui, chaque fois qu'il entendait une phrase incorrecte ou un mot impropre, avait la coutume de s'écrier: «Ah, citadins, qu'avez-vous fait de la langue!» était un oracle quand il s'agissait de la pureté du langage et de la finesse des expressions. La spirituelle Camar joignait à son talent pour la musique une éloquence naturelle, du génie pour la poésie, et une noble fierté. Un jour que des ignorants entichés de leur noble naissance avaient dénigré son origine et son passé, elle composa ces vers:

Ils dirént: — Lorsque Camar arriva ici, elle était en guenilles; jusque-là son métier avait été de conquérir des cœurs à force de regards languissants; elle marchait dans la boue des chemins, elle errait de ville en ville; elle est de basse extraction; sa place n'est pas parmi les nobles, et son seul mérite, c'est de savoir écrire des lettres et des vers. — Ah! s'ils n'étaient pas des rustres, ils parleraient autrement de l'étrangère! Quels hommes, mon Dieu, que ceux qui méprisent la véritable, la seule noblesse, celle que donne le talent! Qui me délivrera des ignorants et des stupides? Ah! l'ignorance est la chose la plus honteuse qui soit au monde, et s'il fallait qu'une femme fût ignare pour entrer dans le paradis, j'aimerais bien mieux que le créateur m'envoyât aux enfers.

En général, elle ne semble pas avoir fait grand cas des Arabes d'Espagne. Accoutumée à l'exquise courtoisie qui régnait à Bagdad, elle se trouvait déplacée dans un pays qui avait conservé beaucoup de traces de la rudesse des vieux temps. Le prince seul trouvait grâce à ses yeux, et ce fut à sa louange qu'elle composa ces vers :

Dans tout l'Ouest il n'y a point d'homme vraiment généreux, excepté Ibrâhîm qui est la générosité même. Rien de plus agréable que de vivre auprès de lui, et quand on a connu ce bonheur, ce serait un supplice que de devoir vivre dans un autre pays [1].

Quand elle vantait ainsi la générosité d'Ibrâhîm, elle n'exagérait rien. A cet égard tout le monde était de son avis; aussi les poètes de Cordoue, que l'avare sultan laissait presque mourir de faim, accouraient-ils en foule à sa cour, le poète lauréat, Ibn-Abd-rabbihi, en tête. Ibrâhîm les récompensait toujours avec une munificence vraiment royale. Une fois seulement, il ne donna rien: ce fut lorsque Calfât, un satirique fort mordant, lui eut récité un poème rempli d'amers sarcasmes contre les ministres et les courtisans de Cordoue. Quoiqu'il eût peut-être des griefs contre quelques-uns de ces personnages, Ibn-Haddjâdj n'avait

1) Sâlimî (*apud* Maccarî, t. II, p. 97) cite une pièce de vers qu'il attribue à Camar, et d'où l'on pourrait conclure qu'elle avait le mal du pays; mais ces vers sont évidemment d'un homme, et non pas d'une femme.

donné aucun signe d'approbation, et quand le poète eut fini: «Tu t'es trompé, lui dit-il froidement, si tu as cru qu'un homme tel que moi puisse trouver plaisir à entendre de si ignobles injures.» Calfât retourna à Cordoue les mains vides. Désappointé et furieux, il se mit aussitôt à vomir son fiel.

Ne me blâme pas, disait-il, ne me blâme pas, ô ma femme, si je verse toujours des pleurs après le voyage que j'ai fait. Ce voyage m'a causé une douleur dont je ne pourrai jamais me consoler. J'espérais trouver là-bas un homme généreux, et je n'y ai trouvé qu'un stupide hibou!

Ibn-Haddjâdj n'était pas homme à endurer de telles grossièretés. Dès qu'il eut appris la manière dont le poète se vengeait, il lui fit dire ces paroles: «Si tu ne cesses pas de me diffamer, je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré que je te ferai couper la tête sur ton lit à Cordoue!» Dès lors Calfât ne fit plus de satires contre le seigneur de Séville [1].

1) Ibn-Haiyân, fol. 8 v. — 11 r., 97 v. — 98; Ibn-Adhârî, t. II, p. 130—132; Maccarî, t. II, p. 97.

XVII.

La réconciliation du sultan avec Ibn-Haddjâdj fut le commencement d'une ère nouvelle, celle du rétablissement du pouvoir royal. Séville avait été le point d'appui pour la rébellion dans tout l'Ouest; ce point d'appui étant venu à manquer, tous les autres districts, depuis Algéziras jusqu'à Niébla, rentrèrent forcément dans la sujétion [1]. Pendant les neuf dernières années du règne d'Abdallâh, ils payèrent le tribut avec une régularité si parfaite, qu'il n'était plus nécessaire d'envoyer des troupes de ce côté-là. Le sultan pouvait donc tourner toutes ses forces contre le Midi. C'est aux sages conseils de Badr qu'il devait cet heureux résultat; aussi lui en sut-il gré et lui donna-t-il les preuves les plus éclatantes de sa reconnaissance. Il lui conféra le titre de vizir, l'admit dans son intimité, et lui accorda une confiance si grande, que Badr, bien qu'il ne portât pas le titre de premier ministre, l'était cependant de fait [2].

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 47 r.

2) Ibn-al-Coutîa, fol. 47 r.; Ibn-Haiyân, fol. 4 r., 9 v.

Dans le Midi les armes du sultan furent désormais presque constamment heureuses. En 903 son armée prit Jaën; en 905 elle gagna la bataille du Guadalbollon sur Ibn-Hafçoun et Ibn-Mastana; en 906 elle enleva Cañete aux Beni-al-Khalî; en 907 elle força Archidona à payer tribut; en 909 elle arracha Luque à Ibn-Mastana; en 910 elle prit Baëza, et l'année suivante, les habitants d'Iznajar se révoltèrent contre leur seigneur, Fadhl ibn-Salama, le gendre d'Ibn-Mastana, le tuèrent et envoyèrent sa tête au sultan [1]. Même dans le Nord il y avait une amélioration notable. Un instant — c'était dans l'année 898 — on avait craint que le plus puissant Espagnol du Nord et le plus puissant Espagnol du Midi ne s'alliassent l'un avec l'autre. Mohammed ibn-Lope, de la famille des Beni-Casî, avait promis de se rendre dans la province de Jaën afin d'y conférer avec Ibn-Hafçoun. La guerre qu'il avait à soutenir contre al-Ancar, le gouverneur de Saragosse, l'empêcha de venir en personne; mais à sa place il envoya son fils Lope. Celui-ci était déjà arrivé dans la province de Jaën et il y attendait l'arrivée d'Ibn-Hafçoun, lorsqu'il reçut la nouvelle que son père, qui assiégeait Saragosse, avait été tué (octobre 898), et alors il retourna dans sa patrie, sans attendre l'arrivée d'Ibn-Hafçoun. Dans la suite il ne fut plus question de ce projet d'alliance qui avait

1) Ibn-Haiyân, fol. 102 v., 104 r. et v., 105 r., 106 v., 107 v.

inspiré à la cour des alarmes fort sérieuses [1], et Lope, loin de se montrer hostile au sultan, brigua sa faveur; aussi le sultan le nomma-t-il gouverneur de Tudèle et de Tirazona. Lope usa ses forces dans des guerres continuelles contre ses voisins, tels que le seigneur d'Huesca, le roi de Léon, le comte de Barcelone, celui de Pallars et le roi de Navarre, jusqu'à ce qu'il fût tué dans un combat qu'il livra à ce dernier (907) [2]. Son frère Abdallâh, qui lui succéda, tourna aussi ses armes, non pas contre le sultan, mais contre le roi de Navarre [3]. Les Beni-Casî avaient donc cessé d'être redoutables pour les Omaiyades.

Evidemment les choses prenaient partout un aspect plus rassurant. A Cordoue on envisageait déjà l'avenir avec plus de confiance. Les poètes faisaient entendre des chants de victoire qu'on n'avait pas entendus depuis bien des années [4]. Toutefois le pouvoir royal n'avait fait encore que des progrès fort lents, et rien de décisif ne s'était accompli, lorsqu'Abdallâh mourut le 15 octobre 912, à l'âge de soixante-huit ans, dont vingt-quatre de règne.

L'héritier présomptif du trône s'appelait Abdérame. C'était le fils du fils aîné d'Abdallâh, de l'infortuné

1) Ibn-Haiyân, fol. 94 v., 95 r.; cf. 12 v., 13 r.; Ibn-al-Coutîa, fol. 47 v.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 143; Manuscrit de Meyá.

2) Ibn-Haiyân, fol. 13 r., 89 v., 94 v.; Arîb, t. II, p. 145, 146, 147.

3) Arîb, t. II, p. 147, 152, 153.

4) Voyez les vers qui se trouvent chez Ibn-Haiyân, fol. 105 r.

Mohammed qui avait été assassiné par son frère Motarrif sur l'ordre de leur père [1]. Orphelin dès sa plus tendre enfance, il avait été élevé par son aïeul, qui, agité sans relâche par les remords de sa conscience, semble avoir concentré sur cet enfant toute l'affection dont il était capable, et qui depuis longtemps l'avait désigné pour son successeur [2]. Mais Abdérame ne comptait pas encore vingt-deux ans [3], et l'on pouvait craindre que ses oncles ou ses grands-oncles ne lui disputassent la couronne, car il n'y avait point de loi sur la succession; quand le trône était vacant, c'était d'ordinaire l'aîné ou bien le plus capable de la famille royale qui y montait. Contre toute attente, personne ne s'opposa à l'élévation d'Abdérame; qui plus est, tous les princes et tous les courtisans saluèrent cet événement avec joie, tous y virent le gage d'un avenir de prospérité et de gloire. C'est que le jeune prince avait déjà su se faire aimer, et qu'il avait inspiré à tous ceux qui le connaissaient une haute idée de ses talents [4].

Abdérame III, en poursuivant l'œuvre commencée par son aïeul, s'y prit d'une tout autre façon. A la politique circonspecte et tortueuse d'Abdallâh, il sub-

1) Voyez mon Introduction à la Chronique d'Ibn-Adhârî, p. 47—50.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 162.
3) Il était né le 14 janvier 891.
4) Ibn-Adhârî, t. II, p. 162; Arîb, t. II, p. 163; comparez les deux vers que cite Maccarî, t. II, p. 508.

stitua une politique franche, hardie, audacieuse. Dédaignant les moyens termes, il annonça fièrement aux insurgés espagnols, arabes et berbers, que ce qu'il voulait d'eux, ce n'était pas un tribut, mais leurs châteaux, leurs villes. A ceux qui se soumettraient il promettait un pardon plein et entier, il menaçait les autres d'un châtiment exemplaire.

Il semble au premier abord que de telles prétentions devaient réunir contre lui toute l'Espagne. Il n'en fut point ainsi. Sa fermeté n'indisposait pas, elle maîtrisait, et la ligne de conduite qu'il suivait, loin d'être insensée, était clairement indiquée par l'état des faits et des esprits.

C'est que peu à peu tout avait changé. L'aristocratie arabe n'était plus ce qu'elle était au commencement du règne d'Abdallâh. Elle avait perdu ses chefs les plus illustres; Saïd ibn-Djoudî et Coraib ibn-Khaldoun n'étaient plus, Ibrâhîm ibn-Haddjâdj venait aussi de mourir [1], et personne n'avait assez de talent ou de considération pour prendre la place que la mort de ces hommes supérieurs avait laissée vide. Restait le parti espagnol. Il avait encore la plupart de ses chefs, et il ne semblait pas avoir perdu beaucoup de sa puissance. Mais ces chefs se faisaient vieux, et le

1) En 910 ou dans l'année suivante; voyez Arîb, t. II, p. 153 (cf. p. 150), Ibn-al-Abbâr, p. 97. La date qui se trouve chez Ibn-Adhârî, t. II, p. 132, est erronée.

parti lui-même n'était plus ce qu'il était trente ans auparavant, alors que, rempli d'ardeur et d'enthousiasme, on s'était insurgé d'un commun élan, à la voix d'Ibn-Hafçoun, pour secouer le joug de la domination étrangère. Cette première ferveur s'était calmée et refroidie. A l'ardente et vigoureuse génération de 884 avait succédé une génération nouvelle, qui n'avait ni les griefs, ni la fierté, ni les passions, ni l'énergie de celle qui l'avait précédée. N'ayant pas été opprimée par le pouvoir royal, elle n'avait pas de raison pour le haïr. Elle se plaignait, il est vrai, elle se sentait profondément malheureuse, mais les maux qu'elle déplorait n'étaient pas ceux du despotisme, c'étaient ceux de l'anarchie et de la guerre civile. Chaque jour elle voyait les troupes du sultan ou des insurgés ravager des champs qui promettaient une abondante récolte, couper des oliviers en fleurs et des orangers chargés de fruits, incendier des hameaux et des villages; mais ce qu'elle ne voyait pas, mais ce qu'elle attendait toujours en vain, c'était le triomphe de la cause nationale. Certes, le trône du sultan chancelait parfois, mais l'instant d'après il était de nouveau ferme comme le rocher. C'était peu encourageant. Peut-être ne formulait-on pas sa pensée intime, mais on sentait instinctivement, à n'en point douter, qu'une grande insurrection nationale, quand elle n'arrive pas au but du premier élan, n'y arrive jamais. Telle avait été l'impres-

sion générale au temps où les succès alternaient encore pour les deux partis; ce fut bien pis lorsque les insurgés ne rencontraient plus que des revers, et qu'au lieu d'avancer, ils se voyaient ramenés en arrière. On commença alors à se demander à quoi avait servi la ruine ou la mort de tant de braves gens, et si c'était bien la peine de se laisser dépouiller ou tuer pour une cause que le ciel ne semblait plus favoriser. Les populations des grandes villes, c'est-à-dire celles qui étaient le plus amoureuses du repos et du bien-être, avaient été les premières à se poser cette question, et n'y trouvant pas une réponse satisfaisante, elles s'étaient dit que, tout bien considéré, la paix à tout prix valait mieux, avec l'industrie et l'espoir de s'enrichir, que la guerre patriotique avec le désordre et l'anarchie. Elvira s'était donc soumise spontanément, Jaën s'était laissé prendre, et Archidona avait consenti à payer tribut. Dans la Serrania, ce berceau de l'insurrection, l'enthousiasme avait été moins prompt à se refroidir; mais là aussi des symptômes de lassitude et de découragement avaient déjà commencé à se manifester. Les montagnards ne s'empressaient plus de s'enrôler sous le drapeau national, de sorte qu'Ibn-Hafçoun s'était vu forcé de suivre l'exemple du sultan et de prendre à sa solde des mercenaires de Tanger [1]. Dès lors la

1) Voyez Ibn-Haiyân, fol. 91 v.

guerre avait beaucoup perdu de son caractère primitif. Elle était devenue encore plus ruineuse, car le but qu'on se proposait des deux côtés, c'était de mettre l'ennemi hors d'état de payer ses troupes africaines; mais elle n'avait plus la sauvage énergie d'autrefois, elle n'était plus sanglante. Les Berbers de Tanger, toujours prêts à passer sous le drapeau opposé pour la moindre augmentation de solde [1], ne considéraient la guerre que comme un jeu lucratif; ils ménageaient leurs adversaires, car ces adversaires avaient été la veille leurs camarades et le seraient peut-être le lendemain. Dans maint combat il n'y eut que deux ou trois hommes de tués; il arrivait même qu'on ne tuait personne. Quand on avait blessé quelques hommes et coupé les jarrets à quelques chevaux, on croyait en avoir fait assez [2]. Vouloir conquérir l'indépendance avec de tels soldats, quand la levée en masse d'une population enthousiaste et irritée n'avait pas suffi pour l'obtenir, c'était, on ne le sentait que trop, un projet chimérique. Ibn-Hafçoun lui-même semble en avoir été convaincu, car dans l'année 909, il avait reconnu pour son souverain Obaidallâh le Chiite, qui venait d'enlever le nord de l'Afrique aux Aghlabides [3]. Cette bizarre alliance ne

1) Voyez note D, à la fin de ce volume.
2) Ibn-Haiyân, *passim*.
3) Ibn-Khaldoun, fol. 11 r.

porta aucun fruit, mais elle prouve qu'Ibn-Hafçoun n'osait plus compter sur ses compatriotes.

Ajoutez à ces causes de l'affaiblissement général des convictions et des courages la profonde démoralisation des châtelains, surtout dans les provinces de Jaën et d'Elvira. Ces seigneurs avaient entièrement oublié qu'ils avaient pris les armes pour un motif patriotique. Dans leurs donjons élancés au milieu des nues, ils étaient devenus des brigands sans foi ni loi, qui, du haut de leurs tours crénelées, guettaient les voyageurs et fondaient sur eux avec la vitesse d'oiseaux de proie, sans distinguer entre l'ami et l'ennemi. Dans tous les hameaux et dans toutes les villes on maudissait ces tyrans, et celui qui éventrerait leurs tours colossales et jetterait à terre les murailles de leurs manoirs détestés, pourrait être sûr de la reconnaissance de la population d'alentour. Qui le ferait, si le sultan ne le faisait pas, et n'était-il pas naturel que les espérances du pauvre peuple se tournassent vers lui?

Ce qu'il faut remarquer en outre, c'est que la lutte avait perdu le caractère national et pour ainsi dire universel qu'elle avait eu dans l'origine, pour devenir entièrement religieuse. Auparavant Ibn-Hafçoun n'avait pas fait de distinction entre les musulmans et les chrétiens; il ne demandait pas quelle religion on professait, il lui suffisait qu'on fût Espagnol, qu'on voulût combattre pour la bonne cause, et qu'on sût

tenir une épée. Mais depuis que lui et Ibn-Mastana [1], son plus puissant allié, avaient ouvertement embrassé le christianisme; depuis que, rendant à la religion sa pompe antique, ils avaient fait bâtir partout de superbes églises, il n'en était plus de même. Maintenant Ibn-Hafçoun, ou Samuel comme il se faisait appeler, n'accordait sa confiance qu'aux chrétiens; les postes lucratifs et les hautes dignités n'étaient plus que pour eux. Bobastro était devenu le foyer d'un fanatisme aussi austère et aussi sombre que celui qui, soixante ans auparavant, avait animé les moines de Cordoue. La propre fille d'Ibn-Hafçoun, l'enthousiaste et courageuse Argentea, en donnait l'exemple. Résistant aux instances de son père, qui, lorsqu'il eut perdu sa femme Colomba, avait voulu la charger des soins domestiques, elle avait fondé dans le palais même une espèce de cloître, et, désespérant comme tant d'autres du triompbe des Andalous, elle se laissait dévorer par la soif du martyre, un moine lui ayant prédit qu'elle était destinée à mourir pour le Christ [2]. Or, ce zèle pour la religion chrétienne et ce dédain des musulmans ne convenaient point du tout à une grande partie de ceux qui jusque-là avaient combattu pour l'indépendance du pays. Plusieurs d'entre eux, malgré la haine qu'ils avaient

1) Voyez les vers qui se trouvent chez Ibn-Haiyân, fol. 105 r. et v.

2) *Vita Beat. Virg. Argenteae*, c. 2, 3.

pour les Arabes, étaient sincèrement et fervemment attachés à la religion qu'ils leur avaient enseignée, car l'Espagnol, on ne l'ignore pas, est presque toujours un croyant exalté, quelle que soit la religion qu'il a adoptée. D'autres, les ci-devant serfs ou les descendants des serfs, voulaient empêcher à tout prix que le christianisme ne devînt de nouveau la religion dominante, car s'il le devenait, on ne manquerait pas de ressusciter de vieilles prétentions dont ils seraient les victimes. La religion était donc devenue un tison de discorde. Partout les Espagnols musulmans et les Espagnols chrétiens s'observaient d'un œil jaloux et méfiant; dans quelques districts ils se faisaient même une guerre meurtrière. Dans la province de Jaën, le renégat Ibn-as-Châlia, lorsqu'il eut repris Cazlona, forteresse que les chrétiens lui avaient enlevée, passa toute la garnison au fil de l'épée (898)[1].

Ainsi ce parti était beaucoup moins puissant qu'il ne le paraissait. Il n'avait plus le feu sacré qui seul peut faire accomplir des actions héroïques et grandes; il était désuni; il ne subsistait qu'en payant des mercenaires africains; il était las du désordre; il comptait dans son sein une foule de personnes qui ne répugnaient nullement à l'idée d'une réconciliation avec le sultan, le défenseur naturel de l'orthodoxie, pourvu toutefois que ce sultan ne fût pas Abdallâh. Se

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 143.

réconcilier avec ce tyran misanthrope et hypocrite, qui avait empoisonné deux de ses frères, qui en avait fait exécuter un troisième, qui avait fait tuer deux de ses fils sur de simples soupçons et sans qu'un jugement eût été rendu [1], — se réconcilier avec un tel monstre, c'était impossible. Mais il avait enfin cessé de vivre, et son successeur ne lui ressemblait en rien. Ce prince avait tout ce qu'il fallait pour attirer les sympathies et la confiance du peuple, tout ce qui plaît, éblouit ou subjugue. Il avait cet extérieur qui n'est pas donné en vain aux représentants du pouvoir; à la grâce qui séduit il joignait l'éclat qui impose [2]. Tous ceux qui l'approchaient vantaient ses talents, sa clémence, et la bonté dont il avait déjà fait preuve en ordonnant la réduction des impôts [3]. Il intéressait d'ailleurs les âmes sensibles par le triste sort de son père assassiné à la fleur de l'âge, et l'on n'avait pas oublié qu'un jour ce père avait cherché un asile dans Bobastro et qu'il s'était rangé alors sous le drapeau national.

Le jeune monarque montait donc sur le trône sous des auspices très-favorables. Les grandes villes ne demandaient pas mieux que de lui ouvrir leurs portes. Ecija leur donna l'exemple. Deux mois et demi après la mort d'Abdallâh (31 décembre 912), elle se rendit

1) Voyez Ibn-Adhârî, Introduction, p. 44 62.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 161.
3) Ibn-Khaldoun, fol. 12 v.

à Badr qui l'assiégeait, et qui venait de recevoir le titre de *hâdjib* (premier ministre) [1]. Mais Abdérame voulait cueillir lui-même des lauriers sur le champ de bataille. Dès le retour de la belle saison, en avril 913, il prit le commandement de son armée pour aller réduire les châtelains de Jaën. Pendant bien des années les troupes n'avaient pas vu un sultan à leur tête; depuis sa campagne de Carabuey, en 892, Abdallâh ne s'était plus montré dans le camp [2], et l'absence du souverain avait eu sans doute une influence fâcheuse sur le moral des soldats. Maintenant ils saluèrent avec enthousiasme le jeune et brillant monarque qui voulait partager, non-seulement leur gloire, mais encore leurs fatigues et leurs périls.

Arrivé dans la province de Jaën, Abdérame apprit qu'Ibn-Hafçoun avait noué des intelligences avec le parti révolutionnaire à Archidona [3] et qu'il espérait se rendre maître de cette ville. Il détacha aussitôt une brigade et ordonna au général qui la commandait d'aller se jeter dans Archidona avec la plus grande vitesse. Ce général fit si bien qu'Ibn-Hafçoun fut frustré dans son espoir.

De son côté, le sultan alla mettre le siége devant

---

1) Voyez Arîb, t. II, p. 165 et 164.

2) Ibn-Haiyân, fol. 81 r.

3) Arîb se trompe quand il pense que déjà à cette époque Malaga était la capitale de la province de Regio. Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 322, 323.

Monteleon. Le seigneur de ce château, Saîd ibn-Hodhail, un des plus anciens alliés d'Ibn-Hafçoun, aima mieux négocier que combattre. Le dimanche il avait vu investir sa forteresse, le mardi suivant il se rendit. Ibn-as-Châlia, Ishâc ibn-Ibrâhîm, le seigneur de Mentesa et sept autres châtelains attendirent à peine que le sultan arrivât devant les portes de leurs manoirs pour se soumettre et demander l'*amân*. Abdérame le leur accorda, les envoya à Cordoue sous bonne escorte, avec leurs femmes et leurs enfants, et installa ses lieutenants dans les forteresses qu'ils venaient d'abandonner. Dans la province d'Elvira tout se passa de la même manière, et le sultan ne trouva de la résistance qu'en arrivant devant Fiñana. Là les partisans d'Ibn-Hafçoun avaient le dessus, et ils avaient persuadé aux autres habitants que la ville était imprenable. La résistance ne fut pas longue cependant. Ayant vu brûler les maisons qui se trouvaient sur la pente de la montagne au sommet de laquelle la ville était assise, les tièdes se mirent à négocier, et consentirent à livrer les exaltés, comme le sultan l'exigeait. Puis Abdérame s'aventura dans les sentiers presque inaccessibles de la Sierra Nevada. Là aussi tous les châtelains se rendirent sans exception aucune. Alors on apprit qu'Ibn-Hafçoun menaçait Elvira. Sans perdre un instant, le sultan envoya des troupes au secours de cette ville. Dès qu'elle eut reçu ce renfort, la milice d'Elvira, qui se piquait de mon-

trer du zèle, se mit en marche pour aller repousser l'ennemi. Elle le rencontra près de Grenade, le mit en fuite et fit prisonnier un petit-fils d'Ibn-Hafçoun.

Sur ces entrefaites, Abdérame assiégeait Juvilès, où les chrétiens des autres châteaux avaient cherché un refuge. Le siége dura quinze jours; au bout de ce temps les Andalous musulmans implorèrent la clémence du souverain et promirent de lui livrer les chrétiens qui se trouvaient parmi eux. Ils tinrent leur promesse, et tous les chrétiens eurent la tête coupée. Puis, passant par Salobreña et prenant la route d'Elvira, le sultan attaqua et prit San Estevan et Peña Forata, deux nids de vautour qui étaient l'effroi des habitants d'Elvira et de Grenade.

Dès lors les provinces d'Elvira et de Jaën étaient purgées de brigands et pacifiées. Une campagne de trois mois avait suffi pour amener ce résultat important [1].

Ce fut alors le tour de l'aristocratie sévillane.

Après la mort d'Ibrâhîm ibn-Haddjâdj, son fils aîné, Abdérame, lui avait succédé à Séville, et son second fils, Mohammed, à Carmona; mais Abdérame étant mort en 913, Mohammed (l'idole des poètes, qu'il comblait de dons comme son père l'avait fait) voulut aussi se faire proclamer seigneur à Séville.

---

1) Arîb, t. II, p. 166—169.

Il n'y réussit pas. Il avait déjà fait des démarches pour se rapprocher du monarque, et à Séville on voulait rester indépendant; on l'accusait d'ailleurs d'avoir fait empoisonner son frère, ce qui peut-être n'était qu'une calomnie. A son préjudice on élut donc son cousin germain, Ahmed ibn-Maslama, un brave guerrier. Mohammed en fut profondément blessé, et comme le sultan, qui n'avait pas voulu reconnaître le nouveau seigneur, avait envoyé une armée contre Séville, il vint à la cour pour offrir ses services. Le sultan les accepta.

Le siége fut poussé avec tant de vigueur qu'Ahmed ibn-Maslama se vit bientôt forcé de chercher un allié. Il s'adressa à Ibn-Hafçoun. Ce dernier vint encore une fois au secours de l'aristocratie arabe menacée. Mais la fortune lui avait tourné le dos. Etant sorti de Séville avec ses alliés pour aller attaquer les troupes du sultan, qui avaient établi leur quartier général sur la rive droite du Guadalquivir, il essuya une si terrible déroute que, laissant les Sévillans se tirer d'affaire comme ils pourraient, il retourna avec la plus grande vitesse à Bobastro.

Ahmed ibn-Maslama et les autres nobles de Séville comprirent alors qu'une plus longue résistance serait inutile. Ils se mirent donc à négocier avec Badr, qui venait d'arriver dans le camp, et quand ils eurent obtenu la promesse que le gouvernement garderait les us et coutumes tels qu'ils étaient sous les

Haddjâdj, ils ouvrirent les portes de leur ville (20 décembre 913) [1].

Mohammed ibn-Haddjâdj, qui avait compté que si l'on prenait Séville, ce serait à son profit, et à qui l'on avait soigneusement caché la négociation que l'on avait entamée, fut fort surpris quand il reçut de la part de Badr une lettre qui lui annonçait que la ville s'était rendue et que par conséquent il pouvait se retirer. Il se retira, en effet, mais le cœur gonflé de colère et jurant de se venger. En retournant à Carmona, il s'empara d'un troupeau qu'il rencontra et qui appartenait à des habitants de Cordoue. Puis il s'enferma dans sa forteresse et se mit à défier le sultan. Celui-ci ne se fâcha pas contre lui. Il lui envoya un employé de la cour, et lui donna à entendre, d'une manière à la fois ferme et polie, que les temps où les nobles pouvaient impunément s'approprier le bien d'autrui étaient passés, et que par conséquent le troupeau volé devait être rendu. Mohammed se laissa convaincre et restitua le troupeau; mais malgré son rare esprit, il méconnaissait encore la nouvelle face des temps. Ayant appris que le gouvernement faisait raser les murailles de Séville, il voulut en profiter pour s'emparer de la cité par un coup de main, et un beau jour il vint l'attaquer. Il échoua dans sa téméraire entreprise, et le sultan eut encore une fois

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 133, 134; Arîb, t. II, p. 169.

la complaisance de lui envoyer quelqu'un qui devait le mettre à la hauteur des idées nouvelles. Ce fut le préfet de police, Câsim ibn-Walîd le Kelbite, qu'il chargea de cette mission. Il ne pouvait faire un meilleur choix: Câsim, qui, sous le règne d'Abdallâh, avait été pendant quelques mois le collègue d'Ibrâhîm ibn-Haddjâdj, était l'ami intime de Mohammed, et récemment encore, lors du siége de Séville, on les avait toujours vus ensemble. Aussi le sultan ne fut-il pas trompé dans son attente: Câsim s'acquitta de sa mission avec tant de tact et d'intelligence, il parla si bien et avec tant d'entrain, que Mohammed finit par promettre qu'il se rendrait à la cour, pourvu toutefois qu'on lui permît de laisser son lieutenant à Carmona; et le sultan y ayant consenti, il se rendit à Cordoue avec une suite nombreuse (avril 914). Le monarque le reçut avec les plus grands égards, lui fit de beaux présents ainsi qu'à ses hommes d'armes, lui conféra le titre de vizir et l'engagea à l'accompagner dans la nouvelle campagne qu'il allait entreprendre [1].

Cette fois le sultan avait l'intention d'aller attaquer l'insurrection dans son point central, la Serrania de Regio. On ne pouvait pas s'attendre, il est vrai, à y remporter des avantages aussi rapides et aussi éclatants que ceux qu'on avait obtenus l'année précédente

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 134, 135.

dans les provinces de Jaën et d'Elvira. Dans la Serranía, d'où l'islamisme avait été presque entièrement banni, on aurait affaire aux chrétiens, et Abdérame avait déjà éprouvé que les Espagnols chrétiens se défendaient avec bien plus d'opiniâtreté que les Espagnols musulmans. Cependant il croyait que, même parmi les chrétiens, il y en aurait quelques-uns qui, persuadés non-seulement de sa fermeté, mais aussi de sa loyauté, se soumettraient spontanément. Et en effet, le gouvernement, il faut le dire à son honneur, se conduisait avec la plus grande droiture envers les chrétiens qui avaient capitulé. Ainsi il était arrivé récemment que la maîtresse d'un seigneur chrétien qui s'était rendu l'année précédente et qui résidait maintenant à Cordoue, s'était adressée au cadi en disant qu'étant musulmane et de condition libre, elle désirait être affranchie de la dépendance où elle était, attendu qu'il n'était pas permis à un chrétien d'avoir une musulmane pour concubine. Le premier ministre, Badr, n'eut pas plutôt appris les démarches qu'elle avait faites, qu'il envoya au cadi quelqu'un qui lui dit en son nom : « Le chrétien dont il s'agit ne s'est rendu qu'en vertu d'une capitulation. Il n'est pas permis de la violer, et vous savez mieux que personne que les traités doivent être scrupuleusement observés. Ne tentez donc point d'enlever cette esclave à son maître ! » Le cadi fut un peu surpris de ce message ; il trouvait que le ministre empiétait

sur lui. «Est-ce bien le hâdjib qui vous envoie vers moi?» demanda-t-il au messager; et quand celui-ci eut répondu affirmativement: «Eh bien, dit-il, allez dire à votre maître qu'il est de mon devoir de respecter tous les serments, et que je ne puis faire une exception pour celui que j'ai prêté moi-même. Je vais m'occuper, toute affaire cessante, de la demande de cette dame, qui est musulmane et libre, remarquez-le bien.» Quand il eut reçu cette réponse, le ministre ne put plus douter de la disposition où était le cadi. Néanmoins il lui fit encore dire ceci: «Je n'ai pas l'intention d'entraver le cours de la justice, et il ne m'est pas permis d'exiger de vous un jugement inique. Tout ce que je vous demande, c'est de vouloir bien prendre en considération les droits que ce seigneur chrétien a acquis en concluant un traité avec nous. Vous savez qu'il est de notre devoir de traiter ces chrétiens avec équité et avec les plus grands ménagements. Décidez maintenant vous-même ce que vous avez à faire [1].»

Le cadi se laissa-t-il persuader, ou bien crut-il que la loi était au-dessus des traités? On l'ignore; mais la conduite de Badr dans cette circonstance était en tout cas une preuve de la sincérité du gouvernement et de l'esprit de conciliation qui l'animait. C'était là une politique noble et belle; ajoutons qu'elle était

1) Khochanî, p. 333, 334.

dans le caractère d'Abdérame. Ce monarque était si peu exclusif qu'une fois il voulut donner l'emploi le plus élevé dans la magistrature, celui de cadi de Cordoue, à un renégat dont le père et la mère étaient encore chrétiens, et que les faquis eurent bien de la peine à lui faire abandonner ce projet [1].

L'attente que nourrissait Abdérame à l'égard des châtelains chrétiens de la Serranía ne fut point trompée. Plusieurs d'entre eux demandèrent et obtinrent l'amnistie; mais Tolox, où Ibn-Hafçoun animait la garnison par sa présence, se défendit avec tant d'opiniâtreté que le sultan ne put le prendre. Une fois la garnison fit une sortie, et alors il y eut un combat fort sanglant [2]. Un autre château fit aussi tant de résistance, qu'Abdérame jura dans sa colère qu'il ne goûterait point de vin et n'assisterait à aucune fête avant qu'il l'eût pris. Il fut bientôt délié de son serment; car non-seulement il prit ce château-là, mais il en prit encore un autre [3]. Vers la même époque sa flotte lui rendit un grand service: elle s'empara de plusieurs vaisseaux qui apportaient des vivres à Ibn-Hafçoun, ce chef étant déjà tellement réduit à l'étroit qu'il devait s'approvisionner en Afrique [4].

En retournant vers sa capitale, le sultan passa par

1) Khochanî, p. 336.
2) Arîb, t. II, p. 171.
3) *Akhbâr madjmoua*, fol. 116 r. et v.
4) Arîb, t. II, p. 171.

Algéziras, et ensuite par les provinces de Sidona et de Moron. C'est à Carmona qu'il voulait se rendre, et le 28 juin 914, il arriva devant les portes de cette ville.

Habîb, le lieutenant de Mohammed, y avait arboré le drapeau de la révolte. L'avait-il fait de son propre mouvement? On en doutait; on disait qu'il ne l'avait fait que sur l'instigation de son maître, et Abdérame, qui croyait cette accusation fondée, ôta à Mohammed sa dignité de vizir et le fit jeter en prison. Puis il commença le siége de Carmona. Habîb ne se défendit que vingt jours; au bout de ce temps il demanda et obtint l'*amân*. Quant à Mohammed ibn-Haddjâdj, comme dorénavant il n'était plus en état de nuire, il fut bientôt remis en liberté; mais il ne jouit pas longtemps de cette faveur, car il mourut en avril 915 [1]. Ce fut le dernier des Haddjâdj qui joua un rôle dans l'histoire.

En 915 une terrible famine, causée par une longue sécheresse, ne permit pas d'entreprendre une campagne. Les habitants de Cordoue moururent par milliers, et les bras manquaient presque pour enterrer les morts. Le sultan et son ministre firent tout ce qu'ils purent pour soulager la misère; mais ils eurent beaucoup de peine à contenir les insurgés, qui, pressés par la faim, sortaient de leurs montagnes pour

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 135; Arîb, t. II, p. 171, 172.

saisir le peu de vivres qui se trouvaient encore dans les plaines [1]. L'année suivante, Orihuéla et Niébla furent conquises, et le sultan avait déjà si bien rétabli sa puissance, qu'il put faire faire des razzias contre les chrétiens du Nord [2], lorsque la mort vint le délivrer de son ennemi le plus redoutable; dans l'année 917, Ibn-Hafçoun rendit le dernier soupir. Cet événement causa une grande joie à Cordoue; on n'y douta plus dès lors que l'insurrection ne fût bientôt étouffée [3].

Le héros espagnol, qui, pendant plus de trente ans, avait bravé les envahisseurs de sa patrie et qui maintefois avait fait trembler les Omaiyades sur leur trône, devait bénir la Providence qui le faisait mourir à cette heure et lui épargnait ainsi le triste spectacle de la ruine de son parti. Il mourut indompté; dans les circonstances données, c'était tout ce qu'il lui était permis d'espérer. Il ne lui fut point donné de délivrer sa patrie et de fonder une dynastie; mais il n'en faut pas moins reconnaître en lui un héros tout à fait extraordinaire et tel que l'Espagne n'en avait pas produit depuis le temps où Viriathe jura de délivrer son pays de la domination romaine.

---

1) Arîb, t. II, p. 173—175.
2) Arîb, t. II, p. 176, 177.
3) Arîb, t. II, p. 178.

XVIII.

La guerre dans la Serranía dura encore dix ans. Omar ibn-Hafçoun avait laissé quatre fils, Djafar, Solaimân, Abdérame et Hafç, qui, à une seule exception près, avaient hérité, sinon des talents, du moins de la vaillance de leur père. Solaimân fut forcé de se rendre (en mars 918), de s'enrôler dans l'armée du sultan, et de prendre part aux campagnes contre le roi de Léon et celui de Navarre [1]. Abdérame, qui commandait à Tolox et pour lequel les livres avaient plus d'attrait que les armes, se rendit aussi, et, ayant été conduit à Cordoue, il y passa le reste de sa vie à copier des manuscrits [2]. Mais la puissance de Djafar était encore formidable ; le sultan, du moins, en jugeait ainsi, car lorsqu'il assiégeait Bobastro en 919, il ne refusa pas d'entrer en pourparlers avec lui; et quand Djafar lui eut offert des otages et un tribut annuel, il agréa cette propo-

1) Arîb, t. II, p. 178 ; Ibn-Khaldoun, fol. 13 v.
2) Arîb, t. II, p. 182, 183.

sition [1]. Bientôt après, cependant, Djafar commit une faute fort grave et qui lui devint fatale. A son avis, son père avait eu tort de se déclarer chrétien avec toute sa famille, et jusqu'à un certain point cette manière de voir était juste, car il est incontestable qu'Ibn-Hafçoun s'était aliéné le cœur des Andalous musulmans par son changement de religion; seulement, la chose une fois faite, ni Ibn-Hafçoun ni ses fils ne pouvaient se rétracter; dorénavant ils devaient s'appuyer uniquement sur les chrétiens, et triompher ou succomber avec eux. Les chrétiens étaient les seuls qui eussent conservé de l'énergie et de l'enthousiasme, tandis que les musulmans trahissaient partout. Ce qui s'était passé peu de temps auparavant dans la forteresse de Balda, en était la preuve. Cette forteresse étant assiégée par le sultan, la partie musulmane de la garnison avait passé tout entière à l'ennemi, tandis que les chrétiens s'étaient laissé massacrer jusqu'au dernier, plutôt que de se rendre [2]. Toutefois Djafar, qui ne se rendait pas bien compte de la situation où il se trouvait, croyait encore à la possibilité de se réconcilier avec les Andalous musulmans, et, voulant les gagner, il manifesta clairement son intention de retourner à l'islamisme. C'est ce qui le perdit. Frémissant d'horreur à l'idée

1) Arîb, t. II, p. 181, 182.
2) Arîb, t. II, p. 181.

d'avoir un mécréant pour leur chef, ses soldats chrétiens tramèrent un complot contre lui, et, s'étant entendus avec son frère Solaimân, ils l'assassinèrent (920), après quoi ils proclamèrent Solaimân, qui se hâta de se rendre auprès d'eux [1].

Le règne de Solaimân ne fut pas heureux. Bobastro était en proie aux plus furieuses discordes. Une insurrection y éclata; Solaimân fut chassé, ses prisonniers furent mis en liberté, son palais fut saccagé; mais peu de temps après, ses partisans surent se glisser dans la ville, lui-même y rentra sous un déguisement, et, ayant gagné la populace en lui promettant le pillage, il l'appela aux armes. Il resta le maître, et, inexorable dans sa vengeance, il fit couper la tête à la plupart de ses adversaires. «Allâh, dit un historien de Cordoue, laissait les mécréants s'entr'égorger, parce qu'il voulait extirper jusqu'à la racine leurs derniers vestiges [2].»

Solaimân ne survécut pas longtemps à son rétablissement. Ayant été démonté dans une escarmouche, le 6 février 927, il fut tué par les royalistes, qui assouvirent leur rage sur son cadavre, auquel ils coupèrent la tête, les mains et les pieds [3].

Son frère Hafç lui succéda; mais l'heure fatale al-

---

1) Ibn-Khaldoun, fol. 13 v., 11 r.; Arîb, t. II, p. 189.
2) Arîb, t. II, p. 194.
3) Arîb, t. II, p. 104.

lait sonner. Dans le mois de juin de l'année 927, le sultan vint assiéger Bobastro, bien décidé à ne plus lever le siége avant que la ville ne se fût rendue. Ayant ordonné d'élever partout des ouvrages formidables et de rebâtir une ancienne forteresse romaine à demi ruinée qui se trouvait dans le voisinage, il cerna la place de toutes parts et lui coupa les vivres. Pendant six mois Hafç soutint les efforts de l'ennemi; mais il se rendit enfin, et le vendredi 21 janvier 928, les troupes du sultan prirent possession de la ville. Hafç fut transporté à Cordoue de même que tous les autres habitants, et dans la suite il servit dans l'armée de son vainqueur. Sa sœur Argentea se retira dans un couvent, et probablement on l'aurait laissée en paix, si elle eût consenti elle-même à vivre ignorée; mais enthousiaste, fanatique et aspirant depuis longtemps à la palme du martyre, elle irrita l'autorité en lui déclarant qu'elle était chrétienne; et comme aux yeux de la loi elle était musulmane, attendu que son père l'était encore à l'époque où elle avait vu le jour, elle fut condamnée à mort comme coupable d'apostasie. Elle subit son arrêt avec un courage héroïque, et se montra ainsi la digne fille de l'indomptable Omar ibn-Hafçoun (931) [1].

Deux mois après la reddition de Bobastro, le sul-

1) Arib, t. II, p. 206—208; *Vita Beat. Virg. Argenteae*, c. 4 jusqu'à la fin.

tan se rendit en personne dans cette ville. Il voulait la voir de ses propres yeux, cette forteresse orgueilleuse, qui, pendant un demi-siècle, avait bravé les attaques sans cesse renouvelées de quatre sultans. Quand il y fut arrivé; quand, du haut des remparts, il attacha ses regards sur les bastions crénelés et les tours colossales; quand il mesura de l'œil la hauteur de la montagne taillée à pic sur laquelle elle était assise, et la profondeur des précipices qui l'entouraient, alors il s'écria qu'elle n'avait pas sa pareille au monde, et, rempli de reconnaissance envers l'Eternel qui la lui avait livrée, il s'agenouilla, se répandit en actions de grâces, et pendant toute la durée de son séjour, il observa un jeûne rigoureux. Malheureusement pour sa gloire, il eut la faiblesse de se laisser arracher une concession qu'il aurait dû refuser. Voulant voir, eux aussi, la ville redoutable qui avait été le boulevard d'une religion qu'ils avaient en horreur, les faquis s'étaient mis à sa suite, et à Bobastro ils ne lui laissèrent point de repos qu'il ne leur eût permis d'ouvrir les tombeaux d'Omar ibn-Hafçoun et de son fils Djafar. Puis, les voyant enterrés à la manière chrétienne, ils n'eurent pas honte de troubler le repos de ceux qui dormaient du sommeil éternel, et, ayant retiré leurs corps de la sépulture, ils les envoyèrent à Cordoue avec l'ordre de les clouer à des poteaux. « Ces corps, s'écrie un chroniqueur du temps dans sa joie barbare, ces corps devinrent ainsi un

avertissement salutaire pour les gens mal intentionnés, et un doux spectacle pour les regards des vrais croyants.»

Les places qui se trouvaient encore au pouvoir des chrétiens ne tardèrent pas à se rendre. Le sultan les fit raser toutes, à l'exception de quelques-unes qu'il laissa subsister parce qu'il les jugeait nécessaires pour contenir le pays dans l'obéissance, et il fit transporter à Cordoue les hommes les plus influents et les plus dangereux [1].

La Serranía était donc pacifiée; mais avant qu'elle le fût, le sultan avait déjà dompté la rébellion sur plusieurs autres points. Dans les montagnes de Priégo, les fils d'Ibn-Mastana avaient dû lui céder leurs châteaux; dans la province d'Elvira, les Berbers de la famille des Beni-Mohallab avaient été obligés de mettre bas les armes [2]. Monte-Rubio, sur les frontières de Jaën et d'Elvira, avait été pris. Bâtie sur une montagne colossale et fort escarpée, cette forteresse avait longtemps inspiré au gouvernement de sérieuses alarmes. Un grand nombre de chrétiens s'y étaient nichés, qui descendaient à chaque instant de leur aire pour piller les hameaux du voisinage, ou pour dévaliser et massacrer les voyageurs. En 922, ce repaire avait été assiégé sans succès par le sultan

1) Arîb, t. II, p. 209, 210.
2) Arîb, t. II, p. 191.

pendant tout un mois; il ne fut pris que quatre ans plus tard [1]. En 924, plusieurs rebelles du pays valencien furent forcés de se soumettre [2]. Dans la même année, le sultan fut à même d'interdire la frontière supérieure à tous les Beni-Casî [3], qui s'étaient affaiblis par les guerres qu'ils s'étaient livrées entre eux et par celles qu'ils avaient eu à soutenir contre le roi de Navarre, et il les contraignit de s'enrôler dans son armée [4]. Deux années plus tard, le général Abd-al-hamîd ibn-Basîl fit une campagne fort heureuse contre les Beni-Dhî-'n-noun [5].

N'ayant maintenant plus rien à craindre du côté du Midi, le sultan fut à même de tourner toutes ses forces contre les rebelles des autres provinces. Les succès qu'il remporta furent aussi rapides que décisifs. En 928, il envoya des troupes contre le chaikh Aslamî, le seigneur d'Alicante et de Callosa, dans la province de Todmîr. Cet Arabe, qui était un brigand et un débauché de la pire espèce, avait toujours affecté une grande dévotion. Lorsqu'il se faisait vieux, il avait abdiqué en faveur de son fils Abdérame, ne voulant, disait-il, songer désormais qu'à son salut; et de fait, il assistait avec la plus grande régularité

1) Arîb, t. II, p. 192, 204.
2) Arîb, t. II, p. 196.
3) Ibn-al-Coutîa, fol. 47 v.
4) Ibn-al-Coutîa, *loco laud.*; Arîb, t. II, p. 175, 176, 187, 195.
5) Arîb, t. II, p. 204.

à tous les sermons et à toutes les prières publiques; mais cette piété apparente ne l'empêchait pas d'aller encore de temps en temps marauder sur les terres de ses voisins; et quand son fils eut été tué en combattant contre les royalistes, il reprit le commandement. Il ne le garda pas longtemps; le général Ahmed ibn-Ishâc prit ses forteresses l'une après l'autre, et, l'ayant forcé à se soumettre, il le fit transporter à Cordoue avec toute sa famille [1]. Vers la même époque, Mérida et Santarem se rendirent, sans que les troupes que le sultan avait envoyées contre elles, eussent besoin de tirer l'épée [2]. L'année suivante, Béja se rangea aussi à l'obéissance, après avoir fait pendant quinze jours une résistance opiniâtre [3]. Puis le sultan tourna ses armes contre Khalaf ibn-Becr, le prince d'Ocsonoba; mais ce renégat lui fit dire qu'il était prêt à payer tribut, et que, s'il ne l'avait pas fait auparavant, l'éloignement de sa province devait lui servir d'excuse. Il était fort aimé de ses sujets, pour lesquels lui et ses prédécesseurs avaient toujours été bons princes, et le monarque comprit que s'il persistait dans son dessein de le réduire, il pousserait les habitants de l'Algarve à prendre une résolution désespérée. Contre sa coutume, il conclut donc une

1) Ibn-Haiyân, fol. 16 v., 17 r.; Arîb, t. II, p. 210, 211.
2) Arîb, t. II, p. 211.
3) Arîb, t. II, p. 214, 215.

transaction: il consentit à ce que Khalaf-ibn-Becr devînt, non pas son sujet, mais son vassal, son tributaire; le prince d'Ocsonoba devait s'engager seulement à payer un tribut annuel et à ne point donner asile aux insurgés [1].

La réduction de Badajoz, où régnait encore un descendant d'Ibn-Merwân le Galicien, demanda le plus d'efforts. Cette ville ne se rendit qu'après avoir soutenu un siége pendant toute une année (930) [2].

Pour être maître de l'héritage de ses aïeux, Abdérame n'avait plus que Tolède à réduire.

Il commença par y envoyer une députation de faquis, chargés de représenter aux habitants que, tout le royaume s'étant soumis, ce serait folie de leur part que de continuer à se donner des airs de république. Cette tentative fut inutile. Pleins d'amour pour la liberté dont ils avaient joui pendant quatre-vingts ans, tantôt sous la protection des Beni-Casî, tantôt sous celle des rois de Léon, les Tolédans donnèrent une réponse, sinon hautaine, du moins évasive. Se voyant donc forcé d'en venir aux moyens extrêmes, le monarque prit ses mesures avec la promptitude et la fermeté qui le caractérisaient. Dès le mois de mai

---

1) Arîb, t. II, p. 215.
2) Arîb, t. II, p. 214, 216, 217.

de l'année 930, et avant que la grande armée qu'il comptait opposer aux rebelles fût rassemblée, il envoya contre Tolède un de ses généraux, le vizir Saîd ibn-Moudhir, en lui ordonnant de commencer le siége. Dans le mois de juin, il marcha lui-même contre la ville avec le gros de ses forces, et, ayant établi son camp sur les bords de l'Algodor, près du château de Mora, il somma le renégat tolédan qui y commandait, de l'évacuer. Cette simple sommation suffit. Sentant l'impossibilité de se défendre contre la nombreuse armée du sultan, le renégat se hâta d'abandonner la forteresse. Abdérame y mit une garnison; puis il alla établir son camp près de Tolède, sur une montagne qui portait alors le nom de Djarancas. Laissant errer ses regards sur les jardins et les vignes, il fut d'avis que le cimetière près de la porte serait l'endroit qui conviendrait le mieux pour en faire le quartier général. Ayant donc fait marcher ses troupes vers ce cimetière, il fit couper les blés et les arbres fruitiers des alentours, ordonna d'incendier les villages, et attaqua les Tolédans avec la plus grande vigueur. Le siége, toutefois, dura plus de deux années. Le sultan, que rien ne décourageait, fit bâtir une ville sur la montagne de Djarancas, et la ville d'al-Fath (la Victoire), élevée en quelques jours, apprit aux Tolédans que le siége ne serait jamais levé. Ils comptaient encore sur le secours du roi de Léon, mais son armée fut

repoussée par les royalistes [1]. Enfin, pressés par la famine, ils ouvrirent leurs portes. La joie qu'Abdérame éprouva quand il prit possession de la ville, fut presque aussi grande que celle qu'il avait ressentie au moment où il était devenu maître de Bobastro, et il la montra par les ferventes actions de grâces qu'il adressa au Tout-Puissant [2].

Arabes, Espagnols, Berbers, tous avaient été vaincus, tous avaient été forcés de fléchir le genou devant le pouvoir royal, et le principe de la monarchie sans limites fut proclamé plus rudement que jamais au milieu d'un silence universel. Mais les pertes essuyées par les différents partis dans cette longue lutte n'étaient pas égales. Le parti qui avait été maltraité le plus, c'était incontestablement celui qui représentait l'indépendance individuelle, comme les Germains le faisaient en France et en Italie, c'est-à-dire l'aristocratie arabe. Obligée de subir un gouvernement plus absolu et beaucoup plus fort que celui qu'elle avait tâché de renverser, un gouvernement qui lui était hostile par sa nature et qui s'appliquait systématiquement à lui ôter toute influence sur la marche des affaires, elle était condamnée à s'en aller tout doucement à la dérive, perdant à

1) Dans le livre suivant, nous donnerons des détails sur cette expédition de Ramire II.

2) Arîb, t. II, p. 217—224.

chaque règne de son éclat et de sa fortune. Et voilà justement ce qui était une consolation pour les Espagnols et ce qu'ils regardaient comme une espèce de victoire. Ayant pris les armes, bien moins par haine contre le sultan que par haine contre la noblesse, ils pouvaient se dire que, jusqu'à un certain point, ils avaient réussi, puisqu'à défaut d'une autre satisfaction, ils avaient du moins celle d'être dorénavant à l'abri des dédains, des insultes et de l'oppression de la noblesse. Ils ne formaient plus un peuple à part, un peuple de parias mis au ban de la société. Le but qu'Abdérame III s'était proposé d'atteindre et que par laps de temps il atteignit en effet, c'était la fusion de toutes les races de la Péninsule en une nation véritablement une [1]. Les anciennes distinctions avaient donc cessé; elles tendaient du moins à disparaître de plus en plus, pour faire place à celles des rangs, des classes et des états. Cette égalité n'était, il est vrai, que l'égalité dans la sujétion; mais aux yeux des Espagnols elle était un bien immense, et pour le moment ils demandaient à peine autre chose. Au fond, leurs idées sur la liberté étaient encore fort vagues; la monarchie absolue et le despotisme administratif ne leur étaient pas antipathiques; au contraire, cette forme de gouvernement était pour eux une vieille

1) Arîb, t. II, p. 210, l. 13.

tradition; ils n'en avaient pas connu d'autre, ni sous la domination des rois visigoths, ni sous celle des empereurs romains, et la preuve qu'ils n'en imaginaient pas encore une meilleure, c'est que, même pendant la guerre qu'ils avaient soutenue pour reconquérir l'indépendance, ils n'avaient en général fait que de faibles efforts pour fonder la liberté.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

NOTES

Note A, p. 32.

Les Arabes écrivent le nom de Carteya exactement comme ils écrivent celui de Carthagène. C'est que déjà au VIIIe siècle on semble avoir dit Carteyana au lieu de Carteya. Au XVIIe, on voyait encore sur les ruines de Carteya une tour qu'on appelait Carteyana ou Cartagena ; aujourd'hui on l'appelle Torre del Rocadillo. Voyez Caro, *Antiguedades de Sevilla*, fol. 123, col. 4; *España sagrada*, t. IV, p. 24, et Barrantes Maldonado, *Illustraciones de la casa de Niebla* (dans le *Memorial histórico español*, t. IX, p. 369).

Note B, p. 70.

Il est fort singulier que les historiens arabes diffèrent sur la date d'un événement aussi important que la révolte du

faubourg méridional de Cordoue contre Hacam Ier. Tous s'accordent pour dire qu'elle eut lieu dans le mois de Ramadhân; mais les uns la placent dans l'année 198 de l'Hégire, les autres dans l'année 202. Ibn-Adhârî et Ibn-Khaldoun la placent en 202; Nowairî la raconte bien sous l'année 198, mais il ajoute que d'autres la mettent en 202; enfin, Ibn-al-Abbâr donne non-seulement l'année 202, mais aussi le jour de la semaine et le quantième du mois; la révolte commença, dit-il, le mercredi, treize jours après le commencement de Ramadhân.

Malgré ces témoignages, respectables à coup sûr, j'ai cru devoir adopter la date de 198, et voici pourquoi:

1°. D'après Ibn-al-Abbâr et Ibn-Adhârî, une partie considérable des révoltés alla chercher un asile à Tolède, « cette ville étant alors en révolte contre Hacam. » Ce renseignement s'applique très-bien à l'année 198, car à cette époque Tolède était réellement en insurrection, mais non à l'année 202, puisque, dans l'année 199, Hacam s'était rendu maître de Tolède (voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 76), et que, pendant le reste du règne de ce prince, cette ville demeura dans l'obéissance.

2°. La date 198, sous laquelle Nowairî raconte la révolte, est confirmée par un historien fort ancien et fort respectable, Ibn-al-Coutîa. Cet auteur ne nomme point d'année, mais il dit que l'entrevue de Hacam avec Tâlout eut lieu un an après la révolte, et qu'après cette entrevue, Hacam fut attaqué d'une maladie qui mina ses forces pendant sept années, et qui finit par l'emporter dans la tombe. Il place donc la révolte huit années avant la mort de Hacam, laquelle arriva, d'après tous les historiens, en 206.

3°. La date de 198 est aussi confirmée par le témoignage

de Macrîzî, historien qui travaillait, non sur des documents arabes-espagnols, mais sur des chroniques égyptiennes. Macrîzî fait venir les Andalous à Alexandrie en 199; dans cette même année, le gouverneur de la ville, qu'ils avaient destitué, les attaque; vers la fin de l'année 200, Abdalazîz marche contre eux. Il est impossible que toutes ces dates soient erronées.

Note C, p. 280.

D'après la règle établie par le concile de Nicée, la solennité pascale, dans l'année 891, aurait dû avoir lieu le 4 avril; mais comme les chroniqueurs arabes placent la bataille de Polei dans l'année 278 de l'Hégire, laquelle commença le 15 avril 891, il est probable que les Andalous auront célébré leur Pâques d'après le système de leur compatriote Migetius, système que le pape Adrien Ier mentionne et condamne dans une lettre adressée à l'évêque Egila. Voyez cette lettre dans l'*España sagrada*, t. V, p. 532, c. 6.

Note D, p. 324.

En 896, pendant le siége de Velez, plusieurs cavaliers et piétons de l'armée du sultan, attirés par l'espérance d'une paye plus forte, passèrent à l'ennemi. Ibn-Haiyân, fol. 88 v. — Pendant le siége de Lorca, il y eut de nombreuses désertions dans l'armée du sultan et dans celle de Daisam. Le même, fol. 89 r. — En 897, douze soldats de Tanger, qui servaient sous Ibn-Hafçoun, vinrent offrir leurs services au général du sultan. Le même, fol. 91 v. — Dans la dernière année du règne d'Abdallâh, les régiments de Tanger que ce prince avait à son service, désertèrent en masse (apparemment parce que leur solde était arriérée) pour aller se

ranger sous les drapeaux d'Ibn-Hafçoun et sous ceux de son allié, Saîd ibn-Hodhail de Monteleon. Bientôt après, ils eurent à Bobastro et à Monteleou une violente querelle avec leurs nouveaux camarades. On en vint aux mains, et presque tous les Berbers furent massacrés. Ceux qui survécurent à cette catastrophe retournèrent dans le camp du sultan et obtinrent leur pardon. Le même, fol. 107 r.; Arîb, t. II, p. 152.

FIN DES NOTES DU TOME DEUXIÈME.

